



STACEY LYNN

The
Affair

3 – Obsession


ROMANTICA

Stacey Lynn

OBSESSION

THE AFFAIR – 3

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurence Boischot

Milady Romantica

*À tous mes lecteurs.
Sans vous, je ne pourrais pas faire ce que j'aime tant.*

Chapitre premier

D'un geste hésitant, j'effleure sa joue froide et pâle. Son beau bronzage a disparu. Il a la peau terne, les traits tirés et de profonds cernes sous les yeux. Ses pommettes sont trop saillantes dans son visage émacié, et ses lèvres sont toutes gercées.

Je peine à le reconnaître, même si ça fait déjà un mois que je le vois dans cet état, jour après jour.

— Rétablis-toi vite, papa.

Je me redresse et essuie les larmes qui coulent lentement.

Il a les yeux ouverts mais le regard perdu dans le vide.

Je devrais avoir l'habitude, depuis le temps, pourtant je donnerais mon bras droit pour voir des rides joyeuses se former au détour d'un sourire... même une dernière fois.

— À demain, papa.

Je me penche pour l'embrasser sur le front puis m'arrache à son chevet.

Il flotte dans la clinique une odeur de moisi qui imprègne mes vêtements.

Je meurs d'envie de prendre une douche, suivie d'un petit verre de vin et d'une séance de Skype avec ma meilleure amie, Laurie.

Malheureusement c'est un luxe que je ne peux pas me permettre.

J'ai une entreprise à sauver, et je ne sais pas encore où je vais trouver les fonds pour ça.

— Mademoiselle Merchant ?

Je m'arrête, et le linoléum piteux craque sous mes bottes. Je cille lentement en m'exhortant à la patience.

Si seulement j'avais les moyens de lui payer une meilleure clinique !

— Oui, dis-je en me retournant.

La femme qui se tient devant moi porte un tailleur sévère, des lunettes à monture noire et une tablette à la main. Ses lèvres rouge vif sont pincées en une expression désormais familière. À la réflexion, je ne crois pas en avoir vu d'autre sur le visage de la gestionnaire du centre de soins.

— Nous n'avons toujours pas reçu le paiement pour la facture de votre père.

— Je sais.

Je déglutis puis me mords la lèvre pour gagner un peu de temps et trouver une explication. Le problème, c'est que je n'ai ni l'un ni l'autre – pas plus que l'argent qu'elle me réclame.

— Je vous fais un chèque dès que possible.

— C'est que, voyez-vous... (Elle s'approche en faisant claquer ses talons.) Nous sommes une clinique privée. Si vous ne pouvez pas payer, nous allons devoir organiser le transfert de votre père vers un établissement public.

Pas question !

Je m'efforce de garder le silence, mais cette situation me fait horreur.

Je hoche la tête, les poings serrés.

— Je comprends. Ça ne se reproduira plus.

Elle me toise d'un air méfiant. On dirait un aigle à la recherche d'une proie.

Je la déteste – elle, et sa clinique pourrie.

J'ai honte, aussi. Mon père a toujours pris soin de moi, m'a élevée seul alors que j'étais encore

gamine. Et voilà que, moins d'un mois après son infarctus, je peine déjà à m'occuper de lui. Pourtant il est hors de question que je le fasse transférer. Cet endroit miteux est un paradis tropical à côté des centres de rééducation publics que j'ai visités pendant qu'il était encore à l'hôpital.

— Je compte sur vous, lance-t-elle avant de tourner les talons.

Une fois qu'elle s'est éloignée, je renverse la tête en arrière et aperçois des taches d'humidité au plafond.

De nouvelles larmes me picotent les paupières, alors je prends de longues respirations pour endiguer le flot d'émotions qui menace de me submerger.

J'ai trop à faire – et trop à perdre si je ne fais rien.

Je n'ai pas le temps de me rouler en boule pour pleurer.

— On a un problème.

Je jette un regard noir à Marisa, mon assistante, en entrant dans notre centre d'accueil pour adolescents.

— Voilà une phrase dont je me serais bien passée aujourd'hui.

Elle montre du doigt la porte de mon bureau, visiblement désolée.

— Je sais, mais Jeremiah est là.

J'écarquille les yeux et pose la main sur ma poitrine, le cœur battant à cent à l'heure sous le coup du soulagement.

— Depuis combien de temps ?

Je dépasse Marisa puis me retourne pour la regarder.

Jeremiah est l'un de nos habitués, et l'un des plus problématiques. Du haut de ses treize ans, il croit avoir tout compris à la vie et au monde. Je ne sais rien de sa situation familiale, mais il arrive souvent avec des bleus au visage et les lèvres fendues. Il me soutient que personne ne le frappe et que c'est en se bagarrant qu'il récolte ces blessures. Je le crois, et ça me rassure à peu près. En général, il porte des vêtements de marque que je ne pourrais pas me payer, moi, ce qui pique ma curiosité. Je me demande pourquoi il vient nous voir régulièrement pendant une semaine ou deux puis disparaît pendant des mois avant de refaire surface.

Je ne peux m'empêcher de craindre qu'un jour il ne revienne plus.

J'affiche mon sourire le plus rassurant avant d'entrer dans le bureau.

— Salut, toi ! Comment ça va ?

Jeremiah tourne la tête.

Je m'efforce de masquer mon choc et de ne pas me précipiter vers lui. Son œil gauche est tuméfié, et sa lèvre inférieure saigne. Je remarque également que les phalanges de sa main droite sont tout égratignées.

Il s'est battu.

Je secoue la tête et vais m'asseoir près de lui. La majorité des ados qui passe nous voir est sans domicile, vient de foyers violents ou est en difficulté à l'école. C'est arrivé plus d'une fois qu'on en retrouve en train de revendre de la drogue à un coin de rue.

Ça ne m'empêche évidemment pas de leur offrir un toit et un peu d'amour, tant qu'ils ne font rien d'illégal dans l'enceinte du centre. C'est ma règle numéro un.

La seconde, c'est que j'exige une honnêteté absolue.

C'est trop peu pour constituer une liste, et pourtant c'est déjà toute une histoire de faire respecter ces deux conditions.

Jeremiah n'a aucun problème avec la première. Avec la seconde, c'est parfois plus compliqué.

— Salut, mademoiselle Merchant, marmonne-t-il.

Ce léger manque de formalité, que la plupart des ados ont adopté, m’amuse plutôt qu’autre chose.

Je me frotte les mains sur mon jean. Je m’habille très simplement, ce qui m’aide à établir un contact avec les gamins – enfin, avec les jeunes adultes – que je tiens tellement à aider.

— Quoi de neuf ? dis-je en haussant un sourcil.

On a un petit jeu, Jeremiah et moi. Un jeu de patience, en quelque sorte. En gros, je lui pose une question, puis je patiente.

Parfois j’attends sa réponse pendant tout le temps qu’il reste ici, mais le silence est un moyen pour lui de ne pas me mentir, alors je lui fiche la paix.

C’est un garçon intelligent, qui trouve toujours un moyen de contourner les règles sans rien enfreindre. Ça ne doit pas aller fort, aujourd’hui. Il ne vient que quand il a besoin d’un endroit où dormir.

— Vous avez de la place pour moi ?

— Tu veux de la glace pour ton œil ?

En refusant de répondre à sa question, j’espère lui faire comprendre qu’il a intérêt à me donner quelques explications.

Il repousse les mèches châtain clair qui retombent sur son front et baisse les yeux. Il referme le poing droit puis tente d’ouvrir la main mais grimace de douleur.

— Non, ça va.

— C’est ça, oui. Ne bouge pas, dis-je, l’index tendu.

Je lui décoche un regard sévère, qui le fait rigoler doucement. Ça ne m’étonne pas. Je ne suis pas franchement intimidante et, en général, quand je joue la carte de l’autorité, c’est parce que je lutte pour ne pas sourire. Les gamins l’ont vite compris, pourtant ils ne cherchent jamais à abuser de ma patience ni de ma gentillesse. J’ai l’espoir que l’amour sincère que j’éprouve pour ces jeunes en quête d’un refuge est ce qui les aide à se détendre ici, mais peut-être que je me berce d’illusions.

Je sors du bureau pour aller chercher des packs de glace et la trousse à pharmacie dans la cuisine.

En revenant je remarque que Marisa est au téléphone. Elle parle à voix basse, les yeux écarquillés. En me voyant elle lève l’index pour me faire signe d’attendre qu’elle ait raccroché.

— C’était la banque, annonce-t-elle en se mordant la lèvre.

Je lui montre ce que j’ai dans les mains.

— Une urgence à la fois...

— Je sais, mais...

Elle se lève et s’approche de moi pour que personne n’entende ce qu’elle a à me dire. Il n’y a pas grand monde, de toute façon – Jeremiah, plus quelques autres qui sont en train de regarder une émission sur des chasseurs de fantômes dans la salle commune. Mon autre conseillère a démissionné il y a déjà plusieurs mois de ça, quand il nous est devenu impossible de payer son salaire déjà modeste. Je ne peux pas lui en vouloir.

— On a quarante-cinq jours, pas un de plus, poursuit Marisa en posant la main sur mon bras.

Un frisson d’horreur me parcourt l’échine. J’ai beau me démenner, tout m’échappe.

— Je me lance à la recherche de fonds dès que j’ai terminé de m’occuper de Jeremiah.

Je tourne les talons, sachant pertinemment que Marisa, qui est devenue comme une tante pour moi au cours des dernières années, me suit du regard.

Je ne me défile pas ; je repousse un peu l’échéance.

Nuance.

— Tiens, dis-je en tendant la glace à Jeremiah.

Il l’approche doucement de son œil et frémit quand le froid rencontre sa peau. Je m’assieds à côté de

lui avec la trousse à pharmacie.

— Je vais te nettoyer tout ça.

Sans lui laisser le temps de protester, je lui prends la main et désinfecte ses égratignures avant d'y appliquer une pommade cicatrisante.

— Tu crois qu'un jour tu vas m'expliquer la raison de toutes ces bagarres ?

Je relève la tête et croise le regard vert du jeune homme. Il a les yeux vifs et lumineux, ce qui offre un contraste poignant avec la tristesse inscrite sur les traits de son visage.

Du haut de ses treize ans, Jeremiah est doté d'une intelligence d'adulte, combinée à un physique de mannequin et au côté fonceur d'un boxeur professionnel. Il a tout pour lui, et pourtant...

Un jour il risque de s'attirer de sérieux ennuis. Or, je ne l'admettrais jamais tout haut, mais j'éprouve une affection particulière pour lui.

C'est peut-être parce qu'il me rappelle vaguement quelqu'un. L'homme en question s'est révélé être un connard de premier ordre, mais il reste le seul que j'aie jamais cru aimer. Jeremiah me fait penser à lui.

Ou alors c'est parce que, même quand il fait sa tête de cochon buté, je vois dans ses yeux verts une douleur que j'aimerais apaiser.

— Sale journée au collège, bougonne-t-il en croisant mon regard.

Je souris, surprise par sa franchise.

— C'est à quel collègue que tu vas ?

Avant qu'il réponde, j'appuie une compresse antiseptique sur sa lèvre fendue.

Il tressaille.

— Pardon. J'aurais dû te prévenir que ça allait piquer un peu.

— Ça va, c'est rien.

— Alors ? Ton collègue ?

Du coin de l'œil je remarque son sac à dos posé dans un coin, ouvert. À l'intérieur j'aperçois un pull rouge foncé, qui suffit à répondre à ma question.

— Western Preparatory School. C'est ça ?

Il se détourne en poussant un soupir dédaigneux, les poings crispés.

— Ouais. La crème de la crème, marmonne-t-il.

Je me redresse et vise la poubelle, où je lance les emballages et la compresse usée d'un vif coup de poignet.

— Joli, commente-t-il.

Je le regarde, surprise de voir un léger sourire sur ses lèvres.

— Merci. Je jouais au basket, à une époque.

Aussitôt son sourire disparaît, chassé par une moue butée.

— Écoute, Jeremiah, ça ne me gêne pas du tout que tu viennes passer un peu de temps ici. Au contraire, tu es toujours le bienvenu. En revanche, si tu veux que je t'aide, il va falloir m'en dire davantage.

Je retiens mon souffle un instant. D'habitude je n'insiste pas trop, par peur de le braquer, mais c'est la première fois qu'il débarque aussi salement amoché. Ça m'inquiète. Il tourne lentement la tête vers moi avec un petit rictus.

Il se passe la langue sur les lèvres et se voûte légèrement en secouant la tête, si bien que ses cheveux retombent sur son front et cachent ses yeux. J'aimerais pouvoir continuer à les observer. C'est vrai, ce qu'on dit : les yeux sont une fenêtre sur l'âme. J'arrive presque toujours à y deviner les émotions de quelqu'un.

— Rien. J'ai eu une journée de merde, c'est tout, grommelle-t-il.

— Hé ! dis-je en souriant.

Je n'ai pas instauré de règle interdisant les gros mots, parce que ça ne servirait à rien, mais j'essaie malgré tout de faire régner la politesse dans le centre.

— Pardon.

Il se redresse et jette un coup d'œil au mur où j'ai accroché des citations que j'ai peintes moi-même sur des planches de bois. L'ensemble est un peu chaotique, mais j'aime bien chercher des paroles apaisantes, puis poncer la surface avant d'y appliquer la peinture et le vernis. Mon père était doué pour réparer les voitures. Moi, mon talent, c'est d'aider les gens et de travailler le bois.

Jeremiah semble lire le dicton suivant : « Si cette vie t'a été offerte, c'est parce que tu as la force de la vivre. »

— Ça t'inspire quelque chose ? dis-je prudemment.

Il esquisse une moue blasée, et je comprends que je l'ai perdu. Je ne sais jamais à quoi il pense quand il se mure dans son silence. Jeremiah a le don de se fermer complètement.

Je suis sur le point d'insister quand je vois Marisa s'approcher du bureau.

Elle s'arrête sur le pas de la porte et désigne l'accueil d'un signe de tête.

— Quelqu'un est venu chercher Jeremiah.

Je me tourne vers lui.

— Tu as appelé quelqu'un ?

— Non, putain ! s'écrie-t-il en se levant d'un bond.

Son expression butée a vite été chassée par une colère rageuse. Il attrape son sac à dos et me passe devant sans même me regarder.

Je n'ai pas le temps de le reprendre pour sa vulgarité.

Je me retourne vers Marisa, les yeux écarquillés.

— Qui c'est ?

Elle hausse les épaules.

— Je ne sais pas, mais il se laisse regarder.

Je m'esclaffe doucement. C'est Marisa tout craché.

— Cool.

Je m'empresse de suivre Jeremiah vers l'accueil pour rencontrer celui qui est venu le chercher.

Je suis sous le choc et sens mon adrénaline courir dans mes veines tandis que je m'engage dans le couloir.

— Son costume a l'air taillé sur mesure, murmure Marisa derrière moi.

Je suis sur le point de lui demander de quoi elle parle quand je l'aperçois.

Ce n'est pas possible.

Oh, merde !

Et pourtant, si. C'est bien lui.

C'est avec une impression de ralenti que je vois l'homme se retourner et poser le regard sur Jeremiah. Tout se passe comme si c'était un film auquel j'assistais, ou comme si j'observais la scène d'une autre pièce. Pourtant je ne me trouve qu'à quelques mètres de celui qui a éveillé mon cœur par son amour pour, ensuite, le briser par son silence.

Il tend le bras et referme sa main puissante sur l'épaule de Jeremiah, qu'il secoue doucement. Une ride s'est creusée sur son front. Cet homme, je ne voulais plus jamais le revoir, et voici qu'il se tient à l'accueil de mon foyer.

Mon refuge.

J'ai les chevilles qui tremblent et je pose une main sur le mur pour ne pas perdre l'équilibre.

— Putain de merde ! dis-je dans un souffle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Marisa.

Je lui fais signe de se taire mais, au même moment, j'entends sa voix...

Cette voix grave que j'aimais tant, que je ne pensais plus jamais entendre – cette voix qui prononce mon prénom.

— Talia ?

Chapitre 2

Donovan Lore.

Le premier homme à m'avoir touchée – à s'être introduit en moi. Celui qui murmurait mon nom avec une telle tendresse !

C'est impossible...

Et pourtant, je sais que c'est lui.

Je ferme les paupières et inspire profondément avant de pousser un soupir.

C'est bien vrai.

Le type qui m'a pris ma virginité avant de prendre la fuite se trouve là, juste devant moi.

Le pire, c'est que ce salaud est encore plus beau qu'il y a huit ans.

Ses cheveux d'un châtain doré sont parfaitement coupés et me rappellent la couleur du sucre brun. Ses yeux verts sont rivés sur moi. Je vois qu'il me détaille de la tête aux pieds avant de croiser mon regard.

J'ignore combien de temps on reste plantés là en silence dans l'entrée du refuge, mais la tension devient palpable, et j'entends mon cœur battre à tout rompre dans ma poitrine.

Je sais que je devrais dire quelque chose, mais les mots me manquent.

J'affiche donc mon sourire le plus artificiel, ce qui me fait aussitôt mal aux joues, et avance d'un pas. Un seul, ça suffit largement.

— Bonjour, Donovan.

Je remarque qu'il nous observe tour à tour, Jeremiah et moi.

— Je suis étonné de te voir, déclare-t-il.

Il parle d'une voix ferme, un peu plus grave qu'avant, pourtant je reconnâtrai ce timbre entre mille.

Secouée par sa présence, je me retiens de lui lancer la première chose qui me vient à l'esprit : *Je ne voulais plus jamais te revoir.*

Je me trouve sur mon lieu de travail, où je cherche à inspirer du respect aux quelques adolescents qui observent du coin de l'œil mon face-à-face avec cet homme.

Il porte un costume gris anthracite qui paraît taillé sur mesure, comme Marisa l'a décrit. Le lien de parenté entre Jeremiah et lui crève les yeux, et je comprends mieux pourquoi le jeune garçon m'a toujours semblé si familier.

— Tu connais Jeremiah ? dis-je sans relever la question implicite dans sa remarque.

Il se demande sans doute ce que je fais là, dans un centre d'accueil pour adolescents paumés. Pourtant ça ne devrait pas le surprendre. J'ai toujours voulu m'orienter vers ce genre de carrière. Le fait qu'il s'en étonne me vexé. C'est à croire qu'il a oublié ces longues conversations où, lovée dans ses bras, je lui confiais mes rêves.

Donovan se tourne vers Jeremiah, qui le toise d'un air buté.

Puis il met les mains dans les poches de son pantalon, ce qui écarte les pans de sa veste. Si je détachais mon regard de ses lèvres pulpeuses, j'aurais une vue imprenable sur son entrejambe.

Heureusement je trouve le courage de résister.

— Ouais, je le connais, crache Jeremiah avec une colère froide.

Donovan lui jette un coup d'œil puis désigne la porte du menton.

— Va t'installer dans la voiture. Bentley t'attend.

— Génial, grommelle Jeremiah. Comme si j'avais besoin d'un baby-sitter de soixante balais bien tassés.

— Si tu cessais de sécher les cours et de tabasser tes petits camarades...

Donovan s'interrompt et se passe une main sur la nuque. Il pousse un soupir exaspéré, auquel Jeremiah fait écho en levant les yeux au ciel. C'est d'une voix plus douce que Donovan reprend la parole.

— Monte dans la voiture, Jeremiah. Je te rejoins dans une minute pour discuter de tout ça. D'accord ? Je suis presque certaine que Jeremiah marmonne un gros juron avant de lever les yeux vers moi.

— Au revoir, mademoiselle Merchant.

Je lui fais un petit signe de la main en souriant.

— N'oublie pas tes manières, hein ?

Une étincelle amusée passe dans son regard, et je sais qu'il m'a comprise.

— À bientôt, Jeremiah. Tu viens nous voir quand tu veux.

— Ça ne se reproduira plus, intervient Donovan.

Jeremiah soupire de nouveau avec mauvaise humeur et passe devant lui pour sortir. La porte claque contre le mur et se referme violemment.

Je tressaille. Je n'ai pas les moyens de remplacer le battant à moitié pourri.

— Tu travailles ici ? me demande Donovan une fois que Jeremiah est sorti. Ce n'est pas le genre d'endroit où je m'attendais à te trouver.

Je refuse de me laisser déstabiliser par cette question qui implique que nous nous connaissons – et qu'il a oublié ce qui me tenait déjà à cœur à l'époque.

— Talia a fondé ce refuge il y a trois ans. On y accueille des adolescents qui ont besoin de se poser un peu ou d'éviter les ennuis. Elle fait un travail fantastique auprès des jeunes et de la communauté. Elle a aidé des centaines de personnes depuis qu'on a ouvert le centre, déclare Marisa.

Je suis bouche bée quand elle achève sa tirade. Je lui fais les gros yeux avant de me retourner vers Donovan.

— Ce refuge t'appartient, dit-il.

Ce n'est pas une question. Je ne prends donc pas la peine de répliquer quoi que ce soit.

— Tu peux y aller, tu sais.

Aussitôt je regrette ces paroles peu aimables. Je ne veux surtout pas qu'il se rende compte à quel point ça m'est douloureux de me retrouver face à lui – face à l'homme pour qui je m'étais réservée.

Quelle conne !

On était sortis ensemble pendant cinq mois, et pendant cinq mois il m'avait juré qu'il serait patient, qu'il attendrait que je sois prête. Puis, à la seconde où j'avais cédé, croyant être folle amoureuse de lui, certaine que rien ne pourrait nous séparer – ni les rumeurs qui circulaient dans le campus, ni le fait que nous venions de milieux complètement différents, ni la haine que me vouait sa mère –, il s'était volatilisé.

Je m'étais réveillée avec, entre les jambes, une douce sensation lancinante – et un grand sourire aux lèvres – mais, en roulant sur le côté, j'avais rencontré un lit vide.

Je n'avais même pas eu droit à un petit mot ni à un coup de téléphone.

Aujourd'hui c'est la première fois depuis cette nuit-là que j'ai le moindre signe de vie de la part de Donovan Lore. Le souvenir de la douleur que j'avais éprouvée alors, de tout ce qui a changé à cause de cet instant-là...

Je n'y arrive pas. C'est trop dur.

— Au revoir, Donovan.

Je tourne les talons mais m'immobilise aussitôt en entendant sa voix.

— Est-ce qu'il te parle, à toi ? Jeremiah, je veux dire. Est-ce qu'il se confie un peu quand il vient

vous voir ?

— Il passe tous les deux ou trois mois et reste quelques jours. Chaque fois il arrive couvert de bleus et de bosses.

Je hausse un sourcil, laissant ma question en suspens.

— Il se bagarre au collègue, répond Donovan en se retenant de gronder face à mon accusation. Je ne lèverais jamais la main sur lui, enfin !

— Je n'en sais rien. Je ne te connais pas du tout.

Je le vois tressaillir. Puis, en un clin d'œil, je me retrouve face à quelqu'un de complètement différent. Ce n'est plus l'homme avec qui je sortais à la fac, ni celui qui se tenait devant moi quelques secondes auparavant.

Son visage s'est durci, ainsi que son regard. Il me détaille de la tête aux pieds en prenant tout son temps. J'ai l'impression de sentir sa caresse, alors même que plusieurs mètres et un bureau nous séparent.

Quand, enfin, il cille, j'ai l'impression qu'il vient de prendre une décision – sauf que j'ignore laquelle. C'est comme s'il avait élaboré un plan et s'était fixé des objectifs bien précis le temps de m'examiner – de mon gros pull couleur crème à mon jean rentré dans mes bottes à talons.

Il glisse une carte de visite sur le bureau de Marisa et la tapote de l'index avant de se redresser.

— La prochaine fois qu'il échappe à son chauffeur, appelez-moi.

Avant que j'aie pu articuler un mot, il fait volte-face et s'en va.

Marisa se dépêche d'attraper la carte de visite. Elle y jette un coup d'œil et, quand elle croise mon regard de nouveau, je ne peux m'empêcher de grimacer. Je m'imagine très bien ce qui se passe dans sa tête.

— Tu connais Donovan Lore ? Le P.-D.G. de Lore Enterprises ?

Le ton de sa voix et son sourcil haussé confirment mes soupçons.

Je me penche vers elle pour que personne d'autre ne m'entende et chuchote :

— Il est hors de question que je demande des fonds à ce type, même pour sauver le centre. Plutôt crever la bouche ouverte.

Les yeux brillants, Marisa agite la carte.

— D'où tu le connais ?

— Je ne le connais pas.

Je me frotte les mains sur le jean. J'ai les paumes moites et je suis furieuse que mon corps réagisse aussi violemment au simple fait de le voir. J'ai le cœur qui bat à toute vitesse, et je me sens à l'étroit dans ma peau.

Rien ne va plus.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue, insiste-t-elle.

— Je ne veux plus en parler, dis-je en levant la main pour l'empêcher de m'interrompre. Je suis sérieuse, Marisa. À partir de maintenant, le nom de Donovan Lore est tabou entre ces murs.

— Bon, d'accord, cède-t-elle en haussant les épaules. Tu veux qu'on aille dîner quelque part ce soir ? ajoute-t-elle avec un petit sourire malin.

J'éclate de rire malgré moi.

— Non. Allez, au travail.

Elle fait semblant de râler mais se rassied en souriant.

Quant à moi, je retourne dans mon bureau, mais impossible de me concentrer.

Je pourrais très facilement ravalier ma fierté et prendre contact avec les membres de Lore Enterprises. En plus d'être les premiers employeurs de Grand Rapids, ils font régulièrement don de millions de dollars à des organisations caritatives et des ONG, sans compter les prêts à taux avantageux qu'ils

accordent à de petits entrepreneurs.

C'est tout à fait le genre de société qui pourrait m'apporter de l'aide.

Pourtant je me refuse à la solliciter.

Je ne mentais pas quand j'ai dit à Marisa que je ne connaissais pas Donovan. J'ignore qui il est réellement.

Il m'a fallu des semaines, après son départ, pour me faire à l'idée que j'étais peut-être tombée amoureuse d'une illusion et non d'un homme.

Même quand j'ai appris que son père était décédé, ce qui expliquait certainement pourquoi il avait déserté mon lit au milieu de la nuit, il n'a jamais répondu à mes coups de fil ni à mes messages.

Puis, un an plus tard, il a épousé Cassandra Kyle – la peste qui me pourrissait l'existence à la fac quand je sortais avec Donovan –, et j'ai dû me rendre à l'évidence. Donovan Lore n'était pas du tout le garçon que je croyais connaître.

J'étais jeune et naïve, à l'époque, éblouie par sa beauté, sa fortune et ses douces paroles.

J'étais la fille du garagiste, la pauvre qui passait son temps le nez dans ses livres pour s'assurer de bonnes notes et conserver sa bourse d'études.

Lui, c'était le riche héritier.

On n'était clairement pas faits l'un pour l'autre, mais j'avais décidé de voir la vie en rose et de ne pas faire attention aux obstacles qui se dressaient sur notre route. J'étais amoureuse.

Au final, je m'étais retrouvée toute seule comme une conne.

— Tu es sûre ? Tu ne veux pas que je vienne te voir ? demande Laurie.

Elle s'inquiète pour moi, je l'entends.

— Non, ça va.

Je me masse le front pour dissiper la tension qui n'a cessé de s'accumuler au cours de la semaine. Je n'arrive pas à me sortir Donovan de la tête.

— Ne t'en fais pas pour moi, ma puce. Je ne risque plus de le croiser, de toute façon.

— Est-ce que Jeremiah est revenu, depuis ?

— Non.

Ça me contrarie, d'ailleurs. J'aimerais le revoir, lui. Pour la première fois, sous ses airs d'adolescent grincheux, j'avais l'impression qu'il était sur le point de se confier à moi.

— C'est dommage, reprend Laurie d'une voix plus douce. Je peux passer ce week-end, *en revanche*, et te faire boire pour oublier Donovan.

Argh ! Ce prénom ! Mon corps, ce sale traître, réagit une fois de plus en s'échauffant de désir. Il n'arrête pas depuis le début de la semaine. Je serre les cuisses pour endiguer la brûlure lancinante qui se réveille chaque fois que j'entends ce prénom maudit – ou que je repense à lui, dans son costume... Oh, malheur !

— Et sinon, comment ça va, James et toi ? dis-je pour détourner la conversation.

Laurie et son mari ont passé une année houleuse. Je ne crois peut-être pas en l'amour éternel, mais ils semblent bien décidés à résoudre leurs problèmes, tous les deux. La dernière fois que je les ai vus, ils avaient l'air heureux, et Laurie m'assure que la situation ne cesse de s'améliorer, même s'ils continuent une thérapie de couple. Il y a un mois de ça, ils sont retournés vivre à Ann Arbor, d'où ils sont originaires. Ça me manque de ne plus voir Laurie tous les jours.

— Ça va bien. Enfin, je crois..., répond-elle d'une voix rêveuse.

J'éclate de rire.

— Allez, avoue : tu es en train de le dévorer des yeux. Je me trompe ?

— Non, tu as deviné. On est dans la cuisine, il prépare le dîner.

Je ris de plus belle.

— Tu es pire qu'une midinette, à mater ton chéri dès qu'il est dans la même pièce que toi !

— Je sais...

Je suis prête à parier qu'elle sourit de toutes ses dents et se passe une main dans les cheveux, sans cesser d'observer James.

— Tu es trop mignonne. Allez, je te laisse.

J'entends une voix grave à l'arrière-plan, puis celle de Laurie.

— D'accord, ça marche, mais tu m'appelles si tu as besoin de quoi que ce soit, hein ? Et puis, James dit que, si tu revois Donovan, tu n'as qu'à le prévenir et il viendra lui botter le cul en personne.

Je glousse à cette idée. Ça ne risque pas d'arriver. James est trop respectueux – à l'exception de la nuit qu'il a passée avec son assistante, qui se trouvait également être une de nos amies – pour frapper qui que ce soit.

— C'est gentil, remercie-le de ma part. À bientôt, ma belle.

On se dit « au revoir », puis je raccroche et m'affale sur mon canapé tout vieux, tout usé, et super-confortable.

Dès que je ferme les yeux, je revois Donovan, debout dans l'entrée du refuge.

Ce costume, ces yeux verts, ce nez légèrement busqué et cette mâchoire carrée...

Cette barbe naissante, qui indiquait qu'il s'était rasé ce matin-là et qu'il devrait recommencer le lendemain.

— Et merde ! dis-je dans un souffle.

Animées d'une vie propre, mes mains se sont refermées sur mes seins tandis que je pensais à lui.

J'en laisse glisser une le long de mon ventre en frissonnant.

Je ne devrais pas faire ça, mais en même temps, ce ne sera pas la première fois. Je n'ai pas arrêté de toute la semaine.

Maudit soit Donovan Lore !

Tout en passant les doigts sous l'élastique de mon caleçon de yoga, je me caresse le téton à travers la dentelle de mon soutien-gorge.

J'étouffe un gémissement en rencontrant mes lèvres gonflées et humides. J'y introduis l'index et aussitôt, ondule des hanches par réflexe.

Donovan, sa voix, ses mains fortes... La coupe de son costume, parfaitement ajusté à sa carrure.

Je me pince les tétons, l'un après l'autre, et insère le majeur en plus de mon index, tout en appuyant mon pouce contre mon clitoris.

J'accentue les mouvements de mes hanches et, quelques instants plus tard, je gémiss de plaisir et jouis en songeant à Donovan... à ce que ce serait de sentir ses mains à lui, son sexe, sa langue...

Je ferme les paupières et renverse la tête en arrière tandis que les spasmes refluent.

J'en ai marre.

Il faut que je me trouve un mec, histoire de me changer les idées et de cesser de fantasmer sur Donovan Lore.

Il fait partie de mon passé. C'est fini. Non seulement il est marié, mais il ne voudrait pas d'une fille comme moi, de toute façon. Il me l'a bien fait comprendre il y a huit ans quand il s'est barré sans un mot.

Je me relève pour aller dans la salle de bains.

J'ai les joues en feu et, après m'être lavé les mains, je me passe de l'eau froide sur le visage et refais ma queue-de-cheval.

Je suis en train de me sécher les mains quand la sonnette de la porte retentit dans le silence de ma

petite maison.

Je jette un regard interrogateur à mon reflet dans le miroir, le cœur battant.

Puis je me dépêche d'aller voir qui c'est.

J'habite dans un vieux quartier de Denton, où les constructions, modestes, commencent à accuser leur demi-siècle d'existence. La plupart de mes voisins sont à la retraite ou s'en approchent, mais je me sens bien ici. C'est tranquille, et je suis en sécurité.

Ça signifie aussi que je reçois parfois la visite de vieilles dames soucieuses de tenir compagnie à la petite jeune célibataire. En général, ça me fait rire. Elles semblent persuadées que je m'ennuie toute seule, sans mâle pour s'occuper de moi. Depuis l'infarctus de mon père, ces visites se sont faites plus fréquentes, et même si ce n'est pas nécessaire, j'apprécie le geste.

Ma préférée, c'est Mme Bartol. Elle a soixante-douze ans et son sixième sens lui permet presque toujours de sentir quand j'ai besoin d'un petit verre de vin – ou d'une bouteille entière. Au moins un samedi par mois, elle débarque après le petit déjeuner avec de quoi faire des Mimosa, et on passe la journée à papoter en picolant.

Je veux devenir comme elle quand je serai grande.

Perdue dans mes pensées – et dans le souvenir de sa dernière visite, au cours de laquelle elle m'a détaillé les avantages et les inconvénients des pilules bleues que prend son mari, chose que je n'avais absolument pas besoin de savoir –, j'oublie de regarder par la fenêtre qui est à la porte avant d'ouvrir.

Je suis donc étonnée de me retrouver nez à nez avec Marisa.

— Tiens, salut ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Je pousse la moustiquaire pour la faire entrer.

Une brise automnale s'est levée, et il commence à faire frais. Je referme les portes derrière nous en frissonnant.

— Il fallait que je te parle, dit-elle en dénouant son écharpe à carreaux gris et blancs.

Je remarque que ses mains tremblent et, au ton de sa voix, je devine que ce n'est pas seulement à cause du froid.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle fouille dans son sac et en sort un document plié en trois, qu'elle me tend d'un geste brusque.

— Pourquoi tu ne m'as pas avertie qu'on avait trouvé des fonds ?

Je redresse la tête en sursaut.

— Quoi ?

Elle désigne la feuille qu'elle vient de me donner.

— J'épluchais les comptes bancaires avant de boucler pour le week-end, et... ce virement est passé juste avant la fermeture.

— Hein ? Je ne comprends rien à ce que tu me dis.

Je déplie le document tout en me dirigeant vers la cuisine, Marisa sur les talons.

Je jette un coup d'œil à la première ligne du relevé de compte, à la date d'aujourd'hui, et je m'immobilise.

— Oh, putain !

J'ai les doigts qui tremblent à mon tour et, les yeux écarquillés, je me tourne vers Marisa. Son visage exprime un mélange d'espoir et de réserve.

— D'où ça sort, ça ?

— Bonne question, rétorque-t-elle. Où est-ce que tu nous as trouvé un million de dollars ?

Je secoue la tête et reporte mon attention sur la feuille, comme si les zéros alignés allaient m'apporter une réponse.

— Qui nous a fait ce virement ? dis-je en agitant le papier.

— Je pensais que tu le saurais, toi.

Sauf que je n'en ai pas la moindre idée.

Quand j'ai quitté le bureau en début d'après-midi, je venais de me voir opposer un refus par la dernière organisation sur ma liste de donateurs potentiels.

Je suis rentrée chez moi la mort dans l'âme, persuadée que le centre allait devoir fermer à la fin du mois.

J'ai failli noyer mon chagrin dans un tonneau de vin mais, heureusement, je me suis retenue.

Si j'avais bu, je croirais sûrement halluciner. De fait, j'hésite à me pincer pour être sûre que je ne rêve pas.

Je secoue la tête, complètement sonnée.

— Tu as appelé la banque ?

— Oui. On m'a dit que c'était un transfert anonyme.

— Il y a vraiment des gens qui font ça ?

— Il faut croire, marmonne-t-elle avec un haussement d'épaules éloquent.

On n'a pas la moindre idée de ce qui se passe, et je ne peux pas accepter cet argent sans savoir d'où il vient.

Rien n'est jamais gratuit.

— Hum...

J'effleure la somme colossale d'un geste pensif.

Voilà qui pourrait tout changer – pour moi, pour les gamins, pour mon père...

Puis je me fais une raison. On est vendredi soir, donc je ne risque pas d'obtenir de réponse de sitôt. Je pose le document sur la table et en lisse le papier.

— On verra ça la semaine prochaine, dis-je en me tournant vers Marisa avec un petit sourire. En attendant, je te propose qu'on fasse la fête.

Chapitre 3

Je vacille légèrement tout en faisant « au revoir » de la main à Mme Bartol, qui s'éloigne d'un pas traînant. Je souris de toutes mes dents, complètement pompette.

On a passé la matinée à carburer aux Mimosa et à se goinfrer de galettes de pommes de terre enroulées dans du bacon.

Le paradis.

J'ai le ventre bien rempli, bien chaud – et légèrement ballonné, mais je m'en fiche.

Entre la visite de Marisa vendredi soir, ma gueule de bois d'hier et cette matinée passée avec Mme Bartol à discuter des mérites des implants péniens, j'en ai trop entendu et j'ai beaucoup trop bu.

Je suis également beaucoup plus détendue que je ne l'avais été depuis des mois. Le relevé de compte accroché à mon frigo a contribué à ôter un sacré poids de mes épaules.

— N'oublie pas ! crie Mme Bartol du bout de l'allée en agitant un index autoritaire. Ce serait dommage de ne pas utiliser ce que le bon Dieu t'a donné avant que ça devienne tout rouillé et que tu ne saches plus t'en servir ! Les hommes n'aiment pas se retrouver face à des parties intimes envahies de toiles d'araignée.

— D'accord, dis-je en gloussant.

Je suis à la fois amusée et un peu gênée qu'elle balance ça alors que M. Enoch, le voisin, est en train de désherber ses plates-bandes. Il se redresse, me jette un coup d'œil, regarde Mme Bartol par-dessus son épaule puis se remet au travail en secouant la tête d'un air blasé. Apparemment tout le quartier a l'habitude de Mme Bartol et de ses conversations salaces.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Cette vieille chipie n'a aucun problème à parler de Viagra, d'implants péniens et des meilleures techniques pour tailler une pipe, mais elle n'arrive pas à prononcer les mots « vulve » ou « vagin ».

Je lui fais un nouveau signe de la main en lui promettant de m'entraîner quand, soudain, quelque chose me fait sursauter.

Une grosse Bentley noire s'approche, ralentit pour laisser traverser Mme Bartol et, alors que je m'apprête à refermer la porte, s'engage dans mon allée.

Mon sang ne fait qu'un tour quand la voiture s'arrête. Elle est équipée de vitres teintées qui m'empêchent de voir autre chose que la silhouette du chauffeur.

Je fronce les sourcils, en proie à un soudain malaise, quand ce dernier coupe le moteur et que la portière arrière s'ouvre.

Je crispe les doigts sur la porte et pose l'autre main sur le chambranle pour garder l'équilibre tandis que Donovan Lore descend du véhicule.

En une fraction de seconde, je me rends compte que je suis bourrée à 11 heures du matin, que j'ai les cheveux relevés en un chignon mal fait, que je ne suis pas maquillée et que je suis habillée pour traîner à la maison, pas pour me montrer en public – contrairement à Donovan, qui porte un costume impeccable.

Il s'approche tranquillement avec une espèce de rictus en coin et examine mes pieds aux ongles vernis de rose avant de remonter lentement le long de mon corps.

Ce regard insistant me donne la chair de poule, et quand ses yeux rencontrent les miens, il m'adresse un signe de tête accompagné d'un sourire flatteur.

— Bonjour, Talia.

Cette voix !

Je repense aussitôt à mon fantasme de vendredi, quand je me suis donné du plaisir en imaginant ses lèvres sensuelles prononcer mon prénom. Mes joues s'enflamment, et la brise automnale ne suffit pas à rafraîchir ma peau.

Malheur !

Je m'efforce de ne pas bredouiller.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Et d'abord, comment sais-tu où j'habite ?

De nouveau il affiche un sourire en coin et...

Tandis qu'il me détaille, je ne peux m'empêcher de me demander si...

A-t-il deviné à quoi je pensais ?

Non.

C'est impossible.

Il plisse les paupières, et son sourire se fait narquois.

Connard.

— Google.

— Hein ?

Je crispe la main sur la porte et m'appuie légèrement dessus. J'ai soudain les jambes qui flageolent et le cœur qui bat la chamade.

— J'ai trouvé ton adresse en ligne, explique Donovan.

Oh ! Il répondait à ma question.

C'était quoi, déjà, la question ? Je dois être plus soûle que je ne croyais, ou alors... Oh, merde ! Ce type me rend complètement débile.

— Je peux entrer ?

Il a déjà envahi mon bureau – je n'arrive plus à me concentrer ni à réfléchir posément depuis qu'il est passé au centre.

Il est hors de question que je l'invite chez moi.

— Non. Je préférerais que tu repartes.

Tant pis si je lui parais super-grossière.

Pourtant son expression ne change pas. Il garde aux lèvres ce sourire arrogant, et ses yeux brillent d'un éclat séducteur.

— J'ai une proposition à te faire.

Mon estomac fait un bond, des papillons s'y réveillent, et mon pouls se fait soudain sentir quelque part entre mes jambes.

— Quoi ?

Ma voix se brise sur ce simple mot. J'ai les jointures des doigts blanchies à force d'agripper la porte.

Donovan déglutit, et je suis du regard le bref parcours de sa pomme d'Adam.

Qu'est-ce qu'il est sexy, ce salaud !

Encore plus que quand on était à la fac...

Je n'ai jamais rencontré personne qui puisse soutenir la comparaison avec le connard qui me fait face en cet instant.

Lui-même a changé. Il m'a l'air plus dur, plus sérieux. Le Donovan que je connaissais souriait tout le temps et avait le rire facile. Cette nouvelle version me semble bien trop coincée.

— Laisse-moi entrer, Talia. Je voudrais te parler de mes plans pour sauver ton refuge.

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que tu... ? Comment tu... ?

Il interrompt mes balbutiements d'un nouveau rictus.

J'ai envie de le gifler. Puis, brusquement, il baisse les yeux en plissant les paupières, et toute trace de séduction disparaît de son regard.

De même que disparaît ma volonté de résister dès qu'il mentionne le refuge.

Je viens de comprendre qui a fait ce virement improbable sur notre compte bancaire et, alors même que je m'écarte pour le laisser passer, je sais que j'avais raison.

Rien n'est jamais gratuit.

J'emboîte le pas à Donovan et, tandis qu'il observe mon modeste intérieur, j'épie ses réactions du coin de l'œil. Sa présence semble aspirer tout l'oxygène de la pièce et le remplacer par un puissant courant de phéromones. J'en sens la saveur sur ma langue, la chaleur sur ma peau...

Il se dégage de lui une telle énergie sexuelle que je me prends à imaginer une étreinte violente, rageuse, passionnée, vengeresse... délicieuse.

C'est l'esprit complètement étourdi de désir que je laisse Donovan dans le salon. Il examine mes meubles, les livres de ma bibliothèque, les tableaux accrochés aux murs et les babioles qui couvrent toutes les surfaces.

J'adore mon fouillis.

Ça me donne l'impression d'avoir de la compagnie.

J'ai toujours beaucoup aimé ma petite maison mais, d'y voir Donovan, je me sens presque sur la défensive, comme si j'avais besoin de défendre mon foyer.

J'ai grandi dans une famille où chaque fin de mois était difficile. Quand ma mère est morte, alors que j'avais seulement douze ans, mon père s'est débrouillé pour nous maintenir à flot grâce à son maigre salaire.

Donovan, lui, a grandi entouré de nourrices, de domestiques et de chauffeurs.

L'argent n'a jamais été un souci pour lui, alors que ç'a toujours été une préoccupation pour moi.

— Tu veux boire quelque chose ? dis-je de la cuisine.

Je ne le vois plus mais je perçois encore sa présence, telle une brume lascive.

— J'ai du whisky, de l'eau, de la bière...

— De l'eau, lance-t-il en surgissant dans l'encadrement de la porte. De l'eau, c'est très bien, merci.

C'est d'une main tremblante que je sors deux verres du placard et que j'y mets quelques glaçons avant d'attraper la carafe à filtre dans le frigo.

Quand je tends le sien à Donovan, ses doigts effleurent les miens – un simple frémissement sur ma peau. J'entrouvre les lèvres malgré moi. Un courant électrique me remonte le bras et me percute la poitrine.

Malheur !

Ce type me fait toujours autant d'effet que quand j'avais vingt ans.

— On va dans le salon ? dis-je en portant le verre glacé à mes lèvres dans une tentative pour me calmer.

— Après toi, souffle Donovan.

Il tend le bras pour me faire signe de passer devant, et je retourne dans le séjour. Là je m'immobilise, les yeux rivés sur le canapé où, vendredi soir, je me suis caressée en pensant à lui. Puis je vais m'asseoir dans un gros fauteuil situé en face.

Il pose son verre sur un des sous-bocks de la table basse. En voyant son demi-sourire en coin, je me demande une fois de plus s'il a deviné.

— Bon. Pourquoi est-ce que tu es venu, Donovan ?

Il s'installe dans le canapé, pose la cheville droite sur le genou gauche et étend tranquillement les bras le long du dossier.

J'arque un sourcil.

— Ça va ? Tu fais comme chez toi ?

— J'ai comme l'impression que cette conversation va durer un moment, alors je préfère me mettre à l'aise, rétorque-t-il.

Je bois une gorgée d'eau glacée, mais rien à faire. Le fait qu'il porte un costume sur mesure et qu'il passe une main dans ses cheveux châtain avant de la reposer sur le cuir du canapé n'arrange pas mon rythme cardiaque.

Posé là, nonchalant, il ressemble à un dieu – un adversaire redoutable.

Une magnifique source d'emmerdes.

— Comme tu veux, mais dans ce cas, crache le morceau, qu'on ne s'éternise pas trop.

Au lieu de reprendre la parole, il promène son regard sur le manteau de la cheminée. Les babioles alignées là n'ont pas grande valeur. Ce sont essentiellement des créations des jeunes du centre, fabriquées pendant nos séances d'atelier. Certains m'ont offert des objets confectionnés à l'école.

J'adore cette collection hétéroclite.

— C'est joli, chez toi.

Je m'esclaffe en levant les yeux au plafond.

— Pitié. Je suis sûre que le bungalow que tu réserves à tes invités est plus grand que ça.

Ce commentaire sarcastique me vaut un sourire malicieux.

— Tu espionnes ma propriété ?

— Dans tes rêves, dis-je avant de serrer les mâchoires.

Je ne veux pas me lancer dans des plaisanteries coquines avec Donovan. Je veux qu'il se dépêche de m'expliquer pourquoi il est venu avant de repartir aussi sec.

On se toise en silence pendant un long moment. Je sens bien qu'il me défie de poser la question qui me brûle les lèvres pourtant je finis par craquer.

Je me cale au fond de mon fauteuil avec un soupir exaspéré.

— Comment tu as su, pour le centre ?

Il décroise les jambes et se penche en avant, les coudes sur les genoux, les mains jointes.

— Je te l'ai déjà dit : Google.

— Ah bon ? Google est au courant des finances de mon refuge ?

Donovan pince les lèvres et me jette un regard qui en dit long sur ce qu'il pense de mon sarcasme.

— Google m'a appris que tu étais propriétaire du centre, alors je me suis renseigné... pour Jeremiah.

Mon cœur se serre quand j'entends le prénom du jeune garçon. Je ne devrais pas avoir de préférences, mais je n'y peux rien, Jeremiah est un de mes chouchous.

— Ah bon ? Pourquoi ? Tu lui as interdit de revenir nous voir, de toute façon.

Donovan se redresse pour se frotter le menton et la joue. J'entends le léger crissement de sa barbe naissante, et ça me donne chaud. Je me demande ce que je ressentirais s'il en effleurait l'intérieur de ma cuisse.

Au secours !

— Je veux sauver ton centre d'accueil, répond-il en rivant sur moi ses yeux verts.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai pu constater que tu faisais du bon travail. Et puis, apparemment, Jeremiah aime bien venir te voir ; il te parle. Ça ne m'étonne pas, remarque, ajoute-t-il d'une voix plus douce, avec un sourire nostalgique. Tu as toujours eu une présence apaisante.

Je m'efforce de respirer lentement, posément.

Cet homme me fait fondre, surtout quand il évoque notre histoire passée.

À l'époque Donovan prétendait que j'étais la seule personne réellement capable de le comprendre, qu'il pouvait être lui-même en ma compagnie. Ça lui faisait du bien d'échapper un peu à la pression que ses parents – sa mère, surtout – faisaient peser sur ses épaules.

Son père détenait le titre de P.-D.G., mais c'était sa mère qui menait l'entreprise à la baguette.

— Arrête ! dis-je dans un murmure agacé.

Gênée d'être ainsi rattrapée par mes sentiments, je détourne le regard.

— Qu'est-ce que tu veux que j'arrête, exactement, T ? Tu ne veux pas que je te rappelle combien on s'entendait bien ? Tu me manques...

Je tressaille en entendant le surnom qu'il m'avait donné alors. Pire, son aveu m'ébranle profondément. Une nouvelle vague de chaleur se répand sous ma peau, et je ferme les yeux avant de les rouvrir lentement en chassant de mon visage toute trace d'émotion ou de vulnérabilité.

Puis, le cœur battant à tout rompre, j'affronte de nouveau son regard vert en espérant que le ton de ma voix demeure professionnel.

— Qu'est-ce que tu veux en échange ?

Rien n'est gratuit, surtout dans l'univers des Lore.

Je me prépare au choc de sa réponse, les doigts crispés autour de mon verre.

— Toi, répond-il simplement.

C'est exactement ce à quoi je m'attendais, pourtant j'en reste bouche bée.

— Pendant trente jours, poursuit-il.

Une moue de dégoût s'invite sur mes lèvres. Je me penche en avant.

— Je suis peut-être la pauvre fille sans le sou avec qui tu t'es bien amusé à la fac, mais ça ne fait pas de moi une pute, dis-je froidement.

Tant pis pour le sang-froid tout professionnel.

Ce type m'a fait souffrir comme personne.

— Je n'étais pas avec toi juste pour m'amuser ! lance-t-il d'un air outré, les poings serrés et les mâchoires crispées. Et puis, c'est vrai que j'ai l'intention de te reconquérir, et sans tarder, mais j'ai surtout besoin d'aide avec Jeremiah, et tu sembles être la seule personne à qui il fasse confiance.

J'ai l'esprit en ébullition. La pièce se met à tourner autour de moi.

Je me lève brusquement, pressée de prendre un peu de recul, de m'éloigner de lui.

Aider Jeremiah, je peux faire. En revanche, je ne peux même pas appréhender le reste de ce qu'il vient de déclarer avec tant d'assurance.

— Non, intimé-je en levant la main pour l'arrêter quand il fait mine de se lever à son tour. Je... Accorde-moi une minute.

Ma voix tremble et se brise. J'ai honte.

J'ai honte et je suis furieuse, parce que sa proposition devrait m'écœurer, pourtant quand je ferme les yeux et que je nous imagine... j'en ai envie, moi aussi.

Ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée.

Trente jours... Un mois pour sauver mon refuge de la banqueroute, aider Jeremiah, et me débarrasser de tous mes fantasmes concernant Donovan.

Une bonne fois pour toutes.

Tandis que mes pensées se bousculent dans ma tête, je pèse le pour et le contre.

Le contre, c'est que mon cœur risque de finir en miettes. Mon corps, en revanche, me supplie d'accepter et de me ruer dans les bras de cet homme.

Il n'en faut pas davantage pour que mon pouls s'emballé et pour que mes tétons durcissent.

Je m'avance vers la cheminée pour m'éloigner de Donovan, même si je sais très bien qu'il me suit du regard.

J'effleure doucement les poteries toutes laides, façonnées par des mains malhabiles, trop petites pour contenir autre chose que deux ou trois boutons, et je repense aux expressions ravies des enfants qui m'en ont fait cadeau – pour me remercier de leur avoir fait réviser un contrôle où ils ont eu une bonne note, ou de leur avoir fait un câlin en silence un jour où ils étaient arrivés en larmes et en manque d'affection. Je repense également à tous ceux qu'on a sauvés de la rue, à qui on a trouvé une famille d'accueil aimante au lieu d'un foyer violent et souvent rongé par l'alcool ou la drogue – ou les deux.

Je ne veux pas perdre tout ce que j'ai accompli, le fruit de tous ces efforts.

Et puis, avec l'état de santé de mon père et la lourde facture qui pèse sur mes épaules...

Je n'ai pas d'autre choix que d'accepter son offre. Je me retourne vers Donovan, les bras croisés sur la poitrine.

— Qu'est-ce que tu envisageais, exactement ?

Des larmes me brûlent les paupières. Même si je refuse de l'admettre, je viens d'accepter de vendre mon corps.

Je n'ai pas le choix.

Le pire, c'est que cette idée ne me dégoûte pas autant que j'aimerais le prétendre.

J'en ai envie, même si c'est purement sexuel.

Donovan se passe la langue sur les lèvres, et je remarque que ses épaules s'affaissent légèrement, comme s'il se détendait. Peut-être craignait-il que je lui dise « non ».

— Tu te souviens de ma sœur ?

— Non, je n'ai jamais eu l'honneur de faire sa connaissance.

Je ne mâche pas mes mots et je ne me sens même pas coupable. À l'époque Donovan refusait de me présenter à ses parents. Il prétendait que c'était pour me protéger d'eux et non le contraire, mais j'avais l'impression qu'il me cachait, qu'il avait honte de moi, et ça me faisait horreur. Jusqu'au jour où sa mère avait débarqué un dimanche matin dans l'appartement où il vivait, près du campus.

On n'avait même pas encore couché ensemble, pourtant elle avait tout de suite tiré des conclusions en nous surprenant tous les deux.

On aurait cru voir de la fumée lui sortir des oreilles tandis qu'elle s'était retrouvée face à son fils chéri en compagnie de quelqu'un comme moi.

Les mains sur les hanches, Donovan se balance légèrement sur ses talons et détourne la tête un instant avant de croiser mon regard.

— Elle est morte il y a trois ans, dans un accident de voiture. Son mari et son fils cadet ont été tués sur le coup. Seul Jeremiah a survécu. C'était l'aîné.

J'étouffe un cri.

— C'est... Je suis désolée. Je ne savais pas.

— C'est normal. Le mari d'Emily était complètement soûl – deux fois la limite légale – et ça s'est passé près de Lansing. Ma mère a graissé la patte de tous les journalistes du coin pour que ça ne s'ébruite pas.

Ça ne m'étonne pas, mais quand même... Pauvre Jeremiah !

— Il était dans la voiture ?

Donovan hoche lentement la tête.

— Il n'a eu qu'un léger traumatisme crânien. Les autres ont eu moins de chance.

— Je suis vraiment désolée...

Je ne trouve rien d'autre à dire. Donovan admirait beaucoup sa sœur aînée.

— Oui, bon... (Il s'interrompt un instant et cille, comme pour chasser un souvenir.) Jeremiah ne va pas bien du tout, et j'ai beau me mettre en quatre pour l'aider, ça ne sert à rien. Il s'attire sans cesse des ennuis à l'école, il refuse de m'obéir... Il me mène une vie d'enfer. J'ai tout essayé, mais... Bref, j'ai besoin de ton aide.

— Comment ça ? Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Donovan sourit. Je rougis en comprenant les sous-entendus potentiels de ma question et m'empresse d'ajouter :

— Par rapport à Jeremiah, bien sûr.

— Je sais, murmure-t-il.

Pourtant son regard s'assombrit, et il fait un pas vers moi.

— Je veux que tu t'installés chez moi pour une durée de trente jours – que tu sois là pour Jeremiah. Il peut venir te rejoindre au centre après les cours, et son chauffeur vous raccompagnera à la fin de la journée. Il te conduira au travail tous les matins, naturellement, comme ça je serai rassuré quant à votre sécurité à tous les deux.

Quand il finit ses explications, il se tient juste devant moi.

Je dois renverser la tête en arrière pour continuer à le regarder dans les yeux.

Il est si proche... et sent si bon !

Mon cœur s'enraye, mon cerveau se ramollit et mes hormones s'emballent.

J'ai envie de lui. Depuis toujours.

Ce n'est pas sans raison qu'aucun homme n'a jamais réussi à effacer le souvenir de Donovan Lore.

Personne n'a jamais été à la hauteur.

— Tu es un brin autoritaire, toi, dis-je pour désamorcer la tension sexuelle qui crépite entre nous.

Il l'a sentie, lui aussi. Il se passe la langue sur les lèvres et sourit de plus belle.

— J'aime garder la maîtrise de la situation.

Une brusque vague de chaleur mouille ma culotte, et je dois résister à la tentation de serrer les cuisses.

— Euh... et ta femme ?

Je tressaille en posant cette question, qui me reste en travers de la gorge. Ce serait sûrement moins désagréable de me passer une râpe à fromage sur la peau, mais il faut que je sache. J'ai pratiquement accepté d'être sa pute pendant un mois, mais je refuse d'être sa maîtresse.

Il passe la main dans ses cheveux avec une grimace gênée.

— Cassandra, c'est... Cassandra.

Je recule d'un pas.

— Ça ne répond pas à ma question.

— C'est compliqué.

Je sens mes lèvres se tordre en un rictus dégoûté mais j'insiste :

— Vous êtes toujours mariés ?

— On est séparés. La procédure de divorce est entamée. Ça ne devrait plus tarder.

Je ne prétends même pas être désolée pour lui. Il ne me croirait pas, de toute façon.

Il semble dire la vérité, mais ça me fait horreur que l'on parle de ça – d'elle.

— Cassandra n'a pas apprécié le fait que je sois le gardien légal de Jeremiah. Elle ne nous a pas facilité les choses, ni à l'un ni à l'autre, et j'ai fini par me rendre compte qu'elle représentait depuis toujours une source d'ennuis plutôt qu'autre chose.

Je fronce les sourcils. Je ne suis pas sûre de comprendre mais je préfère ne pas m'attarder sur le

sujet.

— Donc je passe trente jours avec Jeremiah, et en échange, tu sauves mon refuge de la faillite. C'est tout ?

J'incline la tête sur le côté.

Donovan glousse – un petit rire grave et sexy qui m'atteint en plein cœur.

Je ne supporte pas que mon corps réagisse ainsi !

— Non, souffle-t-il en levant la main.

Il fait glisser son pouce le long de ma joue et jusqu'à mon menton, qu'il saisit doucement.

— Non, ce n'est pas tout ce que je voudrais, ajoute-t-il.

Ses pupilles se dilatent, et ses joues rougissent légèrement.

Je déglutis.

— Ah bon ?

Il se penche vers moi et, du bout des lèvres, effleure la commissure des miennes. Je sens la brève caresse de sa langue sur ma peau avant qu'il se redresse. Face à sa large carrure, le regard rivé au sien et le menton prisonnier de ses doigts forts, je suis incapable de bouger.

Je ne suis pas certaine d'en avoir envie, d'ailleurs.

— On en reparlera plus tard, murmure-t-il avant de laisser retomber sa main.

Aussitôt la chair de poule court sur ma peau, là où sa chaleur vient de me désert. Puis il s'éloigne un peu, et je recouvre l'usage de la parole.

— Bon. Et maintenant ?

— Vendredi un virement d'un million de dollars a été effectué sur le compte du refuge. Tu en recevras un second à la fin des trente jours.

J'écarquille les yeux.

— C'est beaucoup trop ! Je n'ai pas besoin de tout ça.

Je devrais être furieuse. En gros, il m'a achetée sans même me demander mon avis. Sa proposition est complètement folle. Pourtant il y a des avantages à accepter, et je suis prête à tout pour sauver mon père et mon centre.

Deux millions de dollars, c'est une somme colossale – de quoi fonctionner confortablement pendant au moins cinq ans, sans avoir besoin d'autre apport. Je secoue la tête, incrédule.

— Tu vas venir t'installer chez moi. Mon chauffeur, Bentley, passera te prendre demain matin, donc assure-toi d'avoir emporté tout ce dont tu auras besoin pour un mois, parce que tu ne reviendras ici qu'à la fin du contrat. Pendant cette période, tu seras, en quelque sorte, la psychologue et la nounou de Jeremiah. Ne lui raconte surtout pas que je t'ai dit ça, évidemment. Il m'en voudrait à mort.

Une expression amusée passe sur son visage.

— Tu l'aimes beaucoup, ton neveu, dis-je.

— Je l'adore, renchérit-il d'une voix claire et précise. Et puis, il est de mon devoir de m'occuper de lui. C'est ce que voulait Emily. Je m'y suis pris comme un con depuis le début mais, heureusement, j'ai l'impression que tu vas pouvoir nous aider.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Ça me réchauffe le cœur de voir que Donovan tient tellement à gagner la confiance et l'affection de Jeremiah.

— Qu'est-ce qui ne va pas, chez lui ? Est-ce qu'il y a quoi que ce soit en particulier que je devrais savoir ?

Donovan me jette un regard désemparé puis pousse un gros soupir. J'en conclus que tout va mal.

— Il t'aime bien, puisqu'il passe régulièrement au refuge. C'est tout ce que je sais. Je suis prêt à tout pour m'assurer qu'il se calme un peu... qu'il s'apaise. (Il s'interrompt un instant et se mordille la lèvre.)

Je me dis que, après ce qui est arrivé à ta mère, tu es bien placée pour comprendre ce qu'il traverse.

J'écarquille les yeux, surprise qu'il se rappelle comment ma mère est morte.

Le souvenir de son enterrement, de ce que j'ai ressenti à être privée d'elle à un si jeune âge, ainsi que l'image de Jeremiah dans mon bureau, couvert de bleus et brisé... J'éprouve soudain un pincement au cœur.

Je hoche la tête.

— Bon, d'accord. J'accepte, mais c'est pour le bien de Jeremiah et pour sauver mon refuge.

— Et moi ? demande Donovan.

Sa voix me caresse la peau, alors même qu'il est à plusieurs mètres de moi.

— Tu m'as beaucoup manqué, tu sais, poursuit-il. J'ai souvent pensé à toi au cours des dernières années. J'aurais aimé que les choses se passent autrement, surtout depuis que je t'ai revue l'autre jour...

— Arrête, dis-je dans un souffle.

Sa franchise me prend à la gorge. C'est trop d'un coup. Si je veux sortir indemne d'un mois entier en compagnie de Donovan, il faut que je garde mon cœur sous clé.

Avant que j'aie pu m'écarter, il revient se planter devant moi et referme la main sur ma nuque, les doigts dans mes cheveux. Il s'incline vers moi et fait glisser ses lèvres le long de ma mâchoire. Ce n'est pas un baiser... Il m'effleure à peine.

Je soupire et me laisse aller contre lui.

— Je compte bien te reconquérir, Talia – et sans tarder.

Sur ce, il se redresse et tourne les talons pour se diriger vers la porte.

— Juste un détail, lancé-je.

Il s'immobilise et me jette un coup d'œil interrogateur par-dessus son épaule.

— Tu voudrais que ton chauffeur me conduise partout, mais j'ai besoin de ma voiture pendant la journée.

— Bentley peut t'emmener où tu veux.

Sauf qu'il y a des choses qui ne regardent que moi – mes visites à mon père, par exemple.

— J'accepte à la condition que je puisse avoir accès à mon véhicule à n'importe quel moment. Bentley peut passer chercher Jeremiah au centre le soir, et je le suivrai dans ma voiture. Il est hors de question que je renonce à mon indépendance et à mes responsabilités pour un mois entier.

J'observe Donovan tandis qu'il réfléchit au meilleur moyen d'obtenir ce qu'il veut. Il scrute mon visage un long moment avant d'acquiescer.

— OK. On va trouver une solution.

En le suivant jusqu'à la porte, j'ai la sensation étrange de ne plus être tout à fait à ma place dans ma propre maison.

En l'espace d'une heure, tout a changé.

Il a envie de moi, c'est évident. Il ne s'en est pas caché, d'ailleurs.

Alors, quand il s'arrête sur le seuil, les mains dans les poches, je ne comprends pas pourquoi il n'essaie pas – pourquoi il ne me prend pas là, tout de suite.

À vrai dire, je ne sais pas ce que je veux moi-même.

Soudain il se penche pour approcher ses lèvres de mon oreille.

— Ne prends pas ma patience pour un manque d'intérêt, Talia. Bientôt tu seras mienne, selon mes propres termes, où et quand je voudrai.

Il se redresse et croise mon regard. Je me sens rougir, les lèvres entrouvertes.

Puis il sourit et me tapote le bout du nez.

— Demain matin. Tiens-toi prête.

J'articule « à demain » avant qu'il s'en aille, mais il semblerait que j'aie perdu la voix du même coup que la raison.

Je viens de vendre mon corps et un mois de mon temps pour deux millions de dollars.

Professionnellement, ça change tout.

Pour mon père aussi.

Tandis que je retourne dans le salon pour y prendre les deux verres, que je dépose dans l'évier avant d'aller faire une sieste, je comprends que les trente prochains jours risquent de chambouler ma vie.

J'espère seulement qu'elle n'en sera pas irrémédiablement ruinée, brisée comme l'a été mon cœur il y a huit ans, quand Donovan m'a abandonnée.

Chapitre 4

Je ne tiens pas en place depuis ce matin. J'ai eu toutes les peines du monde à me concentrer sur mon travail ou sur l'état de santé de mon père quand je suis passée le voir. J'ai redouté cet instant avec une impatience malade. Je voudrais être en colère contre Donovan pour m'avoir forcé la main, mais la vérité, c'est que j'étais dos au mur avant qu'il n'intervienne.

Il s'est contenté de proposer une solution à mes problèmes.

C'est avec un frisson d'anticipation que je m'engage, à la suite de Bentley, dans l'allée d'une grande propriété, bien à l'abri des regards.

Ça m'amuse que le chauffeur porte le même nom que sa voiture. Je n'ai pas pu m'empêcher de glousser en sortant du refuge pour me trouver nez à nez avec le sexagénaire en pantalon kaki et chemise blanche amidonnée.

Tandis que j'arrête ma voiture derrière la grosse berline noire et que je le regarde descendre pour s'approcher de moi, j'éprouve une terreur soudaine à l'idée de ce qu'a prévu Donovan.

Pourtant, en même temps, je frémis d'excitation, pressée de me retrouver en sa présence.

Je mentirais si je prétendais ne pas avoir pensé à lui toute la soirée en me demandant jusqu'où s'étendait cette emprise qu'il aime tant garder sur la situation.

Se limite-t-elle aux affaires ? Ou l'exerce-t-il aussi au lit ?

Je me tance tout haut :

— Arrête tes conneries.

Bentley arrive à ma hauteur et ouvre ma portière.

Je lui souris et pose les talons par terre. Mes chevilles tremblent un instant, et je prends une longue inspiration avant de me mettre debout.

— Merci.

— Je vous en prie, mademoiselle Merchant.

— Appelez-moi Talia, dis-je en souriant de plus belle.

Bentley hoche la tête en silence. J'ai comme l'impression que je vais rester « mademoiselle Merchant » pour lui.

Il désigne l'entrée de la maison.

— M. Lore vous attend, mademoiselle.

Je pivote, heureuse que mes jambes se montrent plus solides que mon cœur paniqué.

Donovan se tient en haut des quelques marches de briques rouges, vêtu d'un costume noir.

J'inspire profondément et m'avance dans l'allée aussi calmement que possible, tout en observant ces lieux que je vais habiter pendant les trente prochains jours. Le jardin est luxuriant, et des buissons de fleurs aux couleurs exubérantes encadrent la façade de la maison.

Impressionnée, je remarque que celle-ci est flanquée d'un garage capable d'accueillir quatre voitures. Elle est imposante mais pas intimidante, contrairement à la demeure où Donovan a grandi. Il m'a raconté que, quand il était petit, il lui arrivait de se perdre dans sa propre maison. Il fallait parfois des heures à sa nourrice pour le retrouver, surtout après qu'il avait découvert quelques passages secrets. J'en ai gardé l'impression qu'il avait vécu dans une sorte de château. Le bâtiment que j'ai sous les yeux, avec sa façade de pierre et ses fenêtres à pignons, dépasse de loin mon budget, mais est dépourvu de

l'extravagance que j'attendais de Donovan.

— Est-ce que ça te convient ? s'enquiert-il en arquant un sourcil, amusé.

Son ton calme et jovial parvient à apaiser un peu mes nerfs à vif.

J'esquisse un sourire et lève les yeux vers l'immense fenêtre qui surplombe la porte d'entrée avant de croiser le beau regard vert de Donovan. Je hausse les épaules d'un air blasé.

— Ça fera l'affaire. En revanche, je suis déçue. Il n'y a pas de bungalow pour les invités.

Il rit doucement.

— Non, en effet, dit-il en ouvrant la porte. Sois la bienvenue chez moi.

En voyant son expression espiègle je me demande s'il y avait une plaisanterie cachée dans cette remarque. Je le suis néanmoins, les mains jointes.

L'intérieur est vaste mais chaleureux. Quand j'aperçois les baies vitrées à l'arrière, mon cœur cesse de battre.

La vue qui s'offre sur le lac Michigan est spectaculaire. Le soleil d'automne, bas sur l'horizon, projette sur la surface de l'eau des oranges et des roses vifs, où se détachent les silhouettes noires de quelques voiliers.

— Waouh ! C'est magnifique !

Je m'approche de la fenêtre, fascinée. Dans mon dos j'entends la porte se refermer avec une série de cliquetis – sans doute le système d'alarme qui s'enclenche – puis plus rien. Pas un bruit ne résonne dans la pièce pour couvrir les battements de mon cœur.

— On a accès à une plage privée, déclare Donovan le plus naturellement du monde.

J'aperçois son reflet dans la vitre quand il s'approche de moi. Sa posture est détendue, pourtant ses yeux se plissent en une expression que je ne parviens pas à déchiffrer.

— C'est toi qui as fait construire cette maison ?

Je reste époustouflée par le paysage, si paisible. On est situés en hauteur, bien au-dessus du niveau du lac, si bien que, au-delà de la terrasse, je ne distingue que les cimes des arbres qui descendent vers l'eau, ainsi que le bout d'un ponton en bois.

— Non. J'ai eu de la chance, elle s'est trouvée sur le marché au bon moment.

— Tant mieux.

Je me retourne lentement pour examiner le reste du décor. Les murs sont peints en ocre chaud, et le canapé d'angle couleur chocolat doit pouvoir accueillir au moins une dizaine de personnes. Placé au centre de la pièce, il en occupe presque tout l'espace. Il y a quelques œuvres d'art, des plantes en pot dans les coins et une immense bibliothèque, mais ce qui me frappe surtout, c'est l'absence totale d'effets personnels.

L'ensemble a été arrangé par un décorateur, c'est évident, et même si le résultat est chaleureux et accueillant, je n'y reconnais pas Donovan.

Du moins, pas le Donovan que je croyais connaître il y a huit ans.

— Où est Jeremiah ?

Il n'est pas passé au centre aujourd'hui. Je m'attendais donc à le trouver ici, et ça m'inquiète de ne pas le voir.

Donovan hausse les épaules et glisse les mains dans les poches.

— Il est dans la salle de jeux. Je peux t'y emmener, si tu veux – à moins que tu ne préfères faire autre chose d'abord.

Mon corps répond à cette suggestion par un frémissement d'excitation.

— J'aimerais bien voir la salle de jeux, dis-je d'une voix essoufflée.

On pourrait croire que je viens de terminer un entraînement de boxe. Je n'arrive pas à détacher mon

regard de celui de Donovan tandis qu'il s'approche de moi. Il tend le bras et me caresse doucement la joue avec le dos de la main.

Je me mords la lèvre sans m'en rendre compte.

— Ça me fait plaisir de voir que tu n'es pas indifférente, murmure-t-il à mon oreille.

Je grimace.

— Je t'ai promis d'aider Jeremiah, c'est tout.

C'est un mensonge, évidemment, et il le sait aussi bien que moi. Mon attirance est flagrante à la façon dont je me penche légèrement vers lui. Ma main droite rencontre le pan de sa veste, juste au-dessus de sa hanche, et je m'y agrippe pour ne pas perdre l'équilibre.

— Oh, je ne te paie pas pour... passer du temps avec moi. Ça aura lieu naturellement.

Je fronce les sourcils, agacée par cette vérité qui me dérange. Pourtant je suis prête à tout pour me guérir de mon obsession pour Donovan, alors tant mieux si ça me permet également de sauver mon père et mon refuge.

— On en reparlera plus tard, dis-je.

Il effleure ma joue du bout des lèvres. Je ne peux réprimer un frisson.

— On ne fera pas qu'en parler, T, me promet-il.

Je ferme les yeux. Il se redresse, me privant du contact de sa peau.

Quand j'ose enfin le regarder, c'est avec les paupières alourdies de désir. Je préfère me taire. Il tourne les talons en m'invitant à le suivre.

Il me fait visiter la maison, qui compte six chambres, un stand de tir à deux cibles, trois buanderies, deux cuisines et un bar qui surpasse tout ce que j'ai pu voir sur Beacon Street, à Denton.

Il ne m'indique pas où je vais dormir, mais je remarque que la chambre de Jeremiah est à un bout de l'étage tandis que celle de Donovan est tout à l'opposé, après un coude du couloir.

Presque toutes les pièces offrent une vue sur le lac par de gigantesques baies vitrées.

C'est beaucoup trop grand pour deux personnes, et pourtant ça n'a rien de prétentieux. Celui ou celle à qui Donovan a confié la décoration a réussi à créer une atmosphère douillette et familiale, et je trouve ça d'autant plus triste qu'il n'y ait pas la moindre touche personnelle – pas même une photo encadrée.

Lorsqu'on arrive à la salle de jeux, je reconnais les grognements caractéristiques d'une attaque de zombies.

— Jeremiah ! lance Donovan en frappant à la porte avant d'entrer. Mlle Merchant est là.

Jeremiah ne réagit même pas, mais ça ne m'empêche pas d'aller m'installer à côté de lui. Il y a trois rangées de cinq fauteuils en cuir noir, équipés d'accoudoirs où on peut caler une boisson.

Je me concentre sur la véritable raison de ma présence ici et m'efforce de faire abstraction de Donovan, qui ne me quitte pas des yeux.

Je replie les jambes pour m'asseoir en tailleur et attends que Jeremiah soit venu à bout d'une troupe de six zombies.

— Je peux jouer ?

Sans un mot il met la partie en pause, soulève son accoudoir gauche et en sort une manette, qu'il me tend. Il me laisse à peine le temps de le rejoindre avant de relancer le jeu.

Il ne nous faut pas longtemps pour marcher sur un piège et nous retrouver la tête en bas, suspendus par les pieds, pourtant on extermine sans mal la nuée de morts-vivants lancés à nos trousses. Sans quitter l'écran du regard, Jeremiah lève le poing et l'approche de moi.

Je saisis le signal et lui donne un petit coup victorieux. Du coin de l'œil je devine qu'il réprime un sourire amusé.

C'est alors que je remarque réellement sa ressemblance avec Donovan. Je me demande comment elle

a pu m'échapper pendant tout ce temps. C'est sans doute parce que je n'aurais jamais pensé que le jeune garçon bien habillé qui fréquente le refuge depuis deux ans puisse avoir un lien de parenté avec quelqu'un de mon passé.

Je jette un regard à Donovan par-dessus mon épaule. Il est resté dans l'encadrement de la porte, les bras croisés, les sourcils froncés.

Je lève ma manette.

— Tu veux jouer avec nous ?

Il pince les lèvres. J'entends Jeremiah pouffer.

— Je vais préparer le dîner. On mange dans une demi-heure, lance Donovan en me toisant avec une intensité que je ne parviens pas à déchiffrer. Ne me faites pas attendre, ajoute-t-il avant de s'éclipser.

— Il est bien grincheux, tout d'un coup, dis-je en me retournant vers l'écran géant.

— Il est tout le temps grincheux, grommelle Jeremiah. Il pense que les jeux vidéo sont une perte de temps et qu'ils grillent les neurones.

Je perçois dans sa voix une tristesse indéniable, mais pas seulement. J'ai l'impression qu'il se sent seul et incompris.

Je ne vais certainement pas le bombarder de questions dès ce soir. En revanche, je prends note de tous ces petits indices afin d'échafauder un plan d'attaque pour le mois à venir. Je n'ose imaginer combien ça a dû être horrible pour lui de perdre tous ses proches d'un coup – surtout s'il était là, avec eux, quand l'accident s'est produit.

Je n'ose pas non plus imaginer ce que ça a dû lui faire de se retrouver à vivre chez Donovan du jour au lendemain. Pourtant, bizarrement, je n'ai aucun mal à envisager ce que Cassandra a dû lui faire subir.

Donovan m'a fait comprendre qu'elle n'avait guère mûri depuis l'université. Or, à l'époque, c'était une sale peste égoïste qui ne supportait pas de ne pas être au centre de l'attention.

L'arrivée de Jeremiah a dû perturber sa petite vie, et je ne doute pas un instant qu'elle lui en a fait baver.

Je me reconcentre sur le jeu, et on consacre les vingt minutes suivantes à dézinguer des zombies et à sauver le monde de l'apocalypse.

On n'échange pas un mot, pourtant je commence déjà à former une stratégie pour sauver Jeremiah.

Je n'avais encore jamais été aussi mal à l'aise à un dîner. On a passé tout le repas dans une atmosphère tendue.

Prise entre les soupirs exaspérés de Jeremiah chaque fois que Donovan lui posait une question et l'attitude crispée de ce dernier, j'étais moi-même sur le point de craquer quand on a débarrassé la table et que Jeremiah est monté dans sa chambre pour aller faire ses devoirs.

J'ai appris qu'il était sur la sellette au collège parce qu'il cherche sans cesse la bagarre, mais ni Donovan ni lui n'ont évoqué les raisons de cette colère qui l'habite.

J'ai l'impression que Donovan essaie d'établir une relation de confiance avec son neveu, mais que Jeremiah se dérobe. Ça me fait mal au cœur de me dire qu'ils vivent ainsi depuis trois ans. Avec chaque minute qui s'écoule dans ce silence glacial, ma compassion pour eux augmente.

Une fois que Jeremiah a terminé ses devoirs – je vérifie qu'il a tout fait et manque d'attraper une migraine avec son exercice d'algèbre –, il me dit qu'il va lire un peu, alors je le laisse tranquille.

Sur le coup j'ai cru que c'était un bobard, qu'il allait refaire une partie de zombies, mais il m'a montré son livre – *La Terre brûlée*, deuxième tome d'une trilogie dystopique très bien ficelée. Ça m'a fait sourire.

À présent je suis confortablement installée dans le grand canapé, les pieds repliés sous moi, un verre

de vin rouge à la main. Je regarde les flammes danser dans la cheminée. Les nuits ne sont pas encore très froides, mais la pièce est vaste, et le plafond voûté s'ouvre sur le grand escalier qui mène à l'étage et aux chambres, ce qui crée un léger courant d'air. J'étais bien contente quand Donovan a lancé une flambée avant de se retirer dans son bureau pour travailler un peu.

J'ai essayé de lire, moi aussi – un roman de bit-lit dont l'héroïne est une chasseuse de vampires – mais je n'arrive pas à me concentrer.

Mon cœur saigne pour Jeremiah. Je ne cache jamais aux enfants qui viennent au centre que j'ai moi-même subi un deuil alors que j'avais à peu près leur âge, mais je n'ai pas eu l'occasion d'aborder le sujet avec lui.

Ma mère était infirmière puéricultrice. Elle faisait trois services de douze heures par semaine afin de pouvoir passer le plus clair de la journée avec moi. Je la vois encore rentrer de l'hôpital, les cheveux en bataille et des cernes sous les yeux, alors que je prenais mon petit déjeuner.

Elle donnait un baiser à mon père, lui souhaitait une bonne journée puis se tournait vers moi avec un doux sourire.

Elle souriait tout le temps, même quand elle était épuisée par ses longues heures de garde. Je n'oublierai jamais l'amour intense qu'elle me vouait – à moi, mais aussi au monde qui l'entourait.

Elle disait souvent que c'était un honneur pour elle d'aider les gens à donner la vie, qu'elle avait l'impression d'assister à des miracles, jour après jour.

Je ferme les yeux pour endiguer les larmes qui me brûlent les paupières. Quand je les rouvre, c'est avec un sursaut. Donovan se tient au bas de l'escalier. Une main sur la rambarde, il m'observe.

Il a troqué son costume contre un tee-shirt bleu ciel tout simple et un pantalon de jogging bleu marine avec deux bandes vert fluo sur le côté.

Ça me ferait presque sourire de le voir porter des couleurs vives.

Malheureusement ce réflexe joyeux est aussitôt annulé par son expression sérieuse – sévère, presque.

— Tu as fini de travailler ? dis-je bêtement en espérant que mes yeux ne soient pas trop rougis.

Il semble lire en moi comme dans un livre ouvert mais, s'il remarque ma soudaine tristesse, il n'en laisse rien paraître. Il s'approche, prend place à l'autre bout du canapé et renverse la tête contre le dossier.

— Jeremiah ne va pas bien du tout, déclare-t-il dans un grognement fatigué.

Je ressens un nouveau pincement au cœur.

— Il a dû faire face à la mort de sa mère, à l'hostilité d'une autre femme – corrige-moi si je me trompe, mais tu m'as dit toi-même qu'elle ne lui avait pas facilité la vie – et il se retrouve à habiter chez un oncle qui se sent obligé de l'accueillir. Je ne sais pas à quoi tu t'attendais, mais ce n'est pas étonnant qu'il soit déboussolé.

Donovan me fusille du regard. J'ai dépassé les bornes. Je tourne la tête vers la cheminée et bois une gorgée de vin avant de murmurer :

— Désolée.

Pourtant je n'ai fait qu'énoncer des vérités.

— Personne ne m'a forcé à l'accueillir chez moi, gronde Donovan. Même si Emily et Sean ne m'avaient pas désigné comme le gardien légal dans leur testament, je lui aurais offert un foyer.

Je hausse les épaules sans oser affronter ses prunelles vertes. J'y suis trop sensible.

— N'empêche... Il m'a fallu des années pour faire le deuil de ma mère, et j'avais encore mon père, moi.

Et puis, je n'ai pas assisté à sa mort.

Je frémis à cette seule pensée.

— Est-ce que Jeremiah a suivi une thérapie ? dis-je en me tournant vers Donovan.

Je me concentre sur son cou pour éviter de le dévisager.

Il fronce les sourcils.

— C'est justement pour ça que tu es là.

Je ne me fatigue même pas à lui faire remarquer que trois ans après, c'est trois ans trop tard. Sachant que la mère de Donovan a empêché la presse d'évoquer l'accident d'Emily, je me demande combien d'autres secrets la famille Lore a enterrés. Que me cache Donovan ?

Un silence pesant s'installe. Donovan se relève et sort du salon. Je déplie les jambes et décide de monter me coucher sans trop tarder.

La journée a été longue et éprouvante, et le demi-verre de vin que j'ai bu a suffi à me donner sommeil.

Justement un gros bâillement m'échappe au moment où Donovan revient dans la pièce avec, à la main, un verre de whisky agrémenté de deux glaçons.

Je secoue la tête avec un sourire penaud.

— Je suis crevée ; je vais aller dormir.

Donovan s'approche de moi en trois enjambées.

— Merci.

Cette gratitude un peu brusque me fait ciller.

Les Lore sont plutôt du genre à croire que tout leur est dû. Le simple fait que je sois là semble confirmer cette triste vérité.

— De rien, dis-je avant qu'un nouveau bâillement ne me coupe la parole.

Donovan me sourit, une lueur amusée dans le regard.

— Demain, lance-t-il d'une voix qui me fait frissonner malgré mon intense fatigue, on discutera de l'autre raison de ta présence ici.

Il me caresse la joue tendrement.

Je retiens mon souffle, encore étonnée par ce contact. La réaction de mon corps, quant à elle, ne me surprend plus du tout.

Je hoche la tête, incapable de formuler une pensée cohérente. Alors il se penche sur moi pour murmurer à mon oreille, si proche que son souffle me chatouille :

— Dors bien, Talia. Tu vas avoir besoin de toutes tes forces.

Je recule brusquement, le ventre en émoi et le sang en ébullition.

Je me racle la gorge et parviens à chuchoter :

— OK.

Puis je me détourne, les joues en feu.

Je file à l'étage, vers la chambre qu'il a fait préparer pour moi.

Je sens son regard dans mon dos et m'aperçois qu'il a raison. Je ne vais pas résister longtemps à l'attrance folle que j'éprouve pour lui.

Il va falloir que je trouve un moyen d'envelopper mon cœur dans du papier à bulles et de le ranger à l'abri dans un coffre-fort dont je jetterai la clé.

Il a suffi de quelques heures en compagnie de Donovan pour que je retrouve le jeune homme dont j'étais tombée amoureuse. Certes il est beaucoup plus sérieux et plus distant qu'à l'université, mais je sens qu'il est toujours là et qu'il ne demande qu'à se libérer.

Se libérer de quoi ? Ça, en revanche, je l'ignore encore.

Tandis que je me glisse dans le plus grand lit que j'aie jamais vu, entre les draps les plus doux du monde, je me rends compte que je veux l'aider, lui aussi, et pas seulement Jeremiah.

C'est dangereux.

Il peut disposer comme il l'entend de mon corps et de mon temps, mais je ne peux pas me permettre de lui donner mon cœur.

Chapitre 5

— Comment va ton père ? me demande Marisa, sincèrement inquiète.

— Il n’y a aucune amélioration.

Je retire ma veste et la suspends dans le placard avant de revenir vers Marisa. Je pose une fesse sur le coin de son bureau et balance le pied, le regard rivé sur ma bottine grise. Cette situation me fait horreur. Je déteste voir mon père dans cet état, les yeux dans le vague, incapable de serrer ma main quand je saisis la sienne.

Et puis, je suis écœurée par l’attitude de Mme Zelder, la gestionnaire. Après m’avoir menacée de faire transférer mon père, elle a pris un air hautain et sourcilleux quand je l’ai payée en liquide. J’ai réglé trois mois d’avance, en plus, alors elle a dû s’imaginer que j’avais dévalisé une banque.

Marisa me tapote gentiment la cuisse.

— Il va finir par se remettre, ma puce. Il a besoin que tu croies en lui.

Je détourne la tête vers mon bureau en grimaçant. Je ne suis plus très sûre de ce que je crois, malheureusement.

Je vois trop de monde autour de moi perdre des êtres chers. Moi-même, je ne suis pas prête à dire « adieu » à mon père, pourtant son état ne s’améliore pas.

C’est un maigre réconfort de penser que, au moins, il n’empire pas non plus.

Je secoue la tête pour chasser ces idées noires. Rien ne sert de me morfondre pour quelque chose qui m’échappe complètement.

— Et toi ? Comment ça va ? Quoi de neuf depuis ce midi ?

— Oh, pas grand-chose, répond-elle en consultant son listing avant de désigner la salle commune. Kaleb est revenu, Joseph vient d’être libéré sous caution – il s’était fait choper en train de revendre de l’herbe à ses petits camarades de classe –, et on a aperçu Ben près de la soupe populaire.

— Et tu appelles ça pas grand-chose ? dis-je en riant.

Marisa me fait un clin d’œil.

— On n’a pas encore vu débarquer la police, alors oui.

Je glousse doucement. Il n’est pas rare qu’on ait la visite des flics.

— Bon, tant mieux.

Je me lève et ajuste mon sweat-shirt à capuche avant d’aller trouver Kaleb, installé devant la télé.

Kaleb a quatorze ans, et ça fait déjà dix ans qu’il est trimballé de famille d’accueil en famille d’accueil. Il n’est pas toujours commode, ce qui explique sans doute pourquoi il a si souvent changé de foyer. Pourtant je sais que le couple chez qui il vit en ce moment ne demande qu’à l’aimer. M. et Mme Samuel accueillent des jeunes depuis presque vingt ans – depuis qu’ils ont découvert qu’elle ne pouvait pas avoir d’enfants. Je les connais bien, plusieurs de mes gamins sont passés par chez eux au cours des années.

— Salut, Kaleb, dis-je en m’asseyant à côté de lui.

Il me jette un coup d’œil avant de se retourner vers *Le Seigneur des anneaux*. La trilogie tourne depuis ce matin. Il garde une expression butée.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Ce gros débile de M. Samuel a voulu m’interdire de sortir. Le con !

— Hé ! La politesse, jeune homme !

Il grommelle quelque chose d'inintelligible.

— Pourquoi il ne voulait pas que tu sortes ?

Kaleb prend son temps pour répondre.

— Parce que, d'après lui, je suis rentré trop tard samedi soir.

Je réprime un sourire. Les gamins qui viennent d'un milieu vraiment difficile ne se rendent pas compte de la chance qu'ils ont quand un adulte cherche sincèrement à leur inculquer un peu de discipline. Les parents de Kaleb étaient drogués en permanence et trafiquaient tout ce qu'ils pouvaient. Ce n'est que quand sa mère s'est fait arrêter à un coin de rue pour racolage que les services sociaux ont été alertés. Ils ont découvert que ce mouflet de quatre ans savait déjà faire un garrot à son père pour que ce dernier puisse s'injecter son héroïne. Leur appartement était envahi de seringues, de pipes à crack et de toutes sortes de substances. Kaleb avait aussitôt été placé en famille d'accueil.

— Les Samuel ont dû se faire du souci pour toi, Kaleb. Ils t'aiment beaucoup, tu sais.

Il s'esclaffe d'un air incrédule.

— Tu peux passer l'après-midi ici mais, ce soir, tu rentres à la maison, déclaré-je en me levant.

Au même moment la porte s'ouvre. Jeremiah entre, les joues en feu et les yeux écarquillés, puis ressort aussitôt.

Je me retourne vers Kaleb, l'index tendu pour me donner un air autoritaire.

— Les Samuel tiennent à toi, tu sais. Si ça peut aider, je veux bien les appeler pour les prévenir que tu es ici, mais il faut que tu fasses un petit effort, toi aussi. Ce sont des gens extraordinaires.

— Si vous le dites, ronchonne-t-il.

Je n'en obtiendrai pas davantage aujourd'hui alors je quitte la salle commune et suis Jeremiah, qui s'est réfugié dans mon bureau, laissant dans son sillage une colère bouillante.

En passant devant Marisa je lui jette un regard interrogateur, mais elle hausse les épaules sans un mot.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demandé-je en refermant la porte derrière moi.

Hier, après les cours, Jeremiah est venu me tenir compagnie, sans rien dire. Au lieu d'aller regarder la télé ou jouer à la console avec les autres, il est resté avec moi et a commencé un devoir d'histoire.

Il était d'humeur maussade mais calme, rien à voir avec la tornade d'émotions qui vient de déborder.

— Les adultes, c'est vraiment tous des... (il s'interrompt et m'adresse un regard penaud) pardon.

Je souris.

— Il n'y a pas de mal. Tu t'es rattrapé à temps.

Je m'installe à côté de lui et prends appui sur mes accoudoirs le temps de replier les jambes sous moi pour m'asseoir en tailleur. Puis je pose les coudes sur mes genoux et incline la tête vers lui.

— Dis-moi ce qui s'est passé, Jeremiah.

Il garde le silence et parcourt du regard mon mur de citations. Je suis sur le point d'insister quand il prend enfin la parole.

— D'où est-ce que tu connais mon oncle ?

Je suis étonnée que Donovan ne lui ait pas déjà expliqué – ou que Jeremiah me le demande seulement aujourd'hui, d'ailleurs.

— On était amis à la fac.

— Donc tu connais aussi Cassandra ?

— Oui.

J'ignore ce que trahit mon visage, mais ça me vaut un sourire furtif de la part de Jeremiah.

— C'est pour ça que tu es en colère ? dis-je. Tu l'as vue aujourd'hui ?

Il secoue la tête.

— Non ! Même si elle savait où j'étais, elle m'éviterait comme la peste. Elle me déteste.

Je pousse un soupir et résiste à la tentation de le prendre dans mes bras. J'ai mal au cœur à l'idée qu'il puisse croire que quelqu'un le déteste. Jeremiah est un garçon adorable. Son seul défaut, c'est d'être écrasé par une colère qu'il ne comprend pas bien.

J'attends patiemment qu'il s'explique de lui-même. Je ne veux pas lui donner l'impression que j'ai pitié de lui.

— Ma grand-mère s'est pointée au collège, cette vieille bique, déclare-t-il enfin.

Je lui lance un coup d'œil réprobateur mais ne fais pas de commentaires. Après tout, je suis de son avis.

— Tu l'as déjà rencontrée ? demande-t-il, surpris.

— Une ou deux fois.

Le souvenir de ce dimanche matin me revient à l'esprit. J'étais dans les bras de Donovan – dans son lit. Claire Lore avait débarqué comme une furie, tirée à quatre épingles dans son tailleur bleu ciel. On aurait dit qu'elle se rendait à l'église ou à une réunion professionnelle plutôt que chez son fils. Ses cheveux blonds à la coupe impeccable ondulaient et bondissaient joliment au rythme sec de ses pas.

Le regard qu'elle m'avait décoché signifiait clairement qu'elle aurait préféré me voir récurer ses chiottes plutôt que dormir en compagnie de son fils. Pourtant on n'avait fait que ça – dormir ensemble.

— Elle veut que je devienne comme lui.

Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Comme qui ? Ton grand-père ?

— Non ! Comme mon oncle ! Je le déteste...

— Donovan ?

Question stupide. Je devrais le savoir.

Pourtant, malgré les tensions entre eux, j'ai pu constater que Donovan faisait des efforts.

Jeremiah me jette un regard en coin, les lèvres pincées, avant de se détourner.

Puis il sort un cahier de son sac à dos et commence à y écrire quelque chose. J'en conclus que, pour lui, la conversation est close, mais je ne m'avoue pas vaincue. C'est la première fois qu'il me parle autant d'un coup.

— Donovan t'a raconté comment ma mère était morte ?

Sa main s'immobilise, et l'encre de son stylo laisse une tache sur la page.

— Ta mère est morte ? demande-t-il sans relever les yeux.

Je secoue lentement la tête.

Pourquoi Donovan fait-il tout ça s'il ne nous donne pas les informations qui pourraient nous être utiles ?

— Oui, dis-je en posant le menton sur mes mains jointes. Elle rentrait du travail un matin – elle faisait un service de nuit à l'hôpital. Un chauffeur de poids lourd s'est endormi au volant, et a percuté sa voiture si violemment qu'elle a heurté le parapet du pont et est allée s'écraser sur l'autoroute en dessous.

— Non ! souffle-t-il en étirant ce mot.

Il se redresse enfin et croise mon regard.

Un sourire nostalgique s'invite sur mes lèvres, comme chaque fois que je parle de ma mère. Ça fait déjà seize ans qu'elle est morte, mais quand je me concentre j'arrive encore à me rappeler son parfum. Elle sentait bon la pivoine, une odeur vive et enjouée, comme elle.

— Malheureusement, si... C'était une femme formidable.

Jeremiah se détourne. Il semble lire le panneau où figure l'inscription : « Ne suivez pas vos rêves, inventez-les. »

— Ma mère aussi, elle était géniale. Elle me disait toujours que j'étais capable de faire tout ce que je voulais si je m'en donnais les moyens.

— Elle avait raison. Certains buts exigent plus d'efforts que d'autres, c'est tout.

Jeremiah pousse un soupir et recommence à griffonner dans son cahier. Seul le crissement du stylo retentit dans le bureau.

— Ouais... sauf qu'on essaie de me dicter ce que je devrais vouloir.

Je me cale contre le dossier de mon fauteuil et laisse retomber mes mains sur mes chevilles croisées.

Jeremiah m'en a révélé bien plus que je n'osais l'espérer. J'aimerais le rassurer, lui dire que Donovan ne cherche qu'à le voir s'épanouir, pourtant je tiens ma langue.

Je viens de passer quelques soirées en leur compagnie, dans un silence tendu, rompu uniquement par des échanges brefs et maladroits, alors je ne sais plus trop quoi penser.

Je déplie les jambes et me lève tout en posant une main sur l'épaule de Jeremiah.

— Quoi qu'il arrive, moi, je suis là. D'accord ?

Il me regarde un instant avant de hocher la tête. Puis il se remet à écrire.

Je le laisse seul dans mon bureau et, une fois dans le couloir, je m'adosse au mur. Là je ferme les paupières le temps de prendre quelques profondes respirations.

J'ignore d'où vient l'affection que j'éprouve pour ce gamin, mais je me sens de plus en plus possessive et protectrice à son égard.

J'ai envie de gifler quiconque a piétiné ses rêves.

Je suis dans le salon avec Jeremiah quand Donovan entre en coup de vent.

Les yeux plissés, il toise Jeremiah, qui se redresse aussitôt.

— Bonsoir, dis-je dans une tentative pour désamorcer la tension qui a envahi la pièce. Tu as passé une bonne journée ?

Donovan me jette un coup d'œil, pose sa mallette par terre et entreprend de déboutonner sa veste.

J'essaie de me rappeler qu'il est en colère mais j'ai du mal. Je contemple ses doigts forts et habiles et, quand il fait glisser le vêtement de ses épaules, je ne peux m'empêcher de remarquer la façon dont le coton de sa chemise blanche se tend sur ses pectoraux. Alors, au moment où il saisit sa cravate pour la dénouer avec un claquement, je...

J'en reste bouché bée, le corps et l'esprit en surchauffe.

Je me demande ce que ça ferait d'être la cible de toute cette énergie masculine. Je crois bien n'avoir jamais été avec quelqu'un qui m'excite à ce point, surtout quand il est visiblement furieux.

Je n'y comprends rien.

Pourtant je m'approche de lui sans même y réfléchir et pose une main sur son bras.

— Calme-toi, dis-je dans un murmure.

Je m'applaudis pour ce bel effort parce que, pour ma part, j'adore le voir dans cet état.

Il me jette un coup d'œil, et son visage s'adoucit l'espace d'une seconde avant qu'il déclare sèchement :

— Ne te mêle pas de ça, Talia. Jeremiah, poursuit-il en se tournant vers le jeune homme, il paraît que tu as manqué de respect à ta grand-mère aujourd'hui. Tu veux bien m'expliquer ce qui s'est passé ?

— Non, répond l'adolescent d'un air buté.

Je crois entendre Donovan grogner.

— Non ? C'est tout ? Tu n'as rien à ajouter ? Je ne sais pas, moi... « Merci, grand-mère, d'avoir plaidé en ma faveur auprès du directeur, qui a accepté de ne pas me virer du collège » par exemple. Ou encore : « Merci, grand-mère, de payer ma scolarité dans le meilleur établissement privé de l'État ! »

Peut-être même : « Merci, grand-mère, de m'offrir un avenir digne de ce nom ! »

Jeremiah se lève du canapé, raide de colère. En les observant face à face, j'imagine sans mal Donovan à treize ans. Jeremiah est grand et musclé pour son âge. Dans quelques années, il aura rattrapé son oncle, et ce seront presque des copies conformes. Je vois peut-être deux différences entre eux : le nez de Jeremiah est bien droit alors que Donovan l'a un peu busqué, et sa mâchoire n'est pas tout à fait aussi carrée.

— Je n'ai jamais dit que je voulais aller dans ce collège de coincés ! Je voulais rester là où j'étais, avec mes amis ! Je déteste cette école à la con, alors je ne vais certainement pas vous remercier de m'obliger à y aller ni de me forcer à faire des trucs dont je n'ai pas du tout envie. Je vous déteste, toi et grand-mère !

Je vois de grosses larmes rouler sur ses joues quand il nous passe devant et s'élanche dans l'escalier.

Il claque la porte de sa chambre tellement fort que ça me fait sursauter. Quelques secondes plus tard, la lampe de l'entrée se met à trembler au rythme de sa musique.

— Et merde ! gronde Donovan en se passant les mains dans les cheveux.

Je recule prudemment d'un pas.

— Ouais, on peut dire que tu as merdé, effectivement.

— Quoi ? s'écrie-t-il en relevant la tête.

Ses yeux verts lancent des éclairs. Ça ne devrait pas me rendre toute chose, et pourtant...

— Il est complètement irrespectueux ! poursuit-il. Il ne se rend pas compte de la chance qu'il a ! Au lieu de ça, il passe sa colère sur tout le monde, ce sale petit...

— ... adolescent ?

Je recule encore quand Donovan s'approche de moi, sans me dégonfler pour autant.

— Tu ne penses pas vraiment ce que tu viens de dire. Il a perdu ses parents et son petit frère, je te rappelle.

— Je sais, et je fais des efforts, mais j'aimerais bien qu'il mesure un peu tout ce que l'avenir lui réserve.

Il parle d'une voix froide et dure, désagréable. Ce n'est pas le Donovan que je connaissais à la fac.

Il tend la main vers moi, mais je m'éloigne encore.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, enfin ? demandé-je, atterrée.

— Comment ça ?

Je secoue la tête.

— Tu es vraiment devenu un gros con, ou quoi ? Tu crois peut-être que Jeremiah en a quelque chose à foutre de ces histoires d'avenir ? Tu l'as entendu comme moi : il a été privé de sa famille, et maintenant il a l'impression d'être privé de sa propre vie. Il a été arraché à tout ce qu'il connaissait – tout ce qu'il aimait – et il devrait vous remercier de... quoi ? de le préparer à devenir le prochain P.-D.G. de Lore Enterprises ?

Donovan me toise sans trahir la moindre émotion.

Je pose une main sur ma poitrine pour contenir les battements de mon cœur affolé.

— Oh, putain ! dis-je face à son silence buté. J'ai raison ! C'est ça ? Il a treize ans, et tu cherches déjà à lui faire porter toutes ces responsabilités ? C'est complètement dingue ! Tu ne te rends pas compte ?

Je hurle et gesticule à présent, mais tant pis.

Donovan cale les poings sur ses hanches, impassible.

— S'il y a une leçon que j'ai retenue, c'est que, dans la vie, il faut toujours être prêt. On ne sait jamais ce qui va nous tomber dessus. Quand j'ai repris les rênes de la boîte, il m'a fallu des années pour

me sentir en confiance, à ma place. Je ne veux pas que Jeremiah traverse les mêmes épreuves. C'était trop horrible. J'essaie simplement de l'aider.

— En lui montrant que tu n'en as rien à foutre de ce qu'il aimerait faire, lui ? Mais putain, Donovan, regarde-toi ! Tu es devenu le pantin de ta mère ! Je n'arrive pas à le croire... Après tout ce que tu m'avais dit...

— Tu n'as pas idée de ce que j'ai enduré ! siffle-t-il en se penchant vers moi. Et tu ne sais pas non plus combien elle a souffert à la mort de mon père.

— Tu as raison, je n'en sais rien du tout, mais il n'empêche que ce n'est pas juste de projeter toutes ces conneries sur un gamin de treize ans. Et puis, je te défie de me regarder en face et de me dire que tu es enchanté de la vie que tu as menée jusqu'ici !

Je me mords la lèvre et me masse doucement le front. Cette discussion me donne mal au crâne. Je tourne les talons, pressée de prendre un peu de recul, mais Donovan me rattrape par le bras. Il m'attire vers lui en me faisant pivoter, et je manque de perdre l'équilibre.

Je me retiens de justesse, la main contre son torse. Mes doigts laissent à peine une empreinte dans sa chair.

Il est si ferme, si musclé...

— Je ne veux pas qu'on se dispute, murmure-t-il dans mes cheveux. Je suis en train de perdre Jeremiah, je m'en rends bien compte. Je tiens beaucoup à lui, naturellement, mais il est temps qu'il comprenne ce que sera son avenir. Ma sœur ne l'a pas du tout préparé à ça.

— Ta sœur voulait qu'il soit heureux.

Ma voix n'est plus qu'un souffle, sans doute parce que Donovan commence à me caresser le dos.

Il fait remonter sa main le long de mon bras, puis de mon épaule, avant de la refermer sur ma nuque.

— Il faut qu'il soit au courant des responsabilités qui, un jour, seront les siennes.

— Et toi ? Tu es content d'avoir endossé toutes ces responsabilités ? dis-je en espérant que, cette fois, il réponde à ma question.

Je m'écarte suffisamment pour affronter son regard.

J'y vois tout ce que je soupçonnais – et même davantage. Je crois enfin comprendre pourquoi il ne m'a plus jamais fait signe après cette première nuit, pourquoi il a épousé Cassandra... C'était ce que sa mère voulait – ce que tout le monde attendait de lui. Il avait fui ce triste cirque le temps de ses études, mais la mort de son père avait tout bouleversé.

Je devine des émotions conflictuelles dans ses beaux yeux.

— Non, murmure-t-il. Je ne suis pas toujours content.

J'entrouvre les lèvres, mais avant que j'aie pu prononcer un mot, il incline la tête et m'embrasse.

Son baiser se fait aussitôt exigeant, sa main plus insistante sur ma nuque.

Je sens le bout de sa langue, tentatrice, et cède à mon attirance.

C'est encore meilleur que je ne l'espérais. Je perçois une note mentholée sur son souffle. Une chaleur électrique se répand dans ma poitrine.

J'étouffe un gémissement et laisse glisser mes mains de son torse à ses hanches pour l'attirer contre moi. Mes genoux se mettent à trembler quand je sens son érection à travers nos vêtements.

Ce détail me ramène brusquement à la réalité. Je m'écarte de lui, le souffle court.

— C'était encore meilleur que dans mes souvenirs, gronde Donovan en m'attirant plus près. Enfin, je crois. Il faudrait que je goûte de nouveau pour en être certain.

Je ris doucement, les yeux écarquillés sous le choc – et sous l'effet du désir.

— J'en ai tellement rêvé, Talia. Pendant toutes ces années, je n'ai pas cessé de repenser à la dernière nuit qu'on a passée ensemble.

Moi, en revanche, je ne veux plus y songer.

Pas maintenant.

Je refoule la douleur lancinante que ses paroles me causent et l'embrasse fougueusement. Aussitôt il prend les rênes et emmêle ses doigts dans mes cheveux.

Il me renverse doucement la tête en arrière pour approfondir ce baiser. S'il était possible d'avoir un orgasme rien que comme ça, je serais déjà en train de crier mon plaisir.

La colère résiduelle de Donovan rend cet instant étourdissant.

Tremblant de désir, il me fait reculer sans pour autant s'écarter de moi. Je sens le canapé contre mes mollets et bascule en arrière. Donovan suit le mouvement et s'allonge sur moi.

C'est exactement ce que je veux.

Lui.

Son corps et ses caresses.

Tout sauf ses belles paroles.

Il fait glisser une main le long de mon cou avant d'effleurer mon sein. Aussitôt mon téton se dresse. Je gémiss malgré moi quand il passe sous l'ourlet de mon sweat-shirt et que je sens sa peau contre la mienne pour la première fois depuis huit ans.

Il est plus carré qu'à l'époque, plus fort. Il maîtrise mon corps avec une facilité déconcertante – et terriblement excitante. J'ai l'impression que des flammes courent sous ma peau, comme quand j'avais vingt ans, mais en mille fois mieux.

— Donovan !

Je cambre le dos pour venir à sa rencontre et j'écarte les jambes pour lui faire de la place.

Je serre son torse contre le mien, avide de sa chaleur et de sa force.

— Incroyable..., murmure-t-il.

Du bout des lèvres, il suit la ligne de ma mâchoire jusque sous mon oreille avant de descendre dans le creux de mon cou. Il s'amuse à me mordiller ici et là, ce qui va finir par me rendre folle.

J'ondule des hanches contre lui, proche de l'extase.

J'agrippe ses épaules tandis qu'il fait remonter sa main et la referme sur mon sein. Je laisse échapper un cri de surprise quand il me pince le téton à travers la dentelle de mon soutien-gorge.

J'ignore ce qui se passe, mais brusquement Donovan se redresse. Il croise mon regard et se relève d'un bond puis se détourne, les mains croisées sur la nuque.

Je reste allongée sur le canapé, choquée par ce revirement. Alors que j'ajuste mon sweat, Donovan me refait face.

— Tu vois dans quel état tu me mets ?

Je laisse retomber ma tête sur un coussin.

— Quoi ?

— Tu te rends compte, T ? J'ai un gamin à l'étage, pourtant je ne peux pas m'empêcher de te sauter dessus comme un ado en chaleur.

— Oh.

Il a l'air furieux de s'être laissé emporter et il a raison.

Comment ai-je pu oublier ?

— Je ne cesse de penser à toi depuis que je t'ai revue, la semaine dernière. Tu me prends la tête.

Dit comme ça, ce n'est clairement pas une bonne chose.

— Et merde ! reprend-il en se frottant les yeux à deux mains. Je ne peux pas me permettre de me laisser distraire, ce n'est vraiment pas le moment. Pourtant tout ce dont j'ai envie, c'est de rester enfermé ici et de me perdre en toi... de me rappeler comme on était bien, tous les deux... comme on pourrait être

heureux...

Chapitre 6

Je me relève d'un bond.

Il souffle le chaud et le froid, et je ne suis pas sûre que mon cœur – ni même mon corps – soit capable d'encaisser ces soudaines sautes d'humeur.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je contourne le sofa pour aller me poster derrière. J'ai besoin de mettre un peu de distance entre nous. Donovan esquisse un sourire carnassier.

Je connais cette expression. Il vient de trouver un nouveau défi, un nouveau jeu, une nouvelle cible à conquérir. Si j'en juge par le regard prédateur qu'il rive au mien, cette cible, c'est moi.

— Je veux dire que, pendant huit longues années, je n'avais que le souvenir de l'unique nuit où tu t'es donnée à moi. Ça m'a tenu chaud quand j'étais seul dans mon grand lit froid. Ça m'a tenu compagnie pendant des douches qui auraient été bien ennuyeuses sans l'image de ton corps étendu sous le mien, de ton expression quand tu as joui – ton premier orgasme avec un homme. Rien que d'en parler, ça m'excite.

— Je croyais qu'on s'était mis d'accord, dis-je d'une voix étranglée en reculant encore. Tu voulais mon corps, tout simplement.

— Ça ne me suffit pas.

Je secoue la tête.

— C'est tout ce que tu auras.

Il s'approche et tend le bras vers moi, mais je l'esquive.

Puisqu'il veut jouer...

— J'aurai tout ce que je demande...

Je me défile de nouveau et manque de me prendre les pieds dans le tapis mais je recouvre l'équilibre avant que Donovan n'ait pu m'attraper. C'est complètement ridicule.

Pourtant je vois son regard s'animer tandis que je continue à lui échapper. J'ai l'impression qu'il ne s'était pas amusé ainsi depuis très longtemps.

Je désigne l'escalier du menton, mais il ne se retourne même pas.

— Jeremiah est réveillé, observé-je.

— Je sais.

Il me rejoint d'une longue enjambée et me soulève de terre pour nouer mes jambes autour de sa taille, une main sous mes fesses. Puis il me saisit doucement la nuque et m'embrasse – un baiser bref mais ferme.

— Et puis, on n'a pas encore dîné.

Il sourit, visiblement tout content de m'avoir attrapée, et son visage s'éclaire.

Je ferais n'importe quoi pour qu'il garde cette expression ravie. Peut-être que, s'il se détend un peu, ça facilitera les choses pour Jeremiah.

Je sais que ça me transpercera le cœur de devoir le quitter mais, si Jeremiah va mieux à la fin de ce mois, alors je trouverai la force de faire semblant que moi aussi, je vais bien.

J'ai huit ans d'entraînement derrière moi.

Je m'accroche à Donovan tandis qu'il se dirige vers la cuisine.

— Tu veux bien me reposer ?

Pour toute réponse, il m’embrasse dans le cou et cale ses deux mains sous mes fesses pour raffermir ma position. Ça fait rebondir mes seins contre son torse dur.

— Non.

— Goujat ! dis-je en réprimant un sourire.

Il sent bon, il est magnifique, et la sensation de ses abdos et de ses bras musclés autour de moi est délicieuse. Je ne proteste pas davantage.

Donovan m’assied sur le plan de travail et me décoche un regard faussement sévère.

— Reste là. Ne bouge pas.

Il parle sur un ton malicieux mais ferme, alors j’agrippe le bord du comptoir et hoche sagement la tête.

— Oui, chef.

Fascinée, je l’observe pendant qu’il émince de la viande et des petits légumes avant de jeter le tout dans un wok avec une sauce aigre-douce.

Pendant qu’il remue l’ensemble et prépare du riz, on bavarde de tout et de rien, et j’adore ça. Il me sert un verre de vin, dont je bois quelques gorgées, et quand le dîner est prêt je monte chercher Jeremiah.

Le repas se déroule dans la même atmosphère glaciale que les jours précédents, mais je suis réchauffée de l’intérieur par l’excitation latente qui me fouette le sang et fait battre mon pouls un peu plus fort entre mes jambes.

La soirée s’écoule avec une lenteur douloureuse. Donovan va chercher son ordinateur portable et s’installe dans le canapé pour travailler un peu – enfin, pour s’acharner sur son clavier. Jeremiah regarde une émission de télé-réalité que je trouve peu adaptée à son âge, mais je me garde d’intervenir.

Quant à moi, je fais semblant d’être captivée par la lecture de mon roman.

Puis, alors que Jeremiah est monté se coucher depuis plus d’une heure – et alors que j’ai les yeux fatigués à force de les river sur l’écran de ma liseuse –, l’air se charge soudain d’une tension électrique.

Je relève la tête, frissonnant à l’idée de ce qui m’attend, et rencontre le regard brûlant de Donovan.

Il referme son portable avec un cliquetis discret qui résonne à mes oreilles comme un coup de tonnerre.

Je déglutis, la gorge sèche.

— Viens, dit-il simplement, sur un ton sans appel.

Puis il se lève, me prend la main et m’attire à lui pour un baiser impérieux que je n’ai même pas vu venir.

Je m’appuie doucement contre lui, prête à lui donner tout ce qu’il veut, quand il se redresse.

— Je vais fermer les portes et éteindre les lumières. Va dans ma chambre, je te rejoins dans une minute.

Il désigne l’escalier, et je me mets en mouvement, tremblante de désir et de terreur mêlés.

Le temps que j’arrive devant la chambre de Donovan, je suis au bord de l’implosion.

J’ignore ce qui m’a mise dans cet état – peut-être le ton péremptoire de sa voix, ou le regard incandescent qu’il m’a jeté, et auquel je n’ai même pas songé à résister.

Nos baisers, la pression de son grand corps allongé sur le mien... Je sais pertinemment ce qui va se passer ce soir.

Je m’arrête sur le seuil et me frotte les mains sur les cuisses, hésitante.

Donovan était mon premier amant.

Tous les autres, je les ai comparés à lui, et aucun n’était à la hauteur. Je ne l’ai jamais dit à personne, naturellement, et ne l’avouerai probablement jamais.

Soudain j'entends ses pas dans l'escalier.

Je réprime un gémissement quand il pose les mains sur mes hanches et me pousse à l'intérieur.

Il n'a pas besoin de parler pour que j'obéisse. Il me tourne face à lui puis me relâche et recule d'un pas.

Il croise les bras.

Mon cœur s'affole, ma peau s'embrase, et je me passe la langue sur les lèvres d'un geste nerveux.

— Déshabille-toi.

Je croise son regard et reste bouche bée.

Sa voix autoritaire mais douce m'excite.

— Et toi ? dis-je.

Je referme les doigts sur l'ourlet de mon sweat-shirt, que je soulève lentement avant de le jeter par terre.

Puis je suis les yeux de Donovan, qui s'attardent sur mes seins aux tétons déjà durcis avant de se river aux miens.

— Ça fait huit ans que j'attends ce moment – que j'attends de te revoir nue –, et je tiens à en profiter. Est-ce que tu peux en dire autant ?

Oh, oui ! Je peux.

Je pourrais même lui avouer qu'il alimente mes fantasmes depuis tout ce temps. C'est d'autant plus vrai depuis qu'il a resurgi dans ma vie mais, en vérité, ça n'a jamais cessé.

Cependant je garde le silence. Je passe mes pouces sous l'élastique du pantalon de yoga que j'ai enfilé en revenant du refuge et le fais glisser jusqu'à mes chevilles.

Puis je fais un pas de côté et savoure le regard admiratif de Donovan, comme une caresse sur ma peau.

Je reste là, les bras ballants, à pianoter un rythme erratique sur mes cuisses.

Donovan hausse un sourcil.

— Tu n'es pas encore nue.

Je déglutis, à la fois intimidée et brûlante de désir. Je remonte les mains dans mon dos pour dégrafer mon soutien-gorge. Les bretelles glissent de mes épaules, et j'en rattrape une du bout de l'index, laissant le reste se balancer un instant avant de le lancer par terre – de même que mes hésitations.

Donovan semble vouloir me dévorer toute crue, et en cet instant, je ne saurais imaginer de mort plus douce.

Sans attendre ses ordres, je fais lentement descendre mon string le long de mes cuisses. Je réprime un frisson au contact de la dentelle.

C'est complètement fou.

Étourdissant.

Plus fort que tout ce que j'ai éprouvé jusqu'ici. Face à Donovan qui me détaille d'un air tout simplement émerveillé, je me sens plus femme que jamais.

Personne ne m'a jamais contemplée avec un désir pareil.

J'ai la certitude – avant même qu'il s'avance pour me toucher, avant même qu'il pose la main sur ma hanche pour me pousser doucement vers le lit – qu'il n'y aura jamais d'autre homme que lui dans ma vie.

J'ai livré mon cœur et mon âme à Donovan Lore il y a de cela huit ans, et il les détient toujours.

— Tu es encore plus belle que dans mes souvenirs.

Ce compliment murmuré d'une voix rauque me donne le feu aux joues.

Allongée sur son lit, je le regarde s'avancer au-dessus de moi, entre mes jambes. Je passe la main le

long de ses bras et sens ses muscles tendus sous le coton de sa manche.

— Tu es encore habillé, dis-je en tirant doucement sur sa chemise.

Il hoche la tête sans croiser mon regard, trop occupé à contempler mon corps nu. Il semble très loin. Puis, sans un mot, il déboutonne sa chemise, et je l'aperçois enfin. Mon cœur s'affole.

Ses abdominaux et ses pectoraux dessinent des courbes parfaites. J'ai la bouche sèche de le voir aussi fort et ferme. D'un geste sûr il libère la boucle de sa ceinture et la retire avec un claquement sec avant de se débarrasser de son pantalon.

Je l'observe avidement, craignant que ce soit la dernière fois. J'ai aussi chaud que si j'étais étendue devant un feu de cheminée, et pourtant j'en veux davantage.

Je me redresse sur les coudes pour mieux l'admirer et rencontrer enfin ses yeux verts.

— Je crois que je vais garder ça pour l'instant, souffle-t-il avant de s'agenouiller devant moi, vêtu seulement de son boxer.

J'étouffe un cri quand il fait passer mes jambes par-dessus ses épaules. Il effleure du bout des lèvres la peau si fine à l'intérieur de mes cuisses, et ce contact suffit à me faire trembler comme une feuille.

— Ça fait des années que je meurs d'envie de te goûter, gronde-t-il.

Il glisse un doigt le long de mon sexe gonflé d'excitation.

— Donovan ! gémis-je.

— Chut...

Il dépose un nouveau baiser, qui me fait frissonner.

— Cette nuit-là, je n'avais pas eu le temps, reprend-il.

Je ne trouve rien à ajouter à cela. Soudain je sens sa langue entre mes lèvres et je plonge les mains dans ses cheveux.

Il se relève brusquement, ce qui m'arrache un cri de déception.

Les paupières plissées, il se penche sur moi et rassemble mes poignets pour les ramener au-dessus de ma tête.

— Ne bouge pas.

— Hein ?

Il appuie légèrement mes poignets sur le matelas.

— Contente-toi de recevoir ce que je te donne. Fais-moi confiance.

Je cille, étourdie de désir. Sans me lâcher, Donovan referme sa main libre sur mon sexe.

— J'adore te sentir toute mouillée, comme ça.

Je remue les hanches, mais il secoue la tête avec un sourire espiègle.

— Non, Talia. Ne cherche pas à obtenir ton plaisir toute seule, je vais te le donner. Compte sur moi.

J'ignore si j'en suis capable, et il devine sûrement mon hésitation. Il m'embrasse légèrement avant de murmurer :

— La prochaine fois, je t'attache. Je te promets que ça va te plaire. Mais pas ce soir. Ce soir, je veux que tu restes immobile. Tu penses pouvoir y arriver ?

Il se redresse un peu pour croiser mon regard.

Je ne comprends pas ce qui m'arrive, ni pourquoi j'ai tellement envie de lui faire confiance. Une chose est sûre : c'est Donovan qui commande.

Je hoche lentement la tête, ce qui me vaut un sourire lumineux. Il me relâche les poignets avec un dernier avertissement.

— Ne bouge pas.

Puis il retourne s'agenouiller entre mes jambes, et je crois m'embraser. Il glisse la langue entre mes lèvres et décrit de petits cercles autour de mon clitoris.

Une main posée sur ma hanche, il pousse des gémissements rauques, comme s'il était affamé. Je ne peux ni me cambrer à sa rencontre ni écarter les cuisses davantage.

— Donovan !

C'est une vraie torture – un pur délice.

— J'adore ta saveur, murmure-t-il avant de me pénétrer avec sa langue.

Je pousse un cri malgré moi. Il m'est impossible de garder le silence alors qu'il m'excite ainsi. Je sens de légers spasmes s'amorcer en réponse à ses caresses.

Il effleure mon clitoris avec son pouce avant d'appuyer délicatement dessus, et il n'en faut pas davantage pour déclencher mon orgasme.

Une vague de chaleur se répand dans mon ventre jusqu'aux extrémités de mes bras et de mes jambes. Je dois me mordre la lèvre pour ne pas hurler son prénom.

Il continue de me laper jusqu'à ce que je me torde sous lui tant mes sensations deviennent violentes. À peine ai-je repris mon souffle qu'il se relève et se débarrasse de son boxer d'un geste presque rageur, qui fait tressaillir son érection.

— Je veux te toucher ! dis-je en crispant les poings sur les draps.

Il referme la main sur son sexe et se caresse lentement.

— Et moi, je veux te baiser.

Je le regarde, bouche bée, incapable de m'arracher à ce spectacle. Il fait glisser sa paume sur toute sa longueur et, chaque fois qu'il parvient au bout, il s'inflige un pincement.

J'aimerais que ce soient mes mains autour de lui – ou ma bouche. De nouveau la chaleur me gagne.

— Oui ! S'il te plaît, gémiss-je.

Il se penche et fait glisser son sexe contre le mien, encore tout engorgé. Il pousse aussitôt un grondement sourd, le son le plus érotique que j'aie jamais entendu.

Puis il se redresse pour aller chercher un préservatif. Quand il revient près du lit, c'est en fronçant les sourcils.

Je l'observe, étourdie, tandis qu'il se tient là avec une main refermée sur son érection et le petit emballage dans l'autre. Je frissonne à l'idée que, bientôt, il va me pénétrer, me combler... me baiser comme il l'a promis.

— Tu prends la pilule ? demande-t-il brusquement.

— Oui.

— Je suis en parfaite santé, je te promets. Il n'y a eu que...

— D'accord, dis-je sans le laisser finir.

Je sais ce qu'il veut, et je n'ai pas la moindre envie d'entendre le nom de Cassandra. Ça me ferait l'effet d'une douche froide, et il n'en est pas question.

Tant pis si je cède avec une facilité ridicule.

Donovan jette le préservatif par terre.

— Talia, murmure-t-il.

Je croise son regard, qui paraît presque noir tant ses pupilles sont dilatées. J'en ai le souffle coupé. L'homme qui se tient devant moi est encore plus impressionnant que celui que j'ai connu. Les mots me manquent.

Il ne dit rien, lui non plus. Il me saisit les hanches et m'attire tout au bord du lit. Alors, tout doucement, il s'introduit en moi, jusqu'à ce que je l'accueille en entier.

Il rejette la tête en arrière avec un grondement.

— Oh ! Tu es merveilleuse !

— Ne t'arrête pas, s'il te plaît !

Il se retire lentement, et je ferme les yeux.

— Regarde-moi, Talia !

Je rouvre les paupières. Il me toise le plus sérieusement du monde.

— Je veux que tu saches que c'est moi et personne d'autre.

Ça, je ne risque pas de l'oublier.

Mais je hoche sagement la tête.

Alors Donovan commence à onduler doucement des hanches. Je sens la délicieuse friction de son sexe et, chaque fois qu'il vient appuyer contre moi, la pression de son poids contre mon clitoris. Les mâchoires serrées, les mains crispées sur mes hanches, il m'immobilise, si bien que je ne peux que recevoir ses puissants coups de boutoir.

Mes seins tressautent en rythme, et j'ai presque mal aux poings à force d'agripper les draps.

— Donovan, s'il te plaît ! J'ai envie de te toucher !

À bout de souffle, je sens un nouvel orgasme monter.

C'est tellement fort et intense !

— Prends tout, Talia. Prends-moi !

Je gémiss, éperdue. J'essaie, mais...

— Plus fort, Donovan ! Plus fort, s'il te plaît !

— Oh, putain ! gronde-t-il.

Il se décale un peu de façon à tenir mes poignets d'une main, et ce nouvel angle achève de me rendre folle.

Ses testicules frappent contre mes fesses et son pubis appuie contre mon clitoris.

Je m'embrase brutalement, et détourne la tête pour mordre son biceps et étouffer mes cris.

— Oh, T !

Il accélère encore, abandonnant toute retenue, et vient se caler profondément en moi, le visage enfoui dans mon cou, secoué par sa jouissance.

Mon cœur bat plus follement que jamais, et je perçois l'écho du sien tout contre ma poitrine. Je remue les mains.

— Laisse-moi te toucher, Donovan.

Il me relâche aussitôt en marmonnant quelque chose que je ne comprends pas. Je m'empresse de le serrer contre moi.

Son dos est trempé de sueur, mais je m'en moque complètement. Je dessine le tracé de ses muscles, fascinée. Il se tient sur un coude pour ne pas m'écraser, pourtant j'aimerais recevoir tout son poids.

Je le veux tout entier.

— Tu es incroyable, chuchote-t-il contre ma peau une fois que nous avons repris notre souffle.

Je ferme les yeux pour mieux savourer ses paroles.

— Tu n'es pas mal non plus, dis-je sur un ton faussement blasé.

Je ne veux pas qu'il devine à quel point j'ai adoré ça.

Il se redresse et m'embrasse tendrement. Aussitôt j'entrouvre les lèvres pour accueillir sa langue tout en me cambrant contre lui. Il rit doucement.

— Quelle gourmande ! Tu en veux encore ?

Je secoue la tête.

— Non, je ne pense pas pouvoir.

Il écarte une mèche de cheveux collée à mon front, un sourire espiègle aux lèvres.

— Moi, je pense que si, tu pourrais...

Quand j'entends cette promesse voilée, mes muscles se contractent en un dernier spasme. Donovan éclate de rire.

— Moi, en revanche, j'ai besoin d'une petite pause, ajoute-t-il en se retirant. Ne bouge pas, je vais chercher de quoi t'essuyer.

Je l'embrasse avant qu'il se relève.

Puis je me redresse sur les coudes et admire son joli petit cul tandis qu'il se rend à la salle de bains. Quand il revient, je me laisse faire mais ne peux réprimer une grimace quand il jette le gant de toilette par terre.

— C'est un peu sale, dis-je.

Donovan s'allonge derrière moi et m'attire contre son torse.

— Je nettoierai ça demain. Pour le moment, tout ce que je veux, c'est te serrer dans mes bras.

— Je devrais retourner dans ma chambre...

Pourtant je sens déjà le sommeil me gagner.

Donovan dépose un baiser sur ma nuque, une main plaquée contre mon ventre.

— Accorde-moi juste une minute.

Je hoche la tête. De toute façon, je n'ai plus la force de bouger.

Dans l'obscurité de cette chambre, dans les bras de Donovan, je ferme les yeux et m'endors, bercée par les battements de son cœur dans mon dos, un grand sourire aux lèvres, terrifiée et pourtant plus paisible que jamais.

Chapitre 7

Je roule sur le dos et tends le bras en bâillant. Mon sourire s'efface quand je trouve le lit vide à côté de moi.

Le souvenir douloureux de notre première fois me revient brusquement, et je laisse retomber ma tête sur l'oreiller. Je replie le bras pour me cacher les yeux – ou pour empêcher mes larmes de couler.

Il m'a quittée, après la nuit la plus folle et la plus passionnée de ma vie, une nuit qui a dépassé de loin mes espérances.

J'ai des courbatures dans les cuisses, qui me rappellent la force avec laquelle il m'a prise, manipulée, attrapée.

L'abandon avec lequel il s'est perdu en moi, comme s'il ne s'était encore jamais donné ainsi.

Pour moi, en tout cas, c'était une expérience nouvelle.

Alors que les larmes s'échappent et roulent sur mes joues, j'entends de la musique qui semble venir du rez-de-chaussée. Plus que l'heure tardive, c'est l'air mélancolique qui m'inquiète.

Je me redresse lentement pour m'asseoir au bord du matelas, et avec une légère grimace je me penche pour attraper le premier vêtement que je trouve de mon côté du lit – la chemise blanche de Donovan.

Je l'enfile en fronçant les sourcils.

« Mon côté du lit. » Comme si quoi que ce soit m'appartenait dans cette maison à part les quelques affaires que j'ai apportées !

Je referme quelques boutons et retrousse les manches plusieurs fois, puis je sors de la chambre.

Je suis la mélodie qui m'attire vers l'escalier, et c'est sans surprise que je trouve Donovan dans le salon.

Ce qui m'étonne, en revanche, c'est qu'il est dans l'obscurité ou presque. Seuls les rayons de lune filtrent par les fenêtres.

Il ne porte rien d'autre que son boxer noir. Calé dans l'angle du canapé, il a renversé la tête contre le dossier, les yeux fermés, une main sur les paupières, un verre de whisky avec des glaçons dans l'autre.

Il ne réagit pas quand je m'avance vers lui. Sans la tension évidente qui habite son corps, je pourrais croire qu'il dort.

Le rythme lent et entêtant de la musique envoie un doux frisson le long de mon échine.

— Ça va ? dis-je tout doucement.

Il laisse retomber la main qui lui couvrait les yeux et me fait signe d'approcher, mais rien d'autre ne change dans sa posture.

Je m'arrête à côté de lui et lui prends la main, mais il la retire pour la faire passer le long de ma hanche, avant de me caresser les fesses. Il me décale jusqu'à ce que je me trouve devant lui et glisse un genou entre mes jambes.

— C'est moi qui devrais te poser cette question, murmure-t-il sans rouvrir les yeux.

Je contemple son visage et sursaute quand il soulève mon genou droit pour le poser sur sa cuisse.

— Tu as la peau tellement fine... tellement douce !

Je m'empourpre de plaisir et sens mon corps s'éveiller au contact de son pouce à l'intérieur de ma cuisse.

Il remonte lentement la main et, sans prévenir, passe l'index entre mes lèvres déjà gonflées. Je retiens

mon souffle.

Alors seulement il redresse la tête et m'observe, les paupières mi-closes.

— Est-ce que je t'ai fait mal, tout à l'heure ?

— Un peu, mais ce n'était pas désagréable.

Il appuie délicatement son pouce contre mon clitoris avant de le faire rouler tout autour. Je laisse échapper un soupir.

— Tu as des bleus ?

Je hausse les épaules. Je n'ai pas regardé mais je sens des points sensibles aux endroits où il m'a agrippé les hanches et la taille.

— Ouvre-moi cette chemise.

Ce ton autoritaire me fait frissonner. Sans cesser de me caresser avec son pouce, Donovan faufile deux doigts entre mes lèvres et les promène lentement, comme pour me taquiner en me montrant ce qu'il aimerait me faire.

Je n'en reviens pas qu'il parvienne à me rendre dingue aussi vite.

Je m'empresse de défaire les quelques boutons et de laisser les pans de coton retomber le long de mes cuisses.

Brusquement Donovan écarquille les yeux.

— Toi, nue sous ma chemise... Je n'avais encore jamais rien vu d'aussi excitant.

Son grondement sourd me fait rougir. Je baisse la tête.

Il me pince le clitoris entre le pouce et l'index, m'arrachant un petit cri.

— Qu'est-ce que je t'ai dit tout à l'heure ? Regarde-moi, Talia, murmure-t-il en apaisant déjà la brève douleur qu'il m'a causée.

— Je te regarde.

J'arrive à peine à parler – ou à penser, d'ailleurs. Soudain il insère son index et son majeur en moi.

— Tu es déjà toute mouillée...

J'étouffe un gémissement. J'ai envie de renverser la tête en arrière pour mieux m'abandonner à ses caresses. Mes cuisses commencent à trembler, et j'ai besoin de me concentrer pour garder les yeux dans les siens.

Il se passe la langue sur les lèvres. Aussitôt je meurs d'envie de les goûter à mon tour, de lécher sa peau, partout, le long de la fine ligne de poils qui court entre ses abdos et disparaît sous l'élastique de son boxer.

Il accentue brusquement la pression de ses doigts.

Je tombe en avant et me retiens au dossier du canapé. Donovan retire sa main, ce qui m'arrache un cri de déception.

— Redresse-toi, lance-t-il en me dévisageant, les paupières plissées. Concentre-toi sur mes doigts.

— J'essaie, dis-je en profitant de cet instant pour lui mordiller la lèvre. C'est dur, tu sais...

Il jette un coup d'œil à son entrejambe, où son érection tend le tissu de son caleçon.

— Oui, je sais.

Je glousse, amusée par cette répartie juvénile. J'adore le voir plaisanter, ça égaie les petites rides trop souvent crispées au coin de ses yeux.

— Allez, lève-toi.

Je reprends la position qu'il m'avait imposée, un genou posé sur sa cuisse. Ce n'est pas facile de garder l'équilibre, surtout lorsqu'il s'avance un peu.

Il se penche vers moi et fait remonter sa bouche à l'intérieur de ma cuisse. Un intense frisson me secoue quand il retire ses doigts et les remplace par sa langue.

De l'autre main il m'attrape les fesses et m'attire contre lui.

— Oh, putain ! soufflé-je.

Il recule juste assez pour croiser mon regard. Ma vision est brouillée tant j'ai l'esprit embrumé de plaisir. Les muscles de mon sexe se contractent avidement, impatients d'accueillir quelque chose de tangible.

— Tu aimes ça ?

Je hoche la tête.

— Tu vas me tuer, à force, dis-je.

— Ce n'est pas pour rien qu'on parle de « petite mort », rétorque-t-il avec un sourire malicieux.

Puis il s'incline de nouveau et donne de longs coups de langue avant de décrire des cercles autour de mon clitoris. J'aimerais me cambrer à sa rencontre, mais il m'immobilise.

Ses assauts se font plus ardents, plus forts, et je plonge les mains dans ses cheveux tandis qu'il fait danser sa langue et ses doigts contre ma chair brûlante.

— Donovan !

Haletante, j'ai les genoux qui tremblent et je sens l'orgasme qui monte, si proche, comme une succession de vagues... quand soudain Donovan s'interrompt et me saisit les hanches pour m'asseoir à califourchon sur lui.

Je pose le front sur son épaule nue.

Il glisse une main entre nous et libère son érection, qui vient frotter contre mon clitoris.

— S'il te plaît, j'ai besoin de toi ! dis-je, pantelante.

Je n'éprouve aucune honte à lui crier mon désir.

— Moi aussi, j'ai besoin de toi, T !

Sa voix est rauque, empreinte d'une passion féroce – ainsi que d'autre chose qui me dépasse complètement.

Il me soulève et me place de façon à me pénétrer quand il m'attire sur lui.

— Oh, mon Dieu ! gémis-je en renversant la tête en arrière.

— Regarde-moi ! lance-t-il en me pinçant les tétons.

Je me redresse. Des gouttes de sueur perlent à mes tempes.

— C'est trop ! Je n'y arrive plus !

Il plaque une main au bas de mon dos pour guider mes mouvements.

— Mais si, ma belle, tu vas y arriver !

J'ouvre la bouche pour protester, mais il semble exciter des nerfs dont j'ignorais l'existence.

C'est presque insupportable, cette énergie qui fait des étincelles entre nous, l'intensité de son regard vert, les réactions de mon corps excité par ses violents assauts.

Les yeux rivés aux siens, j'ai l'impression de voir une explosion de lumière blanche et je hurle son nom avant qu'il étouffe mes cris à l'aide d'un baiser.

Je suis secouée de spasmes puissants, et Donovan continue ses coups de reins jusqu'à ce que ce soit à mon tour de cueillir sur mes lèvres ses grondements de plaisir. Il se perd en moi avec un abandon sauvage, là, sur son canapé, et le temps s'arrête pendant que je l'embrasse tout en faisant courir mes doigts dans les courts cheveux de sa nuque. Enfin il me plaque tout contre lui et s'immobilise en murmurant mon nom.

Je repose mon visage au creux de son épaule et respire son odeur pendant que mon cœur se calme peu à peu.

Donovan ne cesse de me caresser le dos d'un geste doux et possessif.

Je sens son pouls affolé tout contre ma poitrine et je sais que, lui aussi, il a été ébranlé par la

puissance de cet instant.

Donovan a le pouvoir de me bouleverser.

Quand je suis sûre de pouvoir parler sans que ma voix ne trahisse mes émotions, je me relève lentement, à regret.

Je m'accorde quelques secondes pour le contempler de sous mes paupières alourdies de plaisir, et mes joues s'enflamment de plus belle.

— Si tu continues à me dévisager comme ça, je vais te prendre à même le sol.

Je me détourne et cherche du regard sa chemise.

— Non, merci. Je crois que ça va aller pour le moment.

Il glousse doucement tandis que je me rhabille. Je devine qu'il m'observe et sens l'atmosphère torride se rafraîchir peu à peu.

— Je t'ai fait mal ? demande-t-il.

J'ai envie de répondre « oui » parce que, à un moment donné de ma vie, il m'a fait souffrir atrocement.

Sauf que là n'est pas la question.

Je secoue la tête en fermant le dernier bouton.

— Je te l'ai déjà dit : ça ne me déplaît pas. En revanche, je ferais bien d'aller me coucher.

Il se redresse et me saisit doucement le poignet.

— Viens dormir dans mon lit.

J'ai une excuse toute prête.

— Ce n'est pas une bonne idée – pas avec Jeremiah dans les parages. D'ailleurs, faire ça ici, dans le salon, ce n'était pas très malin. Il aurait pu nous voir... ou nous entendre.

— Il dort comme une souche.

— N'empêche, dis-je en grimaçant.

Je croise le regard de Donovan à contrecœur ; j'ai peur de ce qu'il risque de lire dans mes yeux.

— Tu te défiles, déclare-t-il.

Je me passe la langue sur les lèvres.

— Non.

Il me lâche et se laisse retomber au fond du canapé.

— Un jour viendra où tu cesseras de me fuir.

Un jour, peut-être, mais pas de sitôt.

Il a suffi d'une nuit pour que le coffre-fort où j'avais enfermé mon cœur commence à s'ouvrir de lui-même et qu'il s'en échappe une joie folle à la pensée d'avoir de nouveau Donovan dans mon existence.

Je ne discute pas, en revanche. Je sais que ça ne servirait à rien. Donovan a toujours su lire en moi comme dans un livre.

— Bonne nuit, Donovan.

Il pose la tête contre le dossier et ferme les yeux sans un mot.

Je suis réveillée par un rayon de soleil qui filtre entre les rideaux. Je m'étire de tout mon long en poussant un petit grognement.

J'ai mal partout... et j'adore ça.

C'est avec le sourire aux lèvres que je me rends dans ma salle de bains, où je mets la douche en marche. Puis je vais aux toilettes et me brosse les dents en attendant que l'eau soit chaude.

Face au miroir qui s'embue peu à peu, je remarque avec surprise deux petits cercles violets au niveau de mes hanches. En me tournant je me rends compte que j'en ai d'autres sur les fesses.

Donovan a laissé ses empreintes sur ma peau.

C'est ridicule, mais ça me fait sourire. J'aime savoir que je porte sa marque.

Tant pis si ça fait de moi une pauvre folle, je m'en moque. J'entre dans la douche.

— Aïe ! dis-je en reculant aussitôt.

L'eau est brûlante. Je me penche pour ajuster la température puis commence à me laver les cheveux.

Je ne m'attarde pas sur les souvenirs de cette nuit – ni sur les regrets que je devrais peut-être éprouver. Je me prépare en vitesse et sors de ma chambre.

Malgré mes craintes et mes réserves, je tiens à le voir avant qu'il parte pour le bureau.

En approchant de la cuisine j'entends un duo de voix masculines. Non seulement Donovan et Jeremiah communiquent, mais c'est calmement, sans crier. Je ralentis le pas.

Mon intention n'est pas de les espionner, pourtant je retire mes chaussures discrètement pour éviter que le bruit de mes talons ne me trahisse.

Je m'arrête juste avant d'atteindre la porte de la cuisine. C'est une pièce magnifique, et je meurs d'envie d'y préparer un bon petit plat, un de ces jours. Je suis surprise que ce soit toujours Donovan qui cuisine. Je m'attendais à ce qu'il emploie quelqu'un exprès – un chef particulier, pourquoi pas –, mais il s'est occupé de tous les repas depuis que je suis arrivée. Il semble même y prendre plaisir.

Cela adoucit l'image que j'ai de lui.

— Alors, qu'est-ce que tu veux, Jeremiah ? demande-t-il d'une voix agacée.

Je devine qu'il s'efforce de refréner sa colère, les mains sans doute crispées sur le rebord du plan de travail en marbre gris.

— Je déteste ce collègue et tous les snobs de ma classe. Je voudrais retrouver des gens normaux, comme mes amis d'avant, qui se fichaient complètement de savoir qui étaient mes parents et où j'habitais.

Un lourd silence s'installe dans la cuisine. J'imagine sans mal la scène – Jeremiah avec sa moue boudeuse d'adolescent grincheux, et Donovan les yeux plissés, tendu mais maître de soi.

Enfin ce dernier pousse un bref soupir.

— Je vais voir ce que je peux faire, mais en attendant, évite de cogner sur quiconque te regarde de travers. D'accord ?

Je ne distingue pas ce que Jeremiah marmonne en réponse, mais il a l'air d'accord.

Je remets mes talons pour qu'ils m'entendent arriver.

— Bon, reprend Donovan au moment où j'entre dans la cuisine. Va te brosser les dents et chercher ton sac à dos.

Il sourit à Jeremiah, qui tourne la tête vers moi et me dit « bonjour ». Je pose la main sur son épaule quand il passe à côté de moi et lui fais un clin d'œil.

Il prend un air blasé, mais je vois bien qu'il essaie de réprimer un sourire.

— C'est très gentil, ce que tu viens de faire, dis-je à Donovan une fois que nous sommes seuls.

Il se passe une main sur les lèvres.

— Il y a pas mal de choses qui vont changer, dans cette maison.

Je ne suis pas sûre de comprendre ce qu'il sous-entend. Quand il se tourne vers moi, son regard vert s'adoucit.

Il tend le bras et me saisit doucement la nuque pour m'approcher de lui. Je pose le front contre son torse tandis qu'il met son autre main autour de ma taille.

Ses lèvres effleurent mon oreille quand il parle, et j'en ai des frissons partout.

— Comment ça va, ce matin ? J'avais tellement envie de toi en me réveillant tout seul dans mon lit ! J'ai dû faire un effort surhumain pour me retenir de venir te rejoindre en douce...

Je laisse échapper un sourire, les joues en feu. Je ne peux m'empêcher de me demander ce que ça

ferait de me réveiller sous le poids de son corps solide et fort.

— Ça te plairait bien, hein ? poursuit-il.

Je hoche la tête en faisant courir mes mains le long de ses bras. Je referme les doigts autour de ses biceps et lève les yeux vers lui.

Mon excitation doit se lire sur mon visage. Je sais exactement ce qu'il voit quand il se penche sur moi.

Je me passe la langue sur les lèvres, la gorge sèche.

— Oui. J'adorerais ça.

Il plisse les yeux et me donne un léger baiser. Je frissonne.

— Magnifique, murmure-t-il en se redressant, les yeux embrumés de désir. Tu es encore plus belle que dans mes souvenirs.

Je ne trouve rien à répondre à cela. Il emmêle ses doigts dans mes cheveux, dérangeant ma queue-de-cheval.

Je me moque bien de ma coiffure. Quand il me contemple comme ça, rien ne saurait m'atteindre.

Je suis entièrement absorbée par l'intensité de son regard, la douceur solide de son corps contre le mien, la saveur de ses lèvres – *café avec un soupçon de vanille*.

— Il faut que j'y aille, dis-je dans un chuchotement.

De nouveau il se penche sur moi, et son souffle réchauffe la peau de mon cou. Soudain il me mord le lobe de l'oreille puis donne un léger coup de langue pour apaiser la vive douleur qu'il m'a causée.

— À ce soir, lance-t-il.

Mon cœur en surchauffe s'échappe de son coffre-fort. Je me rappelle les promesses que Donovan m'a faites il y a de cela des années et, brusquement, je me prends à souhaiter qu'elles redeviennent vraies. Je donnerais tout pour que cette nuit compte autant pour lui que pour moi.

J'aimerais tant que l'on puisse enfin avoir tout ce qu'il affirmait désirer à l'époque !

Il me lâche la nuque et fait glisser sa main le long de mon dos en s'écartant doucement.

Je vacille légèrement sans l'aplomb de son corps.

— Passe une bonne journée, dis-je avec un sourire timide.

Je ne sais pas d'où vient cette joie soudaine que j'éprouve.

C'est peut-être parce que je viens enfin d'admettre les sentiments que je refoulais depuis déjà huit ans.

Chapitre 8

C'est fou ce qu'un million de dollars peut soulager le stress.

Ou alors, c'est grâce aux nuits torrides que je passe avec Donovan, une fois qu'on est sûrs que Jeremiah dort à poings fermés.

Mon corps n'a jamais été aussi satisfait, et pourtant j'en veux toujours davantage.

J'ai envie de lui. Tout le temps.

Même quand je suis au travail ou au chevet de mon père, Donovan occupe mes pensées.

Un courant électrique semble vibrer dans mes veines, me maintenant dans un état d'excitation permanente.

Alors même que je suis assise dans la chambre de mon père, je ne peux m'empêcher de repenser aux mains de Donovan – ces mains qui ont le pouvoir de mettre le feu à ma peau.

Je revois ses yeux, qui paraissent sonder mon âme à chaque regard.

J'ai tellement envie que les mots qu'il me chuchote à l'oreille soient vrais !

Ces mots qu'il murmure tout en faisant danser ses lèvres à l'intérieur de mes cuisses, ses doigts agiles sur ma chair, sa langue...

Quand il m'attache les poignets au-dessus de la tête et se perd en moi, me contraignant à recevoir ce qu'il me donne sans pouvoir bouger, je ne désire rien tant que de me livrer à lui.

— Mademoiselle Merchant.

Une voix grave et chaleureuse me fait sursauter. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Oui ?

Le docteur Getting se tient sur le pas de la porte. C'est le médecin qui s'occupe de la rééducation de mon père. Il est à peine plus âgé que moi et arbore toujours un gentil sourire.

— L'état de votre père ne s'améliore pas beaucoup, malheureusement.

Ça, je le sais déjà.

Je le devine à ses yeux embrumés et à la façon dont le côté gauche de son visage reste flasque. Sa main droite tressaute de temps en temps, mais il n'a pas la force de serrer la mienne quand je la prends.

Ça me brise le cœur de le voir ainsi, incapable de communiquer, ou de me prendre dans ses bras et de me déposer un baiser sur le front, comme il le faisait chaque jour depuis ma naissance.

Je refoule les larmes qui me piquent les paupières.

— Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre pour l'aider ? dis-je, les mains soudain glaciales. Est-ce qu'il y a d'autres traitements que l'on pourrait essayer ?

Je suis prête à tout tenter, surtout maintenant que j'en ai les moyens.

Le docteur hésite un instant avant de secouer la tête, comme s'il avait peur de me voir pleurer.

— Malheureusement, non. On peut poursuivre sa thérapie et tenter de rappeler à ses muscles comment fonctionner, mais à ce stade, il s'agit essentiellement d'être patient. Ne perdez pas espoir, cela dit. J'ai vu beaucoup de cas comme votre père qui n'ont commencé à s'améliorer qu'au bout de quelques mois.

Je hoche la tête en reniflant.

— Merci pour ces informations.

Il tapote le chambranle de la porte.

— Si vous avez des questions, n'hésitez pas à me consulter.

— D'accord, merci.

J'attends qu'il soit parti puis serre la main froide de mon père entre les miennes et pose le front dessus pour prier.

Ça ne m'arrive pas souvent, mais je n'hésiterai pas à demander un miracle s'il faut en passer par là.

Des larmes coulent le long de mes joues et sur mes mains, puis sur les siennes, avant d'aller imbiber ses draps.

Mon père est un homme hors du commun. Alors même qu'il devait faire le deuil de sa femme – et il lui a fallu plusieurs années pour s'en remettre –, il n'a jamais manqué de se lever le matin pour me préparer mon petit déjeuner, ni de m'embrasser et de m'étreindre dans ses bras comme il l'avait toujours fait. Il s'est dévoué pour que je ne me sente pas abandonnée par la mort de ma mère.

Il est doté d'une force incroyable – et d'un cœur en or massif.

C'est grâce à lui – et aux heures que j'ai passées avec lui au garage quand j'étais trop jeune pour rester toute seule à la maison après l'école – que j'ai commencé à poncer des bouts de bois que je trouvais derrière l'atelier.

L'un de ses employés à temps partiel, Enrique, qui était encore adolescent à l'époque mais dont la famille nombreuse avait besoin d'un salaire d'appoint, m'a appris la valeur potentielle de ce que d'autres jettent.

C'est comme ça que j'ai découvert ce hobby qui me détend et m'aide à m'éclaircir les idées quand j'en éprouve le besoin. Quand je me concentre sur une de mes citations – qui peuvent paraître un peu mièvres, mais je m'en moque –, je ne pense plus qu'à ces mots que j'ai choisis et que je m'applique à peindre. Je ne vois plus que le grain du bois et je m'absorbe entièrement dans ce procédé minutieux.

Ce don, je le dois à mon père et à Enrique – de même que presque tout ce qu'il y a de beau dans ma vie.

— Tu me manques, papa, dis-je dans un sanglot.

Je me lève et essuie mes larmes avant d'en frotter ses mains.

— Reviens vite, j'ai besoin de toi.

Je n'obtiens toujours pas de réaction de sa part – ni un regard, ni un geste, pas même un réflexe qui pourrait indiquer qu'il m'a entendue.

Je sors de la chambre en cherchant du réconfort dans ce que m'a dit le docteur Getting, mais en vain.

Je n'ai plus à craindre qu'il soit transféré ailleurs, mais il faudrait un miracle pour que son état s'améliore.

— On ne t'entend pas beaucoup, ce soir, fait remarquer Donovan tandis que je débarrasse la table.

Je n'ai pas cessé de penser à mon père, et Donovan comme Jeremiah se sont rendu compte que j'avais la tête ailleurs.

Je n'ai même pas trouvé de réconfort à dézinguer des zombies à la mitraillette avant de leur disperser la cervelle à coups de machette. Jeremiah a même renoncé à nos petits coups de poing de la victoire parce que, une fois sur deux, je ne réagissais même pas.

Il a fini par ranger sa manette et quitter la salle de jeux en grommelant quelque chose.

C'est la première fois que j'ai l'impression de le décevoir, et je me sens d'autant plus triste d'avoir fait faux bond à ce garçon qui a juste besoin d'une présence amicale.

— Je suis un peu préoccupée, c'est tout, dis-je à Donovan en lui tournant le dos.

J'ignore pourquoi je ne lui ai pas encore parlé de mon père. Peut-être que c'est trop personnel, tout simplement.

Si je me confie à ce sujet, je risque de me rendre encore plus vulnérable. Or, même si j'admets

volontiers que je lui ai donné mon cœur, je ne suis pas encore sûre de lui accorder ma confiance.

— Il s'est passé quelque chose au refuge ? Ou avec J ?

Je secoue la tête tout en rinçant les assiettes avant de les disposer dans le lave-vaisselle.

Je sens que, derrière moi, Donovan se change en un mur de frustration contenue.

L'atmosphère se charge d'une tension si palpable que j'en ai la chair de poule. Je referme le lave-vaisselle et le mets en route.

Puis je fais face à Donovan, les bras croisés.

Je souris presque en voyant qu'il a adopté la même posture et qu'il me toise sévèrement.

— Raconte-moi tout, lance-t-il.

— Non. Et n'insiste pas, je ne suis pas d'humeur à me disputer.

Je me masse doucement le front dans l'espoir que cela suffise à dissiper le mal de tête que me causent le stress et la tristesse.

Donovan ouvre la bouche pour tenter de me convaincre, mais je secoue la tête en soupirant.

— Tout ce que je veux, c'est un bain chaud et une bonne nuit de sommeil.

— Je finirai bien par découvrir ce qui te tracasse, rétorque-t-il sur un ton presque menaçant.

Je n'ai pas oublié avec quelle facilité il a appris que le refuge était au bord de la faillite. Tant pis. S'il a envie de mener son enquête, grand bien lui fasse. Je n'ai tout simplement pas l'énergie de lui expliquer la situation.

Et puis, je ne tiens pas à m'effondrer devant Donovan. Il est déjà bien trop conscient de mes faiblesses.

Il passe la langue entre mes lèvres engorgées, et mon sexe se contracte sous le coup de l'impatience.

J'en veux davantage !

Je renverse la tête sur l'oreiller, hors d'haleine.

— Plus fort ! dis-je dans un gémissement rauque.

Il me rend folle, à me dévorer comme ça – comme s'il n'avait jamais rien goûté de meilleur. Mon corps s'enflamme des orteils à la racine des cheveux.

Il pose les mains à l'intérieur de mes cuisses pour me forcer à les ouvrir. J'ai les poignets attachés à la tête de lit, et il achève de m'immobiliser sous la pression de ses paumes.

Je ne peux plus bouger. Je ne peux que le recevoir.

Le fait de savoir qu'il me domine entièrement provoque un spasme violent entre mes jambes.

Il glisse deux doigts en moi.

— Oh oui, Talia ! Vas-y !

— C'est trop !

Je cambre le dos en prenant appui sur les liens de cuir qui retiennent mes poignets.

Donovan retire ses doigts et me pénètre avec sa langue, tout en faisant jouer son pouce contre mon clitoris.

— Donovan !

Ma voix n'est plus qu'un souffle plaintif tandis que mon orgasme monte avec la force d'un arc qui se tend.

Soudain une vive douleur m'arrache un cri. Donovan vient de me pincer le clitoris, et le feu qu'il déclenche ainsi entraîne la vague de mon plaisir. Je m'abandonne à ses caresses impitoyables.

— Oh oui ! murmure-t-il en croisant mon regard, les yeux voilés de désir. J'adore te voir dans cet état.

Je sursaute, affolée, en sentant le contact froid d'une pièce de métal autour de mes chevilles, qui

contraste avec les mains chaudes de Donovan juste à côté.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je me redresse, les yeux écarquillés, et distingue une ombre menaçante qui se dresse devant moi. J'essaie de remuer, mais mes bras sont immobilisés au-dessus de ma tête, et quelque chose m'empêche de resserrer les jambes.

Je cille rapidement, et ma vision s'adapte à l'obscurité de ma chambre. Donovan se tient au pied du lit, les bras croisés sur son torse nu.

Il n'y a pas d'autre lumière que les faibles rayons de lune qui filtrent entre les rideaux.

— Qu'est-ce que tu fais là ? dis-je d'une voix éraillée par le sommeil – et par les effets de mon rêve.

Était-ce un rêve, d'ailleurs ? Ou m'a-t-il donné un orgasme incroyable pendant que je dormais ?

Je suffoque presque en essayant de discerner ce qui s'est réellement passé.

Je renonce lorsqu'il déclare tranquillement :

— Tu rêvais de moi, T ? Il a suffi que je te touche pour que tu jouisses dans ton sommeil.

J'ai les joues en feu et je suis bien contente qu'il ne puisse pas me voir dans le noir.

Mon esprit tout engourdi ne trouve pas de mensonge valable à lui offrir. Donovan désigne ma lingerie.

— Est-ce que tu as enfilé ça en espérant que je mette ma menace de tout à l'heure à exécution ?

Si je voulais être honnête, je lui dirais que oui, il a deviné. Je porte une nuisette en dentelle noire ouverte sur le devant et retenue uniquement par un fin ruban noué entre mes seins.

Mon string assorti a carrément disparu. Je sens le satin des draps sous mes fesses nues.

Sa présence me trouble – et plus encore le fait qu'il m'ait menottée au lit pendant que je rêvais des caresses de sa langue. Je suis incapable de répondre. Je ne parviens qu'à répéter ma question.

— Qu'est-ce que tu fais dans ma chambre ?

— Tout à l'heure tu as refusé de me dire ce qui n'allait pas. Ça montre que tu n'oses pas encore te confier à moi, or je déteste ça.

— Je ne suis pas sûre que m'enchaîner à mon lit soit la meilleure façon de s'y prendre pour gagner ma confiance.

Il rit doucement. La chaleur qui inonde mon ventre trahit mon mensonge. En cet instant, je ferais n'importe quoi pour lui. C'est plus fort que moi, dès qu'il m'attache, je deviens folle de désir, entièrement soumise à ses caresses impérieuses.

Il se penche sur moi et fait remonter ses paumes de mes chevilles à mes cuisses, laissant dans leur sillage de petits frissons délicieux.

— J'adore te voir offerte comme ça, murmure-t-il en s'avancant sur le lit. J'aime savoir que tu ne peux ni t'enfuir ni me cacher quoi que ce soit. Tu es tellement belle, toute mouillée de désir pour moi !

— Ce n'est pas moi qui me suis enfuie, je te signale, dis-je presque malgré moi.

Le contact de ses mains sur ma peau me rend dingue. Il m'effleure à peine, mais ça m'excite plus que tout.

Il baisse la tête un instant avant de croiser mon regard.

— C'était la pire erreur de ma vie.

Je retiens mon souffle, sous le choc de cette révélation. Avant que j'aie pu prononcer un mot, il m'embrasse avec fougue.

Ses lèvres ont un goût de whisky et de menthe. Il s'empare de ma bouche comme s'il voulait tout explorer de moi.

Je tremble de désir et d'émotion. Il est venu dans ma chambre pour savoir ce qui me tracassait.

Certes il ne s'y est pas pris de la plus polie des manières, mais ce ne serait pas Donovan, sinon.

Il s'appuie sur un coude pour ne pas m'écraser sous son poids et, de sa main libre, caresse mon torse

avec une légèreté insupportable, en évitant de toucher mes seins alors que j'en ai tellement envie.

Il se contente d'effleurer mes tétons déjà durcis.

Je gémiss contre sa bouche et me tends vers lui, mais les lanières de cuir qui m'entravent ne me permettent pas de le toucher.

J'essaie alors d'écarter les cuisses encore plus pour lever les hanches à sa rencontre, mais Donovan rompt notre baiser et pose la main sur ma hanche.

— Ne te fatigue pas, tu n'iras nulle part.

Son ton taquin ne fait qu'attiser mon excitation.

Je tente de remuer les jambes.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une barre d'écartement, répond-il.

Il fait glisser sa main vers l'intérieur de ma cuisse et passe le pouce sur mon clitoris.

— Je t'avais prévenue. Si tu veux que je te détache, dis-moi ce qui ne va pas. En attendant, je suis prêt à user de toutes les ressources dont je dispose pour te faire parler.

Or il dispose d'importantes ressources, ce qu'il confirme en venant peser contre moi. Je sens son érection à travers le coton de son boxer.

Il repose son front sur le mien et accentue la pression de son pouce.

— Oh, T ! Tu es toute mouillée ! J'adore savoir que ça t'excite autant.

Je secoue la tête, gênée de l'admettre. Pourtant c'est vrai. Quelque chose résonne au plus profond de moi quand Donovan prend le contrôle de mon corps.

C'est peut-être parce que, au cours des dernières années, j'ai endossé de lourdes responsabilités. De nombreuses personnes comptent sur moi, jour après jour, et voilà que mon père vient de s'ajouter à la liste.

Je cille pour chasser le souvenir de sa maigre silhouette sur son lit d'hôpital et offre mes lèvres à celles de Donovan.

— Je n'ai pas envie de discuter.

Il dessine le contour de ma bouche du bout de la langue.

— Raconte-moi...

— Pourquoi est-ce que tu y tiens autant ?

Il s'écarte pour me regarder dans les yeux.

— Ouvre-moi ton cœur.

À ces mots, justement, mon cœur bondit de joie, pressé de se livrer.

J'ignore quelle tête je fais, mais Donovan éclate de rire et glisse un doigt en moi avant de le replier pour atteindre le point le plus sensible.

— Qu'est-ce que tu es têtue ! murmure-t-il. Tant pis... Je vais devoir trouver un moyen de te faire parler.

— S'il te plaît ! gémiss-je, impuissante.

Il retire son doigt pour en introduire deux, tout en appuyant son pouce contre mon clitoris.

Je sens dans mon ventre les frémissements annonciateurs d'un orgasme. Donovan m'inflige une torture délicieuse qui me réduit le cerveau en bouillie.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé aujourd'hui ? chuchote Donovan tout près de mon oreille.

Son souffle sur ma peau laisse une traînée de feu qui me fait trembler de la tête aux pieds.

— S'il te plaît, Donovan !

— Qu'est-ce que tu veux, Talia ? Tu aimerais que je t'autorise à jouir ? C'est ça ?

— Oui !

Il accentue la force de ses caresses.

— Tu auras le droit dès que tu m’auras dit ce que je veux savoir.

L’intensité de sa voix me ramène à la réalité. Je croise son regard.

— Pourquoi est-ce si important pour toi ?

— Parce que je veux te connaître.

J’ai les paupières qui brûlent face à cette sincérité nue.

— Détache mes mains.

Il sourit.

— Seulement si tu te décides à parler.

— Je n’arrive pas à réfléchir quand tu me fais ça avec tes doigts.

Il s’était immobilisé et, à ces mots, il les retire.

Je laisse retomber ma tête sur l’oreiller avec un gémissement.

C’est insupportable !

J’ai le cœur qui bat à toute allure et des gouttes de sueur qui perlent un peu partout sur ma peau. Je n’ai jamais été aussi excitée.

Quand je risque un nouveau regard à Donovan, j’en reste bouche bée. Il a glissé les pouces sous l’élastique de son boxer et le retire, libérant son érection.

Je me passe la langue sur les lèvres, incapable de me détourner de ce spectacle. Haletante, je parviens à caler les pieds sur le lit maintenant que Donovan ne pèse plus sur moi. Cependant ils demeurent écartés par la barre, et c’est très inconfortable.

Il sourit de plus belle.

— Tu essaies de t’échapper ?

— Salaud ! Je te déteste !

Son expression s’assombrit aussitôt.

— Ne dis pas ça, T.

Je cille.

C’en est trop. J’étais sur le point de vivre un orgasme ravageur, et voilà qu’on se retrouve à discuter. Je veux du plaisir, moi, pas des paroles !

Donovan referme la main sur son sexe impressionnant. Je salive, et mes paupières se font lourdes.

Il arque un sourcil.

— Tu as envie de moi ? De ça ?

— Oui !

— Regarde-moi, Talia.

J’obéis aussitôt.

— Qu’est-ce qui s’est passé aujourd’hui ?

Il s’avance le long du lit et, sans cesser de se caresser, dénoue le ruban de ma nuisette. Puis il referme la main sur mon sein et le masse légèrement avant de faire passer son pouce sur mon téton.

— C’est mon père, dis-je dans un souffle, incapable de résister plus longtemps.

Chacun de ses gestes envoie des ondes de plaisir entre mes jambes.

Donovan récompense mon honnêteté en se penchant pour prendre mon téton dans sa bouche. Il fait jouer sa langue dessus, si fort que c’en est presque douloureux.

— Mais encore ? réclame-t-il.

Il passe la main sur mon autre sein et écarte ma lingerie noire avant d’effleurer la peau brûlante de mon ventre.

Je réprime un gémissement en sentant la chair de poule se former dans le sillage de ses doigts.

— Il a eu une attaque, dis-je en fermant les yeux.

Donovan s'immobilise, et je m'empresse de braquer mon regard sur lui, comme il l'exige.

Il me dévisage d'un air sincèrement inquiet.

— Aujourd'hui ?

— Non.

J'ignore ce qu'il voit exactement, mais il comprend que l'heure n'est pas aux remarques coquines et hoche la tête sobrement.

— Merci, murmure-t-il, l'air toujours sérieux.

Puis il reprend doucement ses caresses, et une étincelle espiègle ranime ses yeux verts, pleine de promesses délicieuses.

Il glisse un doigt le long de mon sexe engorgé tout en poussant un petit grognement satisfait mais s'éloigne aussitôt, avant que j'aie pu en profiter. Il va se poster au pied du lit.

Je me redresse autant que possible.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'adore te voir offerte comme ça, les jambes écartées, mais j'aime encore plus sentir tes cuisses autour de ma taille quand tu cries mon nom de plaisir.

Le sourire arrogant avec lequel il déclare ça me donne envie de le gifler.

— Tu es bien sûr de toi...

Il libère mes chevilles puis s'avance au-dessus de moi jusqu'à ce que son érection appuie à l'entrée de mon sexe. Calé sur un coude, il s'introduit en moi. Il me coupe le souffle et me vole des baisers tout en se reculant.

— J'ai le droit de l'être.

Alors il entreprend de me prouver que, effectivement, il peut se permettre d'être aussi sûr de lui.

Chapitre 9

Je finis d'emballer les sandwiches et dispose le tout dans un panier à pique-nique que j'ai acheté en quittant le refuge hier soir.

Je me sentais coupable d'avoir déçu Jeremiah alors, quand il est passé au centre vendredi après-midi après les cours, j'ai décidé d'organiser une petite sortie ce week-end.

Jeremiah et Donovan ont besoin de faire plus de choses ensemble en dehors de la maison. Ils sont tous les deux trop stressés, en colère, crispés sur des problèmes que je ne comprends pas bien. J'espère que cette journée va les rapprocher mais, surtout, j'ai envie de les voir se détendre et peut-être même rire de bon cœur.

Hier Jeremiah m'a parlé de sa mère et de sa famille. Apparemment ils ne voyaient pas souvent Donovan ni leur grand-mère. J'ai l'impression qu'Emily n'adhérait pas vraiment au train de vie grandiose des Lore. Elle avait épousé un ingénieur du bâtiment et avait choisi de rester à la maison pour s'occuper de leurs deux enfants, dans une propriété confortable mais sans prétention.

À entendre Jeremiah, on avait l'impression qu'ils menaient une existence tranquille et idyllique. Il m'a raconté que ses amis lui manquaient et qu'il était frustré de ne plus pouvoir jouer au basket – son nouveau collègue n'a qu'une équipe de lacrosse.

Mon cœur saigne pour lui. Et pourtant, alors que je sors du congélateur les quatre petites bouteilles d'eau qui vont maintenir le pique-nique au frais, je ne peux m'empêcher de sourire.

On va bien s'amuser aujourd'hui.

En tout cas, moi, oui. Ça fait une éternité que je ne suis pas montée dans un grand huit, et je brûle d'impatience, comme une gamine.

Je relève la tête quand Jeremiah entre en coup de vent dans la cuisine, avec sa mine grincheuse d'adolescent en colère.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je.

Il désigne quelque chose par-dessus son épaule.

Derrière lui j'aperçois Donovan qui descend l'escalier, vêtu d'une chemise bleu ciel, d'un pantalon à pinces marron et de chaussures au cuir rutilant.

Il a l'air habillé pour une journée au bureau, pas au parc d'attractions.

Je m'adresse à lui, craignant qu'il n'ait décidé d'aller travailler au lieu de nous accompagner.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il glisse les mains dans les poches en fronçant les sourcils.

— Il m'en veut parce que... Je ne sais même pas pourquoi.

Il semble effectivement ne pas comprendre ce qui ne va pas.

Je pince les lèvres.

— Tout le monde est prêt ? On y va ? demande-t-il.

C'est le ton de sa voix, ainsi que l'expression de son visage... On dirait qu'on le traîne en prison.

Je croise les bras.

— Tu ne peux pas y aller habillé comme ça.

Il suit mon regard, et détaille son pantalon et ses chaussures avant de relever les yeux, étonné.

— Depuis quand es-tu devenu aussi coincé ? dis-je.

Aussitôt je m'en veux, mais c'est plus fort que moi. Le Donovan que je connaissais à la fac ne boudait pas les jeux vidéo ; il riait souvent ; il n'avait aucune envie de reprendre les rênes de la société familiale et ne tolérait Cassandra que le temps d'un échange d'amabilités à quelque soirée mondaine.

Il a beaucoup changé – et pas qu'en bien. Les folles nuits que nous passons ensemble et les douces paroles qu'il me murmure à l'oreille dans l'intimité de la chambre ne suffisent pas à me rassurer. J'aperçois parfois des traces de l'ancien Donovan derrière cette façade amère mais, ce matin, j'en viens à craindre qu'il ne soit plus capable de se détendre et de s'amuser.

— Je ne suis pas coincé. Et puis, d'abord, je suis très bien habillé comme ça, proteste-t-il.

Je m'esclaffe malgré moi.

— Si tu allais déjeuner avec ta mère, peut-être, mais pas pour monter dans un grand huit ! Sérieux, Donovan, va te changer et essaie d'avoir l'air content de passer la journée avec nous.

— Je t'avais bien dit que ça ne l'amuserait pas, bougonne Jeremiah en se tournant vers moi.

Mon cœur se serre.

Je ne sais pas si c'est le ton de sa voix ou sa déception manifeste – ou peut-être mes paroles un peu rudes –, mais ça fait réagir Donovan. Il pousse un soupir, hoche la tête et esquisse un petit sourire malicieux, qui s'épanouit quand il tend un doigt vers Jeremiah.

— Je sais m'amuser, tu sais.

Jeremiah relève le menton et le défie du regard.

— Ah, ouais ? Prouve-le.

Donovan éclate de rire et repart vers l'escalier.

— OK ! Prépare-toi à t'avouer vaincu !

Je me tourne vers Jeremiah et remarque qu'il réprime un sourire, lui aussi. En croisant mon regard il cesse de lutter.

Je mets mon bras autour de ses épaules.

— Tu vois ?

Il ne répond rien, mais son sourire persiste jusqu'à ce que Donovan revienne vêtu d'un jean et d'un tee-shirt gris sur lequel est écrit « Michigan » en lettres blanches.

Ce haut est tout usé et date sûrement de ses années d'études.

Ça m'amuse beaucoup qu'il ait enfilé un truc aussi vieux, élimé le long des ourlets et, sauf erreur de ma part, orné d'une tache de javel sur la manche.

Il m'adresse un clin d'œil et saisit le panier de pique-nique d'une main avant de poser l'autre au creux de mon dos.

Il nous fait sortir, et si j'en juge par les crampes que je commence à avoir aux joues, mon sourire doit rivaliser avec celui de Jeremiah.

Pourtant, malgré cette petite victoire, quelque chose me tracasse durant tout le trajet.

Il y a tant de choses dont nous devons discuter. Je ne parviens pas à savoir si les regrets qu'il exprime pour m'avoir quittée il y a huit ans sont sincères – si cette histoire de contrat d'un mois était une manière de m'attirer dans sa vie de façon durable ou s'il compte y mettre un terme quand l'échéance arrivera.

Peut-être qu'il cherchait uniquement à réchauffer son lit après le départ de sa femme, dont il ne parle jamais. Il va falloir que l'on aborde toutes ces questions si on veut avoir la moindre chance de construire quelque chose d'authentique.

Aurai-je le courage d'aborder le sujet la première ?

— C'était génial, mais je ne sens plus mes pieds !

Tout essoufflée, une main sur la poitrine pour contenir les battements de mon cœur, je me relève tant

bien que mal. J'ai les jambes toutes molles.

Donovan pose une main dans mon dos pour me soutenir tandis que nous sortons du manège.

Jeremiah éclate de rire.

— Ouais ! C'était trop bien ! On y retourne ?

Je lève une main.

— Ce sera sans moi. J'ai eu mon compte.

Il fait la moue et se tourne vers Donovan.

— Tu remontes avec moi ?

On arrive près d'un banc, et je vais m'y asseoir. J'adore les trucs qui secouent, mais celui-là était presque trop violent pour moi.

Donovan me regarde, l'air un peu inquiet.

— Ça va, Talia ? Tu es toute verte.

— Oui, oui. Il faut juste que je récupère un peu.

Le voyant hésiter, je pose une main sur son bras.

— Vas-y, toi. Je vous attends ici.

Jeremiah se mord les lèvres en se dandinant. Il meurt d'envie d'y retourner et il a peur que personne ne veuille l'accompagner.

— Jeremiah, tu l'emmènes ?

Sans perdre une seconde, il prend la main de Donovan. Ce dernier écarquille les yeux, surpris par ce contact inhabituel, mais son étonnement cède vite la place à un sourire ravi.

— OK, c'est parti.

— Cool !

Je les suis du regard tandis qu'ils s'éloignent. J'ai mal aux joues à force de sourire. On a fait presque tous les manèges – deux fois pour la plupart –, on s'est goinfrés de hot dogs et de beignets, en plus du pique-nique que je nous avais préparé.

Dès que le soleil s'est montré, on a mis nos manteaux dans un casier près de l'entrée du parc, et plusieurs animaux en peluche sont allés les rejoindre depuis.

Donovan fait tout ce que Jeremiah demande. On dirait qu'ils se sont lancés dans une sorte de compétition toute masculine pour gagner... je ne sais même pas quoi. En tout cas, je n'ai jamais autant ri qu'en les voyant se mesurer ainsi à tous les stands qu'on a croisés.

Ça me rappelle la belle époque de l'université, quand on traînait sur le campus avec nos amis.

J'ai passé une journée merveilleuse et, tandis que le soleil me réchauffe le visage de ses rayons, sans doute pour la dernière fois de l'année, je renverse la tête contre le dossier du banc et ferme les paupières.

Je suis bien.

C'était peut-être moi qui avais le plus besoin de cette parenthèse.

Pour la première fois depuis nos retrouvailles, Donovan est redevenu l'homme que je connaissais – drôle, facile à vivre, détendu. Je n'avais pas mesuré l'étendue du contraste jusqu'à maintenant.

Je dois user de toute ma volonté pour ne pas l'entraîner dans un recoin sombre et le dévorer tout cru.

Je suis d'ailleurs perdue dans une rêverie où il me prend sauvagement contre un mur quand une caresse sur ma joue me fait sursauter brusquement.

— Qu'est-ce que... ?

Je rouvre les yeux, et aperçois Donovan et Jeremiah debout devant moi, l'air aussi narquois l'un que l'autre.

Je secoue la tête en soupirant.

— Vous m'avez fichu la trouille !

— Tu as bien dormi ? lance Jeremiah en riant.

Je fais semblant de me vexer.

— Je ne dormais pas, d’abord..., rétorqué-je en me relevant. Où est-ce qu’on va, maintenant ?

— On ferait peut-être bien de rentrer, si tu es fatiguée, intervient Donovan avec une lueur coquine dans ses yeux verts.

Je rougis de plus belle à la chaleur de ce regard qui semble deviner à quoi je pensais.

— Je ne suis pas fatiguée.

— Tu es sûre ? insiste-t-il en arquant un sourcil.

Jeremiah lance un poing en l’air.

— Génial ! Direction le parc aquatique, alors !

Donovan en reste bouche bée.

— Le quoi ?

— Sérieux ? Tu n’as pas vu les manèges aquatiques, depuis ce matin ? dis-je.

— J’espérais peut-être que vous ne les remarqueriez pas, vous, grommelle-t-il.

J’éclate de rire.

— Genre ! Allez, on y va.

Je lui donne un petit coup de hanche et frissonne de plaisir quand il passe un bras autour de moi, tout naturellement.

— Tu vas te mouiller, souffle-t-il en baissant les yeux sur mon tee-shirt blanc.

Je me mords la lèvre. Je ne tiens pas du tout à ce qu’un ado de treize ans voie mon soutien-gorge rose par transparence. Et puis, j’ai pitié de Donovan aussi.

— Ce n’est pas grave, décrété-je en me mettant en marche. Je vais m’acheter quelque chose à mettre par-dessus. Ça me fera un souvenir.

En me préparant ce matin je pensais qu’il ferait trop froid pour s’aventurer dans le parc aquatique, mais maintenant que le soleil est de sortie, j’ai trop chaud – à moins que ce ne soient les effets secondaires de ma petite rêverie.

Peu importe.

Une fois dans le parc, on fait la queue une demi-heure pour sauter dans une chute d’eau à l’intérieur d’un tube pour six personnes. Je suis bien contente d’avoir trouvé un tee-shirt noir. Quand on ressort du manège, on est trempés de la tête aux pieds.

— Je ne m’étais pas autant amusée depuis... je ne me souviens même plus, dis-je en soupirant tandis que nous retournons vers le parking.

Donovan a un bras autour de ma taille, la main calée sur ma hanche, et Jeremiah marche à ma gauche.

Je lui prends le coude quand il se tourne vers moi avec un grand sourire ravi. C’est sans la moindre trace de tristesse qu’il déclare :

— Ouais ! C’était génial.

Je donne un petit coup à Donovan, qui hoche la tête en souriant à son tour.

— Oui, on s’est bien amusés.

Installée sur la terrasse, emmitouflée dans une grosse couverture en polaire, je contemple les eaux noires qui scintillent devant moi.

Le crépuscule a entraîné dans son sillage une brise fraîche qui caresse le lac. Une soudaine bourrasque me fouette les cheveux et me fait frissonner. Je resserre ma couverture d’une main. De l’autre, je tiens un verre de vin rouge.

On a passé un week-end merveilleux. Non seulement la journée d’hier au parc d’attractions a dépassé

mes espérances, mais en plus Donovan n'a pas travaillé du tout. En début d'après-midi, j'ai fait une sieste sur le canapé du salon et, en me réveillant, je l'ai trouvé dans la salle de jeux avec Jeremiah, en pleine course de motos virtuelle.

Leurs cris de victoire ou de déception – ainsi que les taquineries viriles et les moqueries qu'ils se lançaient joyeusement à la figure – m'ont fait sourire, et je me suis éclipsée avant qu'ils ne remarquent ma présence sur le pas de la porte.

Donovan change à vue d'œil, et je trouve ça à la fois magnifique et terrifiant.

Je ferme brièvement les paupières en entendant la porte-fenêtre s'ouvrir puis se refermer dans mon dos.

Sans un mot, Donovan s'approche de la cheminée d'extérieur autour de laquelle les chaises longues sont disposées.

— Tu veux que je fasse du feu ? Tu as l'air frigorifiée, dit-il en arrivant à ma hauteur.

— Oui, c'est une bonne idée. Merci.

Je dois renverser la tête en arrière pour le voir. Les lumières de la terrasse dessinent des ombres sur son visage.

— Est-ce que tu veux de la compagnie, aussi ?

Je fronce les sourcils, un peu surprise. Ce n'est pas son genre de demander la permission.

— D'accord.

Je souris malgré mon hésitation. Le Donovan qui se tient près de moi est bien différent du type enjoué et rieur avec qui j'ai passé le week-end.

Il va chercher des bûches, qu'il dispose dans la cheminée avant d'y ajouter du petit bois. Il se déplace avec une grâce féline, et très vite une belle flambée crépite sous mes yeux.

Une chaleur nouvelle me caresse les joues, et je me détends.

Soudain j'entends Donovan s'éloigner, puis la porte-fenêtre s'ouvrir de nouveau. Je suis déçue, je croyais qu'il comptait rester avec moi.

Une minute plus tard il revient, remplit mon verre de vin et pose la bouteille avant de s'asseoir à côté de moi. Il a une bière à la main.

— Comment va ton père ? interroge-t-il brusquement.

Je bois une gorgée et me concentre sur les flammes qui dansent en crachant de la fumée.

On n'a pas reparlé de mon père ni de son accident depuis que Donovan s'est introduit dans ma chambre en pleine nuit. Le lendemain matin, il m'a réveillée par d'habiles caresses avant de me pénétrer lentement pour me mener à un orgasme encore endormi mais intense, sans jamais me quitter du regard.

Au souvenir de ce moment tendre et délicieux, je recroqueville les orteils sous ma couverture.

— Il a fait une attaque il y a quelques semaines de ça. Son état ne s'est pas beaucoup amélioré depuis.

Je compte plusieurs battements de cœur qui résonnent en silence.

— Je suis désolé, murmure Donovan.

Je hausse les épaules.

— Ce n'est pas ta faute.

Je reprends un peu de vin, le temps de décider ce que je suis prête à lui révéler, puis je me lance. Si je veux qu'on se parle franchement, je n'ai qu'à montrer l'exemple.

— Pour le moment il ne bouge pas du tout. Il ne me reconnaît pas et sa vie semble ne tenir qu'à un fil. Le médecin m'a dit que, dans des cas comme le sien, il fallait parfois attendre des mois pour constater une amélioration, mais...

Des larmes brûlantes me coupent la parole.

— Où est-ce qu'il est pris en charge ?

— À la clinique de Centerville.

Donovan pousse un grognement de dégoût.

— C'est toi qui as choisi de le mettre là ? demande-t-il.

Je me raidis.

— Je ne peux pas franchement me permettre de l'envoyer dans un établissement de luxe. Et puis, l'endroit est miteux, mais le docteur Getting paraît compétent.

Je lui fais confiance, même si j'ai pris la gestionnaire en grippe.

— Maintenant tu pourrais lui payer une meilleure clinique, tu sais.

Je réprime une grimace et me retourne vers le feu. La chaleur en est moins intense que celle du regard de Donovan.

— C'est l'argent du refuge.

Je sens la tension qui émane de lui, et se cristallise en quelque chose de plus complexe et de presque pesant.

Il se penche vers moi et, d'un geste très doux, me prend mon verre de vin pour entremêler ses doigts aux miens.

— Je suis triste pour ton père. Je sais que tu es très proche de lui.

Je tente d'endiguer mes émotions.

— Je n'ai que lui. C'est ma seule famille.

Il me serre gentiment la main avant de la relâcher. Je reprends mon verre et en bois une gorgée.

Donovan rompt le silence après une longue minute.

— J'ai passé un excellent week-end. Je crois bien que je ne m'étais pas autant amusé depuis l'université.

J'essaie de sourire, mais en vain. Je suis contente pour lui, ravie d'avoir pu aider un peu à améliorer sa relation avec Jeremiah, mais cette dernière remarque réveille trop d'interrogations douloureuses.

Je prends une profonde inspiration pour me donner du courage puis, les yeux rivés aux flammes de la cheminée, je formule enfin, dans un murmure, la question qui me torture depuis huit ans.

— Pourquoi tu es parti ?

J'ai failli demander « pourquoi tu m'as quittée », mais ma langue m'a désobéi.

Donovan soupire. Du coin de l'œil, je vois qu'il a la tête renversée en arrière, sa bouteille de bière aux lèvres.

Je remarque les mouvements de sa pomme d'Adam et, par réflexe, je déglutis à mon tour.

— Mon père est mort. Ça a tout changé.

Il se redresse et pose un pied de chaque côté de sa chaise longue avant de caler les coudes sur ses genoux. Les épaules voûtées, il secoue la tête.

— Tu n'imagines même pas... Je mourais d'envie de t'appeler, de te parler. J'avais tellement besoin de toi ! Et puis, je me suis retrouvé baladé de réunion en réunion, à décortiquer le testament de mon père et toutes sortes de documents légaux, entouré d'avocats qui me disaient quoi faire... Et je ne te parle même pas de ma mère ! Tout s'est enchaîné tellement vite que, avant que j'aie eu le temps de me rendre compte de ce qui se passait, j'étais à la tête de l'entreprise.

— Je t'aurais épaulé, tu sais, dis-je d'une voix tremblante.

Je ne cherche même plus à dissimuler ma peine. J'ai l'impression qu'il m'a larguée parce qu'il me croyait incapable d'affronter tout ça – parce que je n'étais pas assez bien pour cet univers-là – alors que tout ce que je voulais, c'était Donovan.

Lui seul.

— Ça, je n'en ai jamais douté, avoue-t-il en me jetant un regard empreint de regrets. Le problème,

c'est qu'il y avait tellement de décisions à prendre... et ma mère qui me dictait ma conduite à tout bout de champ. J'ai été con, mais je n'étais encore qu'un gamin et je venais de perdre mon père. Cette situation me terrifiait, alors j'ai choisi la facilité et j'ai fait ce qu'on me disait, bien sagement.

Une colère soudaine me prend à la gorge.

— Et on t'a dit, entre autres, de te débarrasser de moi.

Il tend la main vers moi, mais je l'esquive. Je comprends. J'ai toujours soupçonné sa mère d'avoir joué un rôle là-dedans puisqu'elle me considérait comme indigne de son fils.

— Elle était déjà bouleversée par la mort de mon père, et on essayait tous de se serrer les coudes pour garder l'entreprise à flot... Je ne voulais pas en rajouter.

Il replie une jambe et pivote pour me faire face. Puis il se remet debout et, avant que j'aie compris ce qu'il comptait faire, il passe un bras sous mes genoux, un autre dans mon dos, et me soulève. Il se rassied sur sa chaise longue en m'installant sur lui, les jambes sur le côté.

— Si je pouvais revenir en arrière et ne changer qu'une chose, je choiserais de ne pas te quitter. Je trouverais la force de résister à l'influence de ma mère.

J'en ai le souffle coupé. Donovan met la main dans mes cheveux en un geste tout simple, tout doux, et j'en suis bouleversée. J'ai toujours adoré qu'on joue avec mes cheveux. Je trouve ça très apaisant et je dois lutter pour ne pas m'appuyer contre Donovan.

Sa version des faits est bien résumée et rationnelle, mais ça n'a pas été aussi facile pour moi.

— C'était horrible, dis-je, incapable de museler mes émotions.

Il m'enveloppe de ses bras et m'attire contre lui.

— Je sais, murmure-t-il en déposant des baisers sur ma tempe. Je savais que ça te ferait du mal. Je me sentais terriblement coupable en te laissant seule cette nuit-là... surtout après ta première fois. J'étais jeune et naïf. J'ai fait ce qu'on me disait. Ça n'excuse rien, j'en suis bien conscient, mais je pensais que ce serait plus facile que de t'appeler pour tout t'expliquer. J'ignorais si j'aurais la force de tourner le dos à ma famille pour être avec toi.

J'ai presque envie de lui demander si, maintenant, il croit en être capable. Il y a une chose dont je ne doute pas, c'est que, si sa mère apprenait que je me trouve là en ce moment, sa réaction serait la même qu'il y a huit ans.

— Et Cassandra ?

Ça me fait mal de parler d'elle, mais il faut que je sache.

Comment a-t-il pu épouser une femme qui me méprisait au moins autant que sa mère ? Il était là, à la fac, quand elle s'en prenait à moi. On l'évitait autant que possible, et il ne manquait jamais de me défendre contre ses tirades outrées où elle exposait pourquoi, selon elle, je n'étais pas assez bien pour lui.

Donovan prend une longue inspiration, suivie d'un profond soupir, puis presse les lèvres contre ma tempe un instant avant de répondre.

— Voilà un parfait exemple des décisions stupides et ridicules que j'ai prises quand j'obéissais aveuglément aux suggestions de ma mère. Je n'étais pas amoureux de Cassandra, et elle le savait pertinemment. On s'est mariés parce que son père avait beaucoup investi dans l'entreprise. Ça étoffait notre profil professionnel, de combiner les noms de Lore et de Kyle.

Il pose sa tête contre le dossier de la chaise longue, les paupières fermées.

— Tout ça n'a aucun sens ! Et moi, j'ai marché dans la combine, comme un con. Ce n'est qu'à la mort d'Emily que j'ai commencé à tout remettre en question. En plus d'avoir perdu ma sœur, je me suis retrouvé responsable de Jeremiah et j'ai vu le vrai visage de Cassandra.

Il rouvre les yeux et les rive aux miens.

Son regard est si intense, si tourmenté, que je ne peux m’y soustraire. Je lui caresse la joue, et il s’appuie aussitôt contre ma paume avant de tourner la tête pour y déposer un baiser.

— Et maintenant ? dis-je d’une voix étranglée.

Je ne sais pas encore si je lui ai pardonné de m’avoir tant fait souffrir – ou si je comprends ses raisons, d’ailleurs. Cependant je ne viens pas du même milieu, alors j’ignore ce que c’est que de subir la pression d’une grande famille d’affaires. Mes parents à moi m’ont toujours encouragée à poursuivre mes rêves et à rechercher mon bonheur.

Heureusement – ou malheureusement – l’homme qui me serre contre lui en cet instant semble concentrer à la fois mon bonheur et mes rêves.

— Ma mère était furieuse quand j’ai quitté Cassandra. Elle se montre odieuse, depuis. Je la soupçonne même d’aider Cassandra à faire traîner la procédure de divorce. Je dois rencontrer un nouvel avocat demain – quelqu’un qui n’a aucun lien avec ma famille. J’espère qu’il pourra accélérer les choses. Cassandra a dit des horreurs à Jeremiah peu de temps après son arrivée chez nous. Je ne peux pas tolérer ce genre de méchanceté gratuite. Ça ne t’a peut-être pas sauté aux yeux, mais je l’adore, ce gamin.

— Je n’en doute pas.

— Emily l’aimait tellement ! s’écrie-t-il d’une voix soudain enrouée.

Je décide que nous avons assez remué nos émotions pour ce soir, entre notre passé, mon père, son mariage et sa famille.

Nous avons tant de choses à démêler avant de pouvoir espérer aller de l’avant que je devrais fuir à toutes jambes. J’ai beau essayer, je n’arrive pas à imaginer de happy end entre nous, même si je ne demande que ça.

Il esquisse un léger sourire, comme si lui aussi souhaitait chasser la mélancolie de cette conversation. Puis il se penche en avant et me serre un peu plus fort.

Je tourne la tête et l’embrasse tout doucement, tendrement.

Il pose la main sur ma joue, effleurant mon oreille du bout des doigts, et ce contact m’envoie des papillons dans l’estomac.

— Je n’ai qu’une envie, c’est te porter jusqu’à ma chambre et te faire l’amour jusqu’à ce que tu n’arrives plus à marcher demain.

Me « faire l’amour ».

Je ne relève pas ce qu’il vient de dire. Je me contente de lui décocher un petit sourire faussement timide.

— Alors, qu’est-ce que tu attends ?

Chapitre 10

— Tu veux un coup de main ? dis-je à Jeremiah en me penchant par-dessus son épaule.

Il me jette un regard sceptique.

— Non, ça va aller.

Son sourire en coin semble indiquer qu'il n'accepterait pas mon aide de toute façon.

En ce qui me concerne, les maths ne devraient jamais mélanger les chiffres et les lettres. Je ris doucement.

— Tant mieux ! Je suis à côté si tu as besoin de moi. D'accord ?

Il hoche la tête avant de se remettre à griffonner au crayon à papier quelque chose qu'il efface aussitôt.

Le pauvre !

Il dévore les livres et a plusieurs cahiers dans lesquels il écrit souvent mais il paraît aussi peu doué pour l'algèbre que je l'étais à son âge.

Je le laisse travailler tranquille et vais retrouver Marisa. Je cale une fesse sur le coin de son bureau.

— Quoi de neuf ?

Elle est penchée sur un tableau Excel partiellement rempli de chiffres auxquels je ne comprends rien.

Décidément, c'est la journée...

— Je regardais notre budget prévisionnel pour voir ce qu'on peut en faire maintenant qu'on a des fonds.

Voilà qui éveille mon intérêt.

— Et alors ?

Le million de dollars qui a atterri sur notre compte bancaire devrait nous permettre de faire tout ce qu'on voulait, voire davantage. Même si on déduit ce que j'ai mis de côté pour payer les soins de mon père, la somme qu'il nous reste dépasse nos rêves les plus fous.

— Tu vois le bâtiment sur Beacon Street, à côté du café ?

Je hoche la tête. Encore récemment, c'était une grande salle de sport ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais apparemment, la population de notre petite ville ne suffisait pas à faire tourner les affaires. Depuis que ça a fermé, je garde un œil sur le local. On pourrait s'y installer si on souhaitait s'agrandir.

— Oui ? dis-je pour encourager Marisa à poursuivre.

Elle me décoche un grand sourire ravi.

— Eh bien, on a de quoi l'acheter comptant et faire les rénovations qui s'imposent. On aurait la place d'accueillir un psychologue supplémentaire et on pourrait consacrer un bureau aux services sociaux pour qu'ils viennent directement rencontrer les enfants.

Je ferme les yeux en poussant un soupir de soulagement. C'est ce que j'ai toujours voulu.

Mon rêve commence à prendre forme, et c'est à Donovan que je le dois. Dans vingt et un jours j'aurai encore plus d'argent – de quoi venir en aide à encore plus d'adolescents en difficulté.

La conversation qu'on a eue ce week-end nous a beaucoup rapprochés, Donovan et moi, et il semblerait bien que le bonheur soit enfin à ma portée.

J'ignore quelle tête je fais mais je sens mes joues s'empourprer quand Marisa me donne une claque

sur la cuisse.

— Et toi ? Quoi de neuf ? Ça fait plusieurs jours que tu as l'air sur un petit nuage.

Je hausse les épaules, évasive.

— Rien, c'est une bonne semaine, c'est tout.

Elle esquisse une moue suggestive.

— Et c'est grâce à notre généreux donateur préféré, j'imagine.

— Arrête, lancé-je en faisant la grimace.

J'ai fini par craquer lundi midi, alors qu'on déjeunait *Chez Sal*, le restaurant italien au coin de la rue. Les émotions accumulées après les aveux de Donovan ont débordé, et j'ai tout raconté à Marisa. Elle m'a écoutée avec sa patience et sa gentillesse habituelles – plus une pincée de remarques coquines et sarcastiques.

Elle ne ferait pas le poids face à Mme Bartol et ses sous-entendus graveleux – d'ailleurs elle me manque, cette vieille chipie – mais elle a compris que j'avais besoin d'exprimer mes doutes et mes espoirs à voix haute.

Ça m'a fait du bien. L'attitude de Donovan, à la fois plus détendue le soir et plus passionnée la nuit, ne me fait certainement pas de mal non plus.

En revanche, il y a une chose que je ne suis pas prête à admettre. Si je n'ai plus peur de tomber amoureuse de Donovan Lore, c'est parce que le mal est fait. Je le suis déjà.

— Je vais te laisser travailler tranquille, dis-je en sentant mon téléphone vibrer dans ma main.

Je reconnais aussitôt le numéro et prends l'appel en rougissant.

— Salut.

— Salut, T.

La voix de Donovan retentit sur la ligne. Je l'imagine en train de tapoter sur son bureau avec un stylo, un petit sourire au coin des lèvres. J'adorerais le voir dans son environnement. Sa maison est toute neuve – et, si j'ai bien compris, il l'a achetée meublée –, alors je meurs d'envie de voir ses bureaux.

— Je voulais vous prévenir, Jeremiah et toi, que je risque de passer le plus clair de la soirée ici. J'ai un contrat à finaliser, et c'est plus compliqué que prévu.

— OK, acquiescé-je avec une petite moue.

Je n'y peux rien, j'avais prévu de préparer le dîner ce soir. Jusqu'ici, c'est toujours lui qui s'en est occupé, et je voulais le remercier.

— Tu es fâchée ?

Je me passe une main dans les cheveux et vais me réfugier dans le couloir pour être un peu tranquille.

— Non, je suis déçue, c'est tout. J'étais impatiente de te retrouver.

— Ah oui ? lance-t-il sur un ton malicieux. Écoute, je te promets de me faire pardonner quand je rentrerai. D'accord ?

Aussitôt mon corps entre en surchauffe, et je manque de m'étouffer.

— J'en conclus que cette idée ne te déplaît pas, reprend Donovan.

Je secoue la tête, oubliant qu'il ne me voit pas.

— Non, en effet, ça ne me déplaît pas du tout.

— Enfile quelque chose de différent, pour l'occasion, suggère-t-il.

Aussitôt je revois la vitrine d'une boutique de lingerie qui a attiré mon œil l'autre jour. J'ai dû me forcer à presser le pas pour éviter d'y entrer et de faire des folies.

— Justement j'ai pile ce qu'il faut.

Il pousse un petit grognement.

— Je vais avoir du mal à me concentrer, maintenant.

Je me passe la langue sur les lèvres et appuie la tête contre le mur.

— Je pourrais passer te voir, pour te montrer...

Il bafouille quelque chose avant de recouvrer l'usage de la parole, ce qui me fait sourire. Ce n'est pas souvent que je le prends au dépourvu.

— J'adorerais ça, crois-moi, mais je vais être en réunion ou au téléphone quasiment toute la soirée.

— Bon. Je te verrai ce soir, alors. L'attente va être longue.

— Pour moi aussi, Talia.

Je raccroche, un sourire aux lèvres. J'adore l'entendre dire mon prénom. Jusqu'ici il m'a surtout appelée « T », le surnom qu'il me donnait à l'université. Cette lettre toute simple implique une intimité qui me plaît beaucoup, mais j'aime encore plus quand il prononce mon prénom entier. Ça me réchauffe tout entière.

Je retourne dans mon bureau avec une nouvelle idée en tête. Je décide de passer outre à ce que m'a dit Donovan.

Il faut bien qu'il mange, après tout.

En arrivant sur le pas de la porte, je trouve Jeremiah debout face à mon mur de citations. Je m'immobilise en silence et le regarde effleurer de l'index celle qui dit que l'orage finit toujours par chasser les nuages.

— C'est l'une de mes préférées, fais-je remarquer tout doucement.

Il recule brusquement, et je m'en veux de l'avoir fait sursauter.

— Où est-ce que tu as acheté tout ça ? interroge-t-il.

— Je n'ai rien acheté, j'ai tout fabriqué moi-même.

Il ouvre de grands yeux ébahis. J'adore le voir aussi étonné. Je commence à comprendre que, sous ses dehors grincheux d'adolescent de base, Jeremiah est un gamin adorable, curieux et affectueux. Il voit tout et ressent fortement les choses – comme son oncle.

— C'est trop cool !

J'entre et vais me poster à côté de lui. Je l'imite et suis du doigt le grain du bois.

— Quand j'étais gamine, après la mort de ma mère, je passais pas mal de temps au garage de mon père. Il y avait un jeune qui travaillait pour lui à mi-temps. Il était super-doué alors, dès qu'il en avait l'occasion, il me montrait comment préparer le bois, etc.

On reste silencieux un instant. Je donne un petit coup d'épaule à Jeremiah.

— Je pourrais t'apprendre, si tu veux. Tout mon matériel est chez moi, mais je pourrais demander à Donovan ou à Bentley d'aller le chercher.

Je m'attends à ce que Jeremiah saute de joie, vu la façon dont il examine les planches décorées, mais au lieu de ça, il murmure :

— Ils me manquent.

Je cille pour refouler les larmes qui me piquent aussitôt les yeux et passe un bras autour de ses épaules. Il se raidit mais se détend presque aussitôt, alors je l'attire plus près de moi. Il fait déjà presque ma taille. Certes je ne mesure qu'un mètre soixante-cinq mais, bientôt, je vais devoir lever la tête pour le regarder, même avec des talons.

— Ma mère me manque aussi, tu sais – tous les jours. Elle était géniale.

— Comment tu as fait ?

Je comprends sans mal sa question. Seul quelqu'un qui a perdu un parent peut imaginer l'impact de ce genre de blessure.

— J'avais à peu près ton âge... Sauf que j'ai eu de la chance, parce que mon père était toujours là. Il s'est super bien occupé de moi, ça m'a beaucoup aidée. Malgré ça, j'étais folle de rage pendant des

années, surtout au moment de Noël et des anniversaires – et de tous les petits événements auxquels un enfant aimerait que sa mère assiste.

Je renonce à retenir mes larmes et m’essuie les joues, le menton tremblant.

— Et puis, avec le temps, j’ai commencé à la voir partout. Je me suis peu à peu rappelé tous les bons conseils qu’elle m’avait donnés alors que j’étais encore trop jeune pour les comprendre. Elle me disait toujours de poursuivre mes rêves et de devenir qui je voulais, sans me soucier de ce qu’en pensaient les autres. Je me suis rendu compte que, en me laissant guider par sa sagesse, je la gardais à mes côtés, tout le temps, quoi que je fasse.

Les épaules de Jeremiah sont agitées de soubresauts, et je l’entends renifler doucement. Soit il pleure, lui aussi, soit il lutte contre ses propres larmes. Je ne le regarde pas et ne lui demande rien. Je lui laisse le temps dont il a besoin, en silence.

Soudain il se tourne vers moi et passe les bras autour de mon cou. Ses sanglots résonnent dans le bureau, et je pleure de plus belle face à ce jeune garçon secoué par son chagrin.

Je pose une main à l’arrière de sa tête et le serre contre moi sans un mot. Les platitudes que les gens murmurent dans ces cas-là n’aident pas vraiment, de toute façon. Je laisse Jeremiah libre de ressentir ce qui lui arrive et d’épancher sa peine.

J’ai comme l’impression qu’il n’en a pas eu souvent l’occasion.

— Désolé, dit-il en s’écartant de moi.

Il détourne le regard et se frotte les yeux en reniflant.

— Ne t’en fais pas.

Je n’ajoute rien, consciente que les adolescents n’aiment pas les longs discours. Une fois qu’il a recouvré une contenance, je rassemble ses affaires de classe dans son sac à dos.

— Et si on allait manger une glace quelque part ? On pourra finir tes devoirs tout à l’heure.

Le reste de l’après-midi est passé à toute vitesse. J’ai emmené Jeremiah chez un petit glacier qui donne sur la jetée du lac Michigan, et je lui ai payé une gaufre avec trois boules et de la chantilly. Puis on a commencé à échanger des souvenirs de nos parents – des détails sans grande importance, comme les endroits où on allait souvent.

On n’a rien abordé de très sérieux, mais j’espère que ça aidera Jeremiah, de se rappeler les qualités de ses parents et de son petit frère, et de revivre les bons moments qu’ils ont partagés ensemble.

Je sais bien qu’il ne s’en remettra jamais complètement ; j’espère seulement que, avec le temps, sa blessure guérira suffisamment pour qu’il n’en souffre pas trop. Depuis que je travaille au refuge, j’ai vu plus d’un gamin succomber au chagrin et s’y perdre complètement, incapable de refaire surface.

Je ne veux pas que ça arrive à Jeremiah, alors je lui ai répété que, même quand je n’habiterais plus avec Donovan et lui, je serais toujours prête à l’écouter et à l’épauler.

Il a hoché la tête en silence, comme s’il venait seulement de comprendre que je ne resterais pas indéfiniment chez eux. Je n’ai pas insisté.

Après le dîner, il est monté dans la salle de jeux, et je lui ai demandé si ça ne l’ennuyait pas que je m’absente pendant une heure ou deux. J’ai prétexté que j’avais des courses à faire, ce dont je ne suis pas très fière.

En entrant dans l’immeuble où se trouvent les bureaux de Donovan, je me sens soudain un peu fébrile.

Il m’a dit de ne pas venir.

J’espère pouvoir le persuader de prendre une petite pause. Les arômes alléchants qui montent du sac que je suis passée prendre chez *Cazador* devraient suffire à le convaincre.

Je suis un peu étonnée de voir son assistant – un homme du même âge que moi, avec des cheveux

noirs soigneusement peignés en arrière et une belle barbe carrée.

Il s'appelle Patrick. Je le sais parce que Donovan le mentionne souvent.

— Bonsoir, madame. En quoi puis-je vous aider ? demande-t-il quand je m'approche de son bureau.

Je lui montre le paquet que je transporte, un peu honteuse de ne pas avoir pensé à lui prendre quelque chose. Il doit avoir faim, lui aussi.

— Bonsoir. Je suis Talia. Je passais juste voir Donovan et lui apporter quelque chose à manger.

Il fronce les sourcils, l'air embêté.

— Je... euh... M. Lore est occupé, mais si vous me laissez son dîner, je le lui remettrai dès que possible.

Je ne connais pas Patrick mais je n'aime pas du tout les regards furtifs et gênés qu'il jette en direction du bureau de Donovan.

— Est-ce que je peux l'attendre ? dis-je en repensant à la lingerie que je porte sous ma jupe et mon chemisier.

— Euh... Oui, bien sûr, mais ça risque de prendre... (Il s'interrompt et hoche la tête en pinçant les lèvres.) Je vous en prie, asseyez-vous.

Mal à l'aise, je m'installe dans l'un des fauteuils disposés le long du mur. Le bureau de Donovan est entièrement cloisonné, et pas un son ne filtre. Il m'a prévenue qu'il serait très occupé, mais l'insistance avec laquelle Patrick me dévisage me fait comprendre que je ne suis pas la bienvenue.

Plus le temps passe, plus je me sens mal à l'aise, et je finis par céder. Je me lève pour aller donner le sac à Patrick. Il n'aura qu'à manger ma part. Je vais rentrer attendre Donovan à la maison, comme il me l'a suggéré.

— Tenez, dis-je. Il faut que j'y aille, mais Donovan et vous pourrez partager ça quand...

Je m'arrête en entendant la porte s'ouvrir. Je tourne la tête, et mon sang se fige quand je vois Cassandra sortir de la pièce.

Elle rit – de ce rire de crécelle cruelle que je n'ai jamais oublié – et sourit de toutes ses dents à Donovan, qui agrippe le battant de la porte, l'expression agacée. Elle ne paraît pas consciente du décalage entre leurs attitudes respectives.

Quant à moi, je suis paralysée.

Donovan prend la parole.

— On se revoit dans la semaine, Cassandra. Tâche d'être ponctuelle.

Elle ouvre la bouche pour répliquer quelque chose, mais c'est alors que Donovan remarque ma présence.

Cassandra se retourne pour voir ce qui a attiré son attention et me dévisage, les sourcils froncés.

— Talia, dit Donovan.

Cassandra écarquille les yeux en me reconnaissant puis, après une seconde de trouble, les plisse d'un air glacial.

Toujours muette, je les regarde tour à tour, Donovan et elle.

— Talia Merchant ? lance-t-elle sur un ton venimeux. Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Ça suffit, Cassandra, gronde Donovan. On se revoit dans la semaine.

— Oui, bien sûr, minaude-t-elle.

Elle se retourne vers lui, de sorte que je les voie de profil, tous les deux. Donovan ne me quitte pas des yeux et reste raide comme la justice quand elle fait glisser un index manucuré le long de son torse.

— Comment pourrais-je oublier notre rendez-vous ? ajoute-t-elle d'une voix mielleuse.

Elle se dresse sur la pointe des pieds et l'embrasse sur la joue. Je réprime un haut-le-cœur en voyant la trace de rouge à lèvres qu'elle laisse sur sa peau.

Alors elle se dirige vers la sortie et, en passant près de moi, persifle :

— J'aurais dû me douter qu'il irait se réfugier dans tes bras.

— Va-t'en, Cassandra ! s'écrie Donovan.

Elle sursaute et me jette un dernier regard noir avant de partir en silence.

Personne ne souffle mot. Patrick est tout vert, le pauvre.

— Vous m'aviez dit de ne vous interrompre sous aucun prétexte, bredouille-t-il en levant des yeux penauds vers Donovan.

J'ai presque envie de le consoler. Rien de tout ça n'est sa faute.

C'est la mienne.

J'ai été assez conne pour faire confiance à Donovan.

Je l'ai cru quand il m'a assuré que tout était fini entre Cassandra et lui.

Pourtant, le rouge à lèvres sur sa joue semblerait indiquer que, depuis le début, je ne suis que sa maîtresse.

Sa pute.

Il m'a payée un million de dollars pour réchauffer son lit.

Je ferme les paupières et recule.

— Je t'ai apporté ton dîner, dis-je comme une andouille. Je vais y aller, maintenant.

— Non. Tu ne vas nulle part, rétorque Donovan.

Avant que j'aie pu rouvrir les yeux, je sens sa main se refermer autour de mon poignet, et il m'entraîne vers son bureau.

Je trébuche, surprise, et me rattrape de justesse. J'ai à peine recouvré mon équilibre quand la porte du bureau claque derrière nous.

Chapitre 11

Donovan va appuyer sur un bouton de son interphone.

— Patrick ? Annulez la téléconférence qui était prévue dans un quart d'heure et remettez-la à demain.

Je n'entends pas ce que répond Patrick. Donovan pose les deux mains à plat sur le bois sombre de son bureau. Il rive sur moi un regard d'une férocité nouvelle, comme si sa colère envoyait des éclairs.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

Je déglutis péniblement, le cœur dans la gorge.

— Ah bon ? Parce qu'on dirait que ta femme est venue te tenir compagnie pendant que tu travaillais tard.

Il se crispe et prend une longue inspiration pour contenir sa fureur.

— Ce que tu as vu, c'est Cassandra qui essayait de manigancer quelque chose alors qu'elle n'a aucune chance.

Je me passe les doigts sur les lèvres. Je n'ai plus du tout envie d'être là. Ma lingerie toute neuve me gratte.

Je cille, consciente que Donovan attend une réaction de ma part, et cela lui suffit pour venir se planter devant moi. Il est plus rapide qu'un félin.

Il me saisit par les bras, et ce contact envoie une onde de chaleur entre mes jambes.

— Lâche-moi.

Il secoue la tête. Une ride est apparue entre ses sourcils, au-dessus de son nez légèrement busqué.

— Je t'ai dit que je devais rencontrer un nouvel avocat aujourd'hui. Cassandra en a eu vent, alors elle est venue pour essayer de me convaincre qu'il y a encore quelque chose entre elle et moi. Il ne s'est rien passé d'autre, Talia.

Je désigne de l'index la trace sur sa joue.

— Tu portes son rouge à lèvres.

Il grimace et se frotte aussitôt pour se nettoyer.

Je sonde ses beaux yeux verts pour y déceler un mensonge mais je n'y trouve qu'une honnêteté sans faille. Pourtant j'ai mal. Je viens de me prendre une gifle qui m'a rappelé que, même si je partage son lit pour l'instant, je ne suis pas vraiment avec lui.

Et il n'est pas mien non plus.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

Aussitôt je vois une lueur de soulagement sur ses traits.

— Mon ancien avocat l'a prévenue, ce qui viole un bon millier de clauses de confidentialité – d'ailleurs je compte bien le poursuivre dès que le divorce sera réglé. (Il s'interrompt un instant et se passe les mains sur le visage en soupirant.) Je ne t'ai pas tout raconté. Il y a des complications dues essentiellement à ma mère, qui croit toujours pouvoir me manipuler. Ça la met en rogne que je ne sois plus son pantin. Elle prétend que c'est à cause de Jeremiah. Elle va même jusqu'à blâmer Emily ! Elle essaie de se servir de Cassandra pour me garder sous sa coupe, mais ce qu'elle n'a pas encore compris, c'est que ni l'une ni l'autre n'ont la moindre influence sur moi. C'est fini, tout ça.

J'ai envie de lui demander qui a de l'influence sur lui parce que, à en juger par la façon dont il me contemple, j'ai l'impression qu'il répondrait que c'est moi.

Pourtant je me tais. Je suis encore sous le choc. Je ne m'attendais vraiment pas à trouver sa femme ici ce soir.

Un sentiment de culpabilité me retourne l'estomac.

— Il faut que j'y aille, dis-je en reculant d'un pas.

— Non, souffle-t-il. Explique-moi plutôt pourquoi tu es venue.

Je secoue la tête et désigne la porte.

— Je t'ai apporté de quoi manger. Je pensais qu'on pourrait dîner ensemble ici puisque tu devais travailler tard.

Et j'espérais qu'ensuite tu me prendrais sur ton bureau et que tu t'en souviendrais toute ta vie.

Quand je me retourne vers lui, le satin de mon soutien-gorge glisse sur mes tétons, qui se durcissent aussitôt.

Donovan sourit et se penche sur l'interphone.

— Patrick ?

— Oui, monsieur Lore ?

Le regard vert de Donovan me cloue sur place. Je devrais m'enfuir mais j'en suis incapable.

— Réchauffez le repas que Mlle Merchant a apporté, s'il vous plaît. Nous allons dîner dans mon bureau. Qu'est-ce que tu veux boire ? ajoute-t-il en se tournant vers moi.

— De l'eau, dis-je d'une voix étranglée.

J'ai la gorgée nouée et la bouche sèche.

— On prendra aussi deux bouteilles d'eau, lance-t-il dans l'interphone.

— Oui, mons...

Il raccroche avant que Patrick ait fini de parler.

— Ce n'était pas très courtois, ça.

— Je le paie grassement pour qu'il fasse ce que je lui demande sans perdre de temps en politesses, rétorque Donovan.

Pour le coup, c'est carrément grossier.

Je réprime l'envie de lui faire la leçon. Après tout, ce n'est pas un des gamins du refuge.

— Bon, reprend-il en tendant la main pour que je la saisisse. Je te manquais tant que ça, pour que tu décides de passer me voir ?

Je pense à l'ensemble de satin et dentelle que je porte sous mes vêtements et rougis légèrement.

— C'était une des raisons...

— Ah oui ? murmure-t-il sur un ton séducteur. Quelles étaient les autres ?

Je jette un coup d'œil vers son bureau, son fauteuil... J'ai les joues en feu et les lèvres gonflées.

— Je voulais te faire une surprise, dis-je en me frottant les mains sur les cuisses.

Je sens l'attache du porte-jarretelles sous le fin tissu de ma jupe, et ça suffit pour que je mouille ma culotte.

— Quelque chose me dit que tu ne parles pas seulement du dîner.

Je n'arrive pas à réfléchir quand il me parle de cette voix grave, taquine mais enrouée de désir. Je déglutis et me mords la lèvre.

Il lève la main et passe le pouce dessus avant de me saisir le menton. Ce simple geste me fouette le sang et décuple mon excitation.

— C'est quoi, la surprise ? insiste-t-il.

Je fronce les sourcils.

— Je ne suis pas certaine que le moment soit bien choisi. Je suis un peu déstabilisée.

Je lis de la déception dans son regard, mais sa passion reste évidente. Il soupire.

— Talia, tu es la seule femme que je désire. Pour être tout à fait honnête, je n'ai jamais désiré personne d'autre.

Je repense à la scène de tout à l'heure, et soudain tout s'explique. Donovan était visiblement mal à l'aise en présence de Cassandra. Il a même eu un mouvement de recul quand elle l'a embrassé. Il n'a pas voulu faire de vagues, mais c'était évident qu'il n'avait pas envie d'elle. Je me détends un peu, soulagée.

Alors je me rappelle ce que Cassandra m'a lancé en passant.

— Pourquoi est-ce qu'elle m'a dit qu'elle était sûre que tu irais te réfugier dans mes bras ?

Donovan se mord la lèvre pour tenter de réprimer un sourire, puis il abandonne la lutte. Il a l'air à la fois espiègle et un peu triste – et, si je ne m'abuse, ses joues s'empourprent légèrement. Il détourne la tête un instant et aligne des documents sur son bureau d'un geste nerveux. Ma curiosité est piquée au vif.

— Il se peut que j'aie prononcé ton nom dans le feu de l'action, un jour.

— Sérieux ? dis-je en écarquillant les yeux. Tu... Non, tu n'as pas fait ça ! Si ?

Il croise mon regard, tout penaud. Je ne sais pas s'il a honte d'évoquer leurs relations ou d'avouer qu'il pensait à moi pendant ce temps.

Je recule d'un pas. Cette information devrait me dégoûter. Pourtant, curieusement, ça m'excite.

Il s'approche de moi et pose une main sur ma hanche, comme pour me retenir.

— C'était ma femme, se défend-il.

Je secoue la tête.

Jusqu'à nouvel ordre, c'est toujours sa femme.

Lentement, un sourire s'invite sur mes lèvres.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça.

— Pourtant je te l'ai dit : tu es la seule que j'aie jamais désirée.

Cette déclaration me va droit au cœur, même si je ne sais pas quoi en faire.

Heureusement le charme est rompu par un coup frappé à la porte. Donovan va l'ouvrir et sort dans le couloir.

— Merci, Patrick. Vous pouvez rentrer chez vous.

Je perçois des bribes de conversation entre les deux hommes, puis Donovan revient en poussant devant lui un petit chariot.

Je hume les arômes épicés des burritos, des enchiladas, du riz et des haricots rouges. Les chips de maïs ont été disposées dans un bol, de même que le guacamole et la sauce piquante.

— Viens, lance Donovan en s'approchant du canapé.

Je vais le rejoindre, et on s'installe pour manger.

— C'est délicieux, commente-t-il entre deux bouchées. Merci de t'être donné la peine de faire ça pour moi.

— Je t'en prie. Tout le plaisir est pour moi.

La soirée a commencé de façon un peu houleuse, mais je ne peux nier les sentiments que j'éprouve pour cet homme.

Il me jette un regard coquin.

— Tout le plaisir sera pour toi, en effet.

— Alors ? C'était quoi, l'autre surprise ? demande-t-il.

On a fini de manger. Je prends une gorgée d'eau pour apaiser à la fois la brûlure des épices et la brusque chaleur que provoque sa question.

Quand je croise les jambes, il suit le mouvement du regard et plisse les yeux. Il a dû remarquer l'attache du porte-jarretelles et la lisière de mon bas. Il me contemple de sous ses cils dorés.

— C'est ça ?

Il pose la main sur mon genou et la fait remonter sous ma jupe. Je décroise les jambes et les écarte légèrement.

Ce simple contact me fait déjà trembler. Des frissons courent le long de mes cuisses et viennent raviver mon excitation.

J'hésite avant de hocher la tête.

— Oui.

Donovan se penche sur moi et effleure mes lèvres des siennes – une fois, puis deux. Il repousse ma jupe jusqu'à ce que ses doigts rencontrent la dentelle de ma culotte.

Alors il m'embrasse tout doucement, avec une tendresse qui me fait fondre. En cet instant j'ai envie de lui offrir mon cœur sur un plateau.

La chaleur de sa langue contre la mienne, combinée à ses lentes caresses, déclenche une foule d'émotions silencieuses dans mon corps échauffé.

Je me presse contre lui et passe les bras autour de son cou.

Me soutenant le dos d'une main, il m'allonge sur le canapé puis se redresse légèrement pour m'observer, étendue devant lui. Alors il s'avance au-dessus de moi et vient appuyer son érection pile où j'en ai tant besoin. Je ne peux réprimer les spasmes qui me parcourent brusquement.

— J'adore te sentir aussi réceptive, murmure-t-il en s'écartant un peu.

Je rencontre son beau regard vert et le soutiens. Les émotions que j'y décèle me coupent le souffle.

Il me désire.

Prise d'une assurance soudaine, je le repousse doucement et me rassieds, Donovan toujours agenouillé entre mes jambes.

J'inspire longuement puis fais glisser ma main le long de son torse.

— Je voulais que tu me prennes sur ton bureau. Comme ça, tu penseras à moi chaque fois que tu devras travailler tard.

Il déglutit avant de se fendre d'un sourire joueur.

Puis il me saisit par les hanches et m'attire contre lui.

— C'est la meilleure idée que j'aie entendue de toute la semaine.

J'éclate de rire. Il me fait replier les jambes autour de sa taille et se lève en me portant.

Une main calée sous mes fesses, il se dirige vers son bureau et repousse quelques dossiers avant de m'y asseoir. Mes escarpins tombent au sol. Donovan me dévore des yeux, immobile.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je n'arrive pas à me décider, répond-il en effleurant mes seins à travers mon chemisier. Est-ce que je commence par ici ?

Il me caresse lentement le côté, et l'impatience que j'ai contenue pendant tout l'après-midi cède la place à un feu brûlant. Fascinée, je l'observe tandis qu'il referme la main sur mon sexe déjà prêt à le recevoir.

— Ou par là ? reprend-il avec un sourire coquin. Tu as une préférence ?

Je secoue la tête et m'allonge sur le bureau, en appui sur mes coudes.

— Fais-moi tout ce que tu veux, dis-je dans un souffle.

Une expression de tendresse pure adoucit ses traits.

— Tu es parfaite, Talia !

Puis, sans perdre une seconde, il retire sa veste, déboutonne sa chemise et défait sa ceinture. Il s'immobilise, une main sur le bouton de son pantalon.

— Tu ne te déshabilles pas ? s'étonne-t-il.

Je me redresse en riant de plus belle.

— Espèce de grand romantique !

— J'ai trop envie de toi pour être romantique, avoue-t-il en venant poser son front contre le mien. Tu n'as pas idée du nombre de fois où j'ai rêvé de toi alors que j'étais assis à ce bureau, où je m'imaginai me perdre en toi, goûter ta saveur partout sur mes lèvres et ma langue.

Je frissonne et réprime un gémissement.

— Dans ce cas, qu'est-ce que tu attends ?

Il redresse la tête et m'embrasse tout en sortant mon chemisier de ma jupe. Je m'approche du bord du meuble de façon à sentir l'érection de Donovan contre moi.

— Tu es tellement sexy ! murmure-t-il en défaisant les boutons.

Il dénude mes épaules, et je replie les bras pour laisser glisser les manches. J'adore le regard caressant qu'il promène sur moi.

— Tu n'es pas mal non plus, dis-je en posant les mains sur ses hanches.

— Tu fais du bien à mon ego, en prime, renchérit-il en souriant.

— Je doute que ton ego ait besoin d'être rassuré.

Il me fait taire d'un baiser lent mais passionné, et je me laisse subjugué par la saveur de sa bouche, la sensation de sa peau contre la mienne, la chaleur de son corps, tandis qu'il m'étend sur le bureau.

Un gémissement m'échappe.

Donovan achève de remonter ma jupe autour de ma taille et écarte ma culotte pour introduire deux doigts en moi.

Le souffle me manque. Je suis assailli par le désir de le sentir en moi, mais soudain il se retire et pose l'index sur mes lèvres.

Aussitôt je l'attire dans ma bouche pour le sucer avidement, sans quitter Donovan des yeux. J'adore goûter mon excitation sur sa peau salée. Il provoque en moi une foule de sensations et d'émotions que je n'aurais même pas crues possibles – et tout ça d'un seul geste, d'une seule parole autoritaire.

— Lève-toi, ordonne-t-il.

Puis, sans me laisser le temps d'obéir, il me fait glisser du bureau. Il pose une main sur mon épaule et appuie dessus. Je comprends aussitôt et, sans le quitter du regard, je m'agenouille devant lui.

Je dessine du bout des doigts le tracé de ses abdominaux avant de défaire sa braguette. Je le débarrasse de son pantalon et de son caleçon d'un même geste. Son érection se dresse juste devant ma bouche.

Je me passe la langue sur les lèvres en relevant les yeux vers Donovan.

Il plaque une main à l'arrière de ma tête.

— Suce-moi.

Je ne demande que ça. Je referme le poing sur son sexe et en parcour toute la longueur une fois, puis deux. Il pousse un grognement et ferme les paupières quand j'ouvre la bouche et le lèche, juste au bout.

— Oh, oui !

Ça m'électrise de le voir aussi excité par mon contact. J'ai envie de le rendre complètement fou...

Je m'immobilise un instant et, dès qu'il m'accorde son attention, j'attire son gland entre mes lèvres. Donovan applique une légère pression pour que je le prenne tout entier ou presque. Là je m'arrête le temps de détendre ma gorge, puis je me recule lentement.

Une main à la base de son sexe, je commence à jouer avec, enivrée par son odeur et sa saveur. Il me guide fermement, m'imprimant le rythme qu'il veut sans pour autant me diriger entièrement.

— Oh, Talia ! Tu es géniale !

Je pousse un gémissement et, aussitôt, le sens durcir un peu plus sur ma langue. Son plaisir est proche,

je le devine au tremblement de ses cuisses et à la façon dont il resserre le poing dans mes cheveux, pourtant il s'écarte avec un grondement sourd.

— Relève-toi.

Je lui décoche un sourire coquin.

— Pourquoi ? Ça ne te plaît pas ?

Il me caresse la joue.

— Je ne veux pas jouir dans ta bouche... pas cette fois. Retourne-toi.

Je m'exécute lentement, alors il pose une main dans mon dos pour que je me penche.

— Attrape le bord du bureau, ordonne-t-il.

Un sourire aux lèvres, je baisse les yeux et le vois défaire mon porte-jarretelles puis retirer ma culotte.

Il ne vérifie pas si je suis prête à le recevoir ; il le sait déjà.

Il se place et, sans attendre, me pénètre d'un puissant coup de reins.

— Oh, oui ! dis-je en sentant mes muscles se contracter autour de lui.

Je me dresse sur la pointe des pieds sous la force de sa poussée.

— Oh, Donovan, c'est trop bon !

Il se retire lentement avant de revenir à la charge avec une ferveur qui me coupe le souffle. Je crispe les doigts sur le bureau et renverse la tête en arrière.

— Cambre le dos pour que je puisse aller encore plus loin.

J'obéis, et aussitôt ce changement de position m'arrache un gémissement. J'ai l'impression qu'il va me briser mais je m'en fiche complètement.

C'est incroyable.

Phénoménal.

J'ai les genoux qui tremblent, et Donovan m'attrape les hanches pour m'attirer contre lui de plus en plus vite et fort.

Ses grondements se mêlent à mes gémissements. Soudain il vient se caler tout au fond, et je suis secouée par un orgasme éblouissant.

Je n'ai plus aucun doute.

J'appartiens à Donovan.

Entièrement.

Irrévocablement.

— Talia ! s'exclame-t-il dans un souffle en jouissant à son tour.

Tous ses muscles se tendent, et il s'appuie contre mon dos, me poussant contre le bureau jusqu'à ce que je sente le bois contre mes hanches.

— Oh, putain ! chuchote-t-il dans mes cheveux. Chaque fois, c'est un peu meilleur. Je ne comprends même pas comment c'est possible.

Je suis trop absorbée par la vérité qui vient de me frapper de plein fouet pour répliquer quoi que ce soit.

Une fois qu'il a recouvré son souffle, il se retire lentement tout en m'immobilisant d'une main posée au bas de mon dos.

— Ça m'excite de voir mon sperme couler à l'intérieur de tes cuisses, T.

Il murmure ça d'une voix grave et empreinte d'une admiration qui m'échauffe aussitôt. Je sens mon sexe se contracter. Il passe l'index sur ma peau pour recueillir les fluides qui s'en échappent puis me le présente.

— Goûte le mélange de nous deux.

J'obéis en fermant les yeux. C'est délicieux.

— Tu es tellement sexy ! s'émerveille-t-il en retirant son doigt.

Je lui jette un regard par-dessus mon épaule. Ce que je vois dans ses prunelles me coupe le souffle.

C'est un tumulte d'émotions qui semble refléter les miennes.

Lui aussi, il a été bouleversé.

Il a compris qu'il m'appartenait mais il ne sait que faire de cette vérité – pas plus que moi.

Chapitre 12

J'ai toutes les peines du monde à me concentrer sur les fines lignes bleues qui dessinent le plan de notre futur centre d'accueil.

La semaine s'est écoulée en une succession d'expériences plus enthousiasmantes les unes que les autres. Le mur d'incompréhension qui séparait Jeremiah et Donovan s'effrite un peu plus chaque jour.

Un coup discret frappé à ma porte me tire de ma rêverie. Je redresse la tête et me cale au fond de mon fauteuil.

— Coucou, dis-je en voyant Marisa, qui m'observe avec un sourire malicieux. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu as de la visite, chantonne-t-elle.

Donovan ?

Aussitôt je me reprends, agacée d'avoir toute de suite supposé que c'était lui. Il est débordé cette semaine. Je l'ai à peine vu.

— Qui c'est ?

Pour toute réponse, Marisa m'adresse un clin d'œil. Je pose les mains sur les accoudoirs pour me relever et vais la rejoindre en riant doucement.

— Tu n'es qu'une chipie. Tu as pourtant passé l'âge pour ce genre de gamineries.

Elle me fait les gros yeux.

— Il n'y a pas d'âge pour les gamineries, rétorque-t-elle avant de m'entraîner dans le couloir.

Cette réplique me fait soudain penser à Mme Bartol. Elles s'entendraient à merveille, ces deux-là. Il faudra que je passe la voir, un de ces jours.

Ou alors, je pourrais attendre d'être rentrée chez moi pour de bon.

Je fronce les sourcils à cette perspective – à l'idée que mon contrat avec Donovan touche à sa fin.

Comme il l'avait promis, il a usé de mon corps comme bon lui semblait.

De mon côté, j'ai épaulé Jeremiah, et l'ai aidé à établir une relation affectueuse et confiante.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lance une voix masculine qui m'arrache à mes tristes pensées.

Bouche bée, j'aperçois Donovan adossé au bureau de Marisa, la tête inclinée sur le côté et les yeux plissés.

Il me dévisage.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? dis-je, sous le choc.

Il est presque 15 heures, Jeremiah ne devrait pas tarder à arriver.

— Tout va bien ? Où est J ?

— Tout va bien, me rassure Donovan. Je voudrais t'emmener quelque part.

J'écarquille les yeux sans comprendre.

Donovan rit doucement et se redresse.

— Viens ! J'ai des projets pour le reste de la journée, et ils n'impliquent pas la présence d'un chaperon de treize ans.

Voilà qui pique ma curiosité.

Je jette un coup d'œil à mon pull tout simple, mon jean usé et mes bottes noires. Comme à son habitude, Donovan est tiré à quatre épingles.

— Je devrais peut-être me changer.

— Tu es très belle comme ça. Pars avec moi, rétorque-t-il avec une lueur de désir dans le regard.

Je lui souris, incapable de résister.

J'ai envie de lui.

Je l'aime.

Soucieuse d'esquiver la question qu'il risque de poser face à mon expression enamourée, je désigne le placard où on range nos manteaux.

— Dans ce cas, je vais juste chercher mes affaires.

Marisa m'a devancée, et me passe ma veste et mon sac.

— Allez, file. Amusez-vous bien.

Je me retourne vers elle.

— Tu étais de mèche avec lui ?

— Moi ? s'écrie-t-elle, la main sur le cœur d'un air faussement outré. Comment oses-tu m'accuser d'une chose pareille ?

Je lui tire la langue.

— Vilaine.

— Viens, sinon on va être en retard, insiste Donovan.

J'enfile mon manteau en ronchonnant et lui emboîte le pas jusqu'à la porte d'entrée, qu'il me tient ouverte. Il me prend la main au passage, et la dernière chose que j'entends avant de sortir dans la rue, c'est le soupir théâtral que pousse Marisa.

— Elle est marrante, commente Donovan avec un sourire en coin.

— Ouais... Il lui arrive aussi d'être chiante.

Donovan éclate de rire. Chaque fois, ça me coupe le souffle. Je ferais n'importe quoi pour entendre ce son plus souvent. De nouveau je me rappelle que je vais bientôt devoir le quitter et je détourne la tête.

On monte dans la voiture, et Donovan ne semble pas remarquer que mon humeur s'est assombrie.

Je devrais être ravie. Il est venu au refuge pour me faire une surprise, et j'ai comme l'impression que celle-ci sera autrement plus impressionnante que la mienne.

— Comment tu l'as rencontrée ? me demande-t-il.

— Marisa ?

Il hoche la tête tout en s'insérant dans la circulation.

Je regarde par la vitre, curieuse de savoir où il m'emmène.

— Je la connais depuis des années. C'était une amie de ma mère. Quand j'ai décidé d'ouvrir mon propre centre d'accueil et de conseil au lieu d'aller travailler dans un cabinet et de m'occuper de cas qui ne m'intéressaient pas vraiment, elle m'a aidé à monter ce refuge.

Quand je mentionne ma mère, Donovan adopte une expression sérieuse, comme toujours. Il pose une main sur mon genou.

Le trajet dure vingt minutes et nous conduit à l'autre bout de Grand Rapids. Je suis sur des charbons ardents.

Donovan a le pouvoir de me briser le cœur – encore plus que la première fois –, et je ne sais pas s'il se rend compte de l'influence qu'il a sur moi.

C'est ma faute, cela dit. Je ne lui ai confié ni mes doutes ni mes craintes, mais c'est parce que je n'arrive pas à être parfaitement honnête avec lui alors qu'il y a une date limite à notre relation – et que celle-ci approche.

Dans deux semaines, ce sera fini. Pas une seule fois Donovan n'a mentionné l'éventualité que l'on reste ensemble au-delà des trente jours. L'idée de le quitter et de ne plus voir Jeremiah aussi souvent me fait tellement mal que je me masse la poitrine d'un geste machinal.

Je ferme les yeux et tente de ne pas réfléchir à l'avenir. Je voudrais savourer le présent tout en préservant mon cœur, sauf que ce dernier appartient déjà à Donovan depuis longtemps. Je le sais pertinemment.

— On est arrivés, déclare Donovan en coupant le moteur.

J'ouvre les yeux et, aussitôt, les écarquille.

Donovan observe ma réaction, l'air un peu nerveux. Je serre les poings.

— Qu'est-ce qu'on fait là ?

Nous nous trouvons devant la meilleure clinique privée de la région. Je sais exactement ce qu'on fait là mais je suis estomaquée.

Furieuse.

Il ne peut pas me proposer ça.

Je sais ce que coûte une chambre dans cet institut. Même avec le second million de dollars qu'il m'a promis à la fin du contrat, je ne pourrai pas assurer si mon père a besoin de soins intensifs pendant de longs mois.

C'est la raison pour laquelle je l'ai mis à Centerville.

— J'ai fortement encouragé la direction à faire un peu de place pour ton père, déclare Donovan en descendant de voiture pour venir ouvrir ma portière.

Je reste figée sur mon fauteuil, trop choquée pour bouger.

— Viens, je vais te faire visiter.

— Tu as déjà tout organisé ? dis-je d'une voix dure, sans même le regarder.

Comment ose-t-il m'enchaîner à lui comme ça ?

— Hé..., souffle-t-il en s'accroupissant pour être à ma hauteur.

Il tend la main pour me caresser les cheveux, mais je me dérobe à son contact.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Je croyais que tu voulais les meilleurs soins possible pour ton père.

— Comment veux-tu que je te rembourse une somme pareille ? crié-je, furieuse.

Il tressaille, surpris par la violence de ma réaction.

C'est plus fort que moi : toutes mes craintes, tous mes doutes refont surface, accompagnés par une indéniable jalousie. Il a tellement de fric qu'il ne comprend même pas à quel point ça peut être angoissant de se savoir pauvre. Je ne lui laisse pas le temps de répondre à ma question.

— Tu es toujours marié, et dans deux semaines, je n'habiterai même plus chez toi.

Je détourne la tête aussitôt, mais aperçois son expression peinée.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que j'essaie de t'acheter ?

— C'est ta façon de faire, non ?

— Mais enfin, Talia ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu adores ton père, et moi, je... Je voulais m'assurer qu'il reçoive les soins dont il a besoin. Rien de plus...

Je ferme les yeux en l'entendant bredouiller.

— Je veux rentrer à la maison.

— Talia ! Dis-moi ce qui ne va pas !

Je secoue la tête et me dérobe quand il tend la main vers moi. Je ne veux pas qu'il me touche. Je risque de m'effondrer, or je refuse qu'il assiste à ça.

Soudain je ne vois plus que le dégoût de sa mère, le sourire cruel de Cassandra, l'argent qu'il dépense sans compter et la manière dont il m'a forcée à venir habiter chez lui. Je lui dois déjà beaucoup trop.

— Ramène-moi à la maison, dis-je, les paupières brûlantes.

— Comme tu veux, lance-t-il.

Je crois l'entendre marmonner quelque chose sur l'irrationnel féminin, puis il claque la portière si violemment que ça fait trembler la voiture.

Le trajet du retour se déroule dans un silence tendu. À plusieurs reprises Donovan me demande des explications, mais je l'envoie balader.

J'ai réagi comme une conne. Je m'en rends compte à présent. Je devrais être ravie qu'il veuille s'occuper de mon père – et de moi.

Sauf que, tant que ce geste ne s'assortit pas d'une promesse d'avenir, ça ne fait que confirmer mon statut de maîtresse et de pute.

Or ça, je ne le supporte plus.

Quand on arrive aux abords de Denton, je murmure :

— Dépose-moi chez moi, s'il te plaît.

Il crispe les mâchoires.

— Tu étais d'accord pour habiter chez moi.

— J'ai accepté un million de dollars, je n'ai pas signé de contrat stipulant que tu me paies pour coucher avec toi.

Il crispe les mains sur le volant en cuir, qui proteste dans un crissement strident.

— Il n'est pas question de ça, putain ! Tu ne peux pas accepter un cadeau, tout simplement ?

Non.

Pas quand les implications sont aussi lourdes de sens. Il s'agit de mon père, l'homme qui s'est toujours occupé de moi, alors maintenant c'est à mon tour de prendre soin de lui. Je ne suis peut-être pas à la hauteur mais je sais que ça lui briserait le cœur s'il découvrait que je partage le lit d'un homme afin de pouvoir lui payer une clinique de luxe.

— Tu ne comprends pas.

Je m'applique à observer la rue bordée d'arbres, les voitures de plus en plus pourries autour de nous et les bâtisses de plus en plus vieilles.

— Alors explique-moi, insiste Donovan.

Je pousse un soupir de soulagement quand il se gare dans mon allée.

— Tu vois ça ? dis-je en désignant mon quartier un peu miteux. C'est mon univers. Je ne suis pas faite pour vivre dans un manoir et résoudre le moindre petit souci à coups de billets verts. J'ai accepté ta proposition parce que j'étais prête à tout pour pouvoir continuer à aider mes gamins, mais mon père verrait rouge s'il apprenait que j'ai fait quelque chose de ce genre pour lui.

C'est franchement hypocrite de ma part, vu que le mal est fait, mais l'argent que Donovan m'a versé, je l'ai essentiellement consacré au refuge.

Là, c'est différent.

— Je te l'ai dit, Talia, c'est...

— ... un cadeau. Je sais ; sauf que tes cadeaux ont des implications que je ne peux pas accepter. Tu te rends compte ? Tu es encore marié, Donovan !

— Plus que pour deux semaines, rétorque-t-il.

Les veines qui battent à son cou trahissent son irritation.

— C'est marrant, dis-je avec un petit rire amer. C'est justement le temps qu'il nous reste.

Il écarquille les yeux et referme la main sur mon poignet.

— C'est ce que tu crois ? Tu penses sérieusement que j'envisage déjà la fin de notre relation ? Mais putain, Talia ! Je viens à peine de te retrouver !

Il me relâche brusquement, comme s'il s'était brûlé à mon contact.

C'est peut-être le cas, d'ailleurs.

Le visage crispé en une moue de dégoût, il se détourne de moi. Aussitôt j'ai le sentiment de l'avoir perdu.

Ça me fait mal et me laisse un goût désagréable sur la langue, mais c'est trop tard pour revenir en arrière.

Je sens une migraine poindre à mes tempes. Je ne comprends plus rien.

— Je te laisse le week-end pour réfléchir au ridicule de cette situation. Si tu n'as pas encore compris ce que je ressens pour toi, alors je doute qu'on ait un avenir ensemble.

Il me jette un regard triste sous ses longs cils. Mon cœur se serre.

— Profite de ces deux jours pour te voiler la face, Talia, mais j'espère vraiment que c'est la dernière fois que tu me fuis.

Puis il se tait tandis que, d'une main tremblante, j'ouvre la portière et descends de voiture. Je suis devant ma porte quand je l'entends démarrer en trombe.

Je mets la clé dans la serrure, les joues baignées de larmes, et une fois à l'intérieur, je suis frappée par le vide qui règne chez moi.

Ma petite maison a beau être mignonne et accueillante, il y manque tout ce qui compte réellement pour moi.

— Je ne suis pas sûre de saisir le problème, lance Mme Bartol.

Elle rejette ses cheveux gris par-dessus son épaule et s'affale dans le canapé.

J'affecte un air blasé mais, en réalité, j'ai mal au ventre.

C'est peut-être dû au vin.

Ou à mes explications à la con.

— Il ne peut quand même pas m'acheter comme ça !

Je commence à radoter. C'est sûrement parce que Mme Bartol a dû devenir un peu sourde au cours des dernières semaines.

Je me tourne vers Laurie, assise dans le fauteuil en face de nous. Elle caresse du pouce la courbe de son verre à pied et contemple le liquide rouge sombre, comme si elle espérait y trouver la solution à mes problèmes.

Franchement je ne suis pas sûre que le vin m'aide beaucoup, moi. Je ne suis pas plus avancée qu'au début de la bouteille et je risque de me réveiller avec une méchante gueule de bois.

J'ai déjà mal au crâne.

Je repose mon verre sur la table basse en fronçant les sourcils.

J'ai appelé Laurie dès que Donovan m'a déposée ici, et elle s'est mise en route aussitôt. Quand elle est entrée, je me suis effondrée dans ses bras sans même lui laisser le temps de retirer son manteau.

C'est la meilleure amie du monde.

Puis Mme Bartol a vu de la lumière et a débarqué, une bouteille de rouge à la main, et je suis passée aux aveux.

— À quoi tu penses ? dis-je à Laurie pour la sortir de sa torpeur.

— Je pense que tu devrais lui accorder une autre chance, répond-elle tout doucement, comme si elle avait peur de me fâcher.

Elle n'a peut-être pas tort. Certes je suis en colère contre Donovan mais, surtout, je m'en veux de n'avoir pas su réfléchir posément.

La compagnie de ces deux femmes que je respecte plus que quiconque m'a remis les idées en place.

Plus ou moins.

Sauf que...

— Il n'est pas encore divorcé, déclaré-je.

Laurie grimace aussitôt. Son mari l'a trompée un soir et, dans son chagrin, elle a cherché du réconfort auprès d'un autre – son patron à l'époque. Depuis, James et elle essaient de recoller les morceaux, mais je sais que ça lui rappelle de mauvais souvenirs de savoir que j'ai couché avec un homme marié.

— Il a dit qu'il n'en avait plus que pour deux semaines, non ? Il t'a expliqué ce que ça signifiait précisément ?

Je secoue la tête. Toute à ma colère, je ne me suis pas étendue sur ce détail. Aux dernières nouvelles, Cassandra lui mettait des bâtons dans les roues pour faire traîner la procédure. Le fait qu'il pense voir le bout du tunnel me donne subitement le vertige.

À côté de moi, Mme Bartol se met à rigoler doucement. Elle doit déjà être pompette – ou un peu sénile, peut-être.

La pauvre.

— Quoi ? dis-je avec une moue râleuse.

— Ah, les jeunes d'aujourd'hui ! Vous tenez tellement à incarner la femme forte et indépendante qui a l'habitude d'obtenir ce qu'elle veut que vous en avez oublié l'essence même du bonheur.

Je pince les lèvres. J'ignore ce qu'elle va nous sortir mais je sais déjà que ça va m'évoquer deux personnes âgées en train de faire des cochonneries. Il n'y a pas assez de vin au monde pour adoucir les images mentales que Mme Bartol arrive à susciter de sa petite voix chevrotante.

— Une vie sexuelle qui dépote, et donc un homme qui assure – un homme qui ait envie de vous prendre comme un étalon sauvage chaque jour de votre vie.

Laurie s'esclaffe et recrache du vin par le nez avant de se mettre à tousser, une main devant la bouche.

Elle n'avait encore jamais eu l'occasion de passer beaucoup de temps en compagnie de Mme Bartol, alors elle se prend de plein fouet ses perles de sagesse d'ancêtre lubrique.

— Ce n'est pas tout, quand même...

Mme Bartol me fait taire d'un regard.

— C'est la seule chose qui compte ! Croyez-moi, les filles. Ça fait cinquante ans qu'on est mariés, Harold et moi, et s'il y a bien un truc qui marche à tous les coups, c'est son instrument.

Je glousse, mais ça ne l'arrête pas.

— Je suis très sérieuse ! C'est le remède à tous nos petits problèmes. Talia, ma puce, tu as un homme qui non seulement est prêt à t'offrir ça – et il a l'air de maîtriser la chose, si j'ai bien compris – mais qui, en plus, veut prendre soin de toi et de ta famille, te faciliter la vie et t'épargner les soucis. Franchement, c'est quoi, ton problème ?!

Je suis un peu surprise par cette franchise un peu brusque. Pourtant je devrais y être habituée.

Je reprends mon verre et le vide d'un trait.

— Il essaie de me piéger.

— Mais quelle andouille ! s'écrie Mme Bartol.

Elle renverse la tête en rigolant comme une hyène, si fort que je jette un regard inquiet à Laurie. Ma pauvre voisine est en train de perdre les pédales. Quand, enfin, elle recouvre son calme, elle pose son verre et se lève.

— Cet homme essaie de t'aimer, et toi, tu es trop crispée sur votre histoire passée pour te rendre compte qu'il essaie simplement de te prouver combien il tient à toi. Il s'y prend peut-être comme un manche, mais bon, c'est un homme. Dans l'ensemble, ils ne sont pas très fins, quand même. Ça ne signifie pas qu'il n'y met pas du sien.

Je repense à ce que m'a lancé Donovan avant que je descende de voiture.

« Si tu n'as pas encore compris ce que je ressens pour toi, alors je doute qu'on ait un avenir

ensemble. »

Il ne voulait quand même pas dire ce que prétend Mme Bartol. Si ?

Je sonde le fond de mon verre en fronçant les sourcils.

— J'ai vraiment réagi comme une conne, hein ?

Mme Bartol me tapote l'épaule en passant.

— Je savais que tu finirais par entendre raison. Appelle-le, supplie-le de te pardonner et de te faire jouir, et tout ira bien.

— Oh ! Vous êtes terrible !

Elle hausse les épaules en m'adressant un clin d'œil, et je me lève à mon tour pour la raccompagner à la porte. Laurie nous emboîte le pas, un grand sourire aux lèvres.

— Tu es jeune, ma puce. Tu verras. Un homme qui est doué au lit, avec un compte en banque assez fourni pour t'épargner des soucis et un cœur assez généreux pour accueillir son neveu, ce serait bête de le laisser filer aussi facilement, même s'il reste encore un petit obstacle en forme de future ex-femme un peu chieuse.

— Oui, enfin, pour l'instant, c'est son épouse, dis-je en boudant comme une gamine.

Je n'y peux rien, le simple fait de penser à Cassandra me met dans une colère noire.

Il faut dire qu'elle est toujours aussi belle, cette peste.

— Sur le papier uniquement, rétorque Mme Bartol. Patiente encore deux semaines si ça te rassure, mais à t'entendre, j'ai la certitude que tu es la seule femme qui l'intéresse.

Elle se dresse sur la pointe des pieds pour m'embrasser sur la joue.

— Merci, madame Bartol.

— Au revoir. Passez une bonne soirée, lance Laurie dans mon dos. J'ai été ravie de vous revoir.

J'ouvre la porte et souris quand Mme Bartol me jette un regard faussement courroucé.

— À force de parler de sexe, j'ai la fleur en chaleur, moi. Si vous voulez bien m'excuser, je vais aller faire avaler deux ou trois pilules à Harold, jusqu'à ce que son lapin Duracell soit en état de me calmer.

Je me sens pâler.

Si seulement je pouvais me désinfecter le cerveau après une image pareille !

Pourtant, c'est plus fort que moi, j'éclate de rire.

Cette vieille chipie est complètement tarée – et absolument géniale.

— Sur ce... bonne nuit, murmure Laurie.

— Au revoir ! lance Mme Bartol avant de s'éloigner.

Nous la suivons du regard pour s'assurer qu'elle traverse la rue sans encombre.

Quand elle arrive devant chez elle, Harold ouvre la porte, nu comme un ver, et la soulève de terre pour l'entraîner à l'intérieur.

À côté de moi, Laurie s'appuie contre le chambranle en soupirant.

— Tu sais quoi ? Elle est peut-être dingue, mais je suis prête à suivre tous ses conseils pour me garantir un mari qui m'accueille encore comme ça après cinquante ans de vie commune.

Je lui souris.

— Je crois que tu l'as déjà trouvé.

— Oui...

Elle me rend mon sourire et passe une main dans ses longs cheveux bruns.

— Et j'ai l'impression que toi aussi, ajoute-t-elle.

Mes yeux s'embuent soudain.

Elle a peut-être raison. Sauf que j'ai été odieuse avec l'homme en question.

Chapitre 13

Je suis dans le garage, Ellie Goulding chante dans mes écouteurs, et j'ai enfin recouvré mon calme après quarante-huit heures d'angoisse.

Je sais comment je vais m'y prendre pour présenter mes excuses à Donovan et j'attends demain soir avec impatience. J'ai essayé de l'appeler cinq ou six fois, mais il n'a ni décroché ni répondu à mes messages. Je m'efforce de ne pas m'inquiéter à l'idée que j'ai peut-être déjà tout gâché, même si c'est difficile. Quoi qu'il en soit, ça ne va pas m'empêcher de lui expliquer ce qui s'est passé vendredi. J'ai laissé mes peurs prendre le dessus, tout simplement.

J'avais les larmes aux yeux quand j'ai dit « au revoir » à Laurie, en début d'après-midi. Heureusement j'ai aussi des courbatures aux abdos d'avoir trop ri tout le week-end.

Ça m'a fait un bien fou de passer du temps avec ma meilleure amie. On ne se voit plus assez souvent. Je lui ai fait un gros câlin avant de la laisser partir, et elle m'a rappelé qu'il faut parfois accorder une seconde chance à quelqu'un pour en découvrir le vrai caractère. J'admire sa force – sa faculté de pardonner et de reconnaître ses propres erreurs.

Mme Bartol est venue nous apporter le petit déjeuner ce matin – Mimosa et petits pains à la cannelle. J'ai encore l'estomac bien calé et les paupières un peu lourdes.

C'était le parfait week-end.

Enfin, presque.

J'aurais aimé que Donovan soit là pour rire avec nous et entendre les histoires graveleuses de Mme Bartol.

J'ai eu tout le temps de réfléchir à ma réaction de vendredi.

La peine choquée que j'aie vue dans le regard de Donovan était plus éloquente que mes craintes et mes doutes.

Je m'absorbe dans la sensation du papier de verre sous mes doigts, à bout de souffle. Ça n'a l'air de rien, pourtant ça peut prendre des heures de préparer le bois afin de pouvoir poser la peinture et le vernis sans risquer que ça s'écaille avec le temps.

J'ai les biceps en feu et les doigts engourdis à force de poncer.

Je suis en train d'essuyer la planche avec un chiffon quand, soudain, des phares éclairent l'intérieur du garage.

D'habitude je travaille avec la porte fermée, mais il fait encore un temps magnifique, alors j'ai voulu profiter de la lumière automnale et de l'air frais et doux.

Je me retourne, couverte de poussière, et écarquille les yeux en voyant Jeremiah descendre de voiture.

— Tiens, salut ! dis-je sans chercher à dissimuler ma surprise.

Je retire mes écouteurs et les range dans la poche de ma chemise.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Je ne t'ai pas vue de tout le week-end, et mon oncle est d'une humeur massacrate.

— Jeremiah...

Je cherche à prendre un ton doux et apaisant mais, à en juger par son expression, j'ai surtout l'air condescendante.

— Quand je suis rentré vendredi, tu n'étais pas là, alors j'ai demandé à Donovan, et il m'a répondu que tu étais partie.

Je vois son menton trembler, et un mélange de colère et de tristesse me prend à la gorge.

— Je suis toujours là, Jeremiah, dis-je en tendant le bras vers lui. Je ne t'abandonnerai jamais.

Il serre les poings.

— Pourtant c'est exactement ce que tu as fait.

Je secoue la tête.

— On s'est disputés, Donovan et moi, mais je serai toujours là pour toi, quoi qu'il arrive. Je suis désolée. Il aurait dû te le dire.

Jeremiah renâcle puis, soudain, jette un coup d'œil curieux à mon établi.

La culpabilité me noue l'estomac et me laisse un arrière-goût amer.

— Jeremiah...

Je m'approche de lui tout doucement, comme si c'était un animal blessé – ce qui est un peu le cas.

— Je suis désolée que notre dispute t'ait rendu malheureux, mais elle n'avait rien à voir avec toi.

Il me toise, la mine butée, alors je fais une nouvelle tentative.

— C'était ma faute. Donovan a fait quelque chose de très gentil, mais je l'ai mal pris. J'ai l'intention de lui présenter mes excuses.

— Quand ça ? interroge Jeremiah. Parce qu'il est redevenu super-chiant, depuis que tu es partie. C'est nul.

— Bientôt.

Il se détend légèrement et hoche la tête. C'est un geste presque imperceptible, pourtant je comprends qu'il me croit et qu'il me pardonne.

Il s'avance vers l'établi et, très prudemment, passe les doigts le long de la planche.

— Oh ! C'est tout doux !

Je ne peux m'empêcher de sourire en le voyant se pencher sur les lettres que j'ai découpées dans des feuilles de papier pour m'en servir comme pochoirs.

— Oui, hein ? Il faut encore que je débarrasse le bois de toute la poussière avant de commencer à peindre.

Je m'approche et lui donne un petit coup d'épaule.

— Tu veux rester un peu pour m'aider ?

Il jette un coup d'œil en direction de Bentley – *dans sa Bentley* –, puis se retourne vers moi.

— Je peux ?

— Bien sûr !

Je lui montre comment achever la préparation du bois et dessiner les mots, et passe l'heure suivante à le regarder travailler.

Il est précis et délicat, et je m'attendris de le voir aussi concentré. Les sourcils froncés, il se mordille la lèvre.

Il ressemble tellement à Donovan !

— Je pense que ça suffit pour ce soir, dis-je une fois qu'il marque le point final.

Il repose son pinceau, et on contemple en silence la citation qu'il vient d'inscrire sur le bois en lettres bleu marine. « Souris beaucoup. Pardonne facilement. Aime librement. »

— C'est un peu tarte quand même, marmonne-t-il en réprimant un sourire.

Je ris doucement.

— Je sais, mais ça me parlait.

Je lui tends un torchon et m'essuie les mains sur le mien. J'ai failli proposer à Bentley de venir nous

rejoindre, et puis je me suis dit que, si ça ne le dérangeait pas d'attendre une petite heure dans la voiture, c'était une bonne occasion pour moi de passer un peu de temps seule avec Jeremiah.

— Bon, il se fait tard. Tu devrais peut-être rentrer et préparer ton sac de classe.

Son regard s'anime aussitôt.

— Oui ! Je commence les cours dans un nouveau collège, demain.

Je suis tellement surprise que j'en lâche mon chiffon.

— Hein ? Comment ça ?

Jeremiah hausse une épaule.

— Ouais, mon oncle m'a inscrit dans l'établissement public le plus proche de la maison. La saison de basket débute bientôt, alors j'ai bien envie d'essayer d'entrer dans l'équipe.

— Tu veux que je t'aide à te préparer pour les sélections ?

Il s'esclaffe quand je lui propose ça mais, en tournant la tête, il remarque le panneau de basket que j'ai installé dans le jardin. Je ne joue plus très souvent mais j'adorais ça au lycée alors, parfois, quand j'ai besoin de me détendre ou de me dépenser un peu, je ressors mon ballon.

— Genre ! T'es une fille. Je vais te battre, c'est obligé, lance-t-il avec l'arrogance d'un ado qui n'a pas encore tout compris.

J'éclate de rire et passe un bras autour de ses épaules.

— Toi, un de ces jours, je vais te faire regretter ces paroles.

Il me jette un regard goguenard mais reprend son sérieux quand, nous voyant approcher, Bentley sort de la voiture pour ouvrir la portière arrière.

— Monsieur Jeremiah, déclare-t-il en s'inclinant poliment.

Le jeune homme fait semblant de râler. Quant à moi, je rigole doucement.

— On se voit bientôt. D'accord ? dis-je tandis qu'il s'installe sur la banquette. On vernira la planche ensemble, si tu veux.

— Oh, je m'en fous un peu, tu sais, grommelle-t-il.

Pourtant je remarque la façon dont il regarde mon garage. Mon cœur saigne à l'idée que j'aie détérioré notre relation en me réfugiant chez moi pour le week-end. Je compte bien réparer les dégâts, mais ça m'agace de savoir qu'on a fait deux pas en arrière à cause de moi. Je tiens vraiment beaucoup à ce jeune garçon.

Je lui dis « au revoir » et referme sa portière avant de m'adresser à Bentley, qui se tient presque au garde-à-vous derrière moi.

Il est habillé, comme toujours, d'un pantalon kaki et d'une chemise blanche impeccablement repassée.

— Est-ce que vous pourriez me rendre un service demain pendant que je serai au refuge ? Je sais que ça ne fait pas partie de vos fonctions, mais...

J'hésite. Je ne veux pas abuser de sa gentillesse.

— Je suis là pour vous assister, Jeremiah et vous, de quelque manière dont vous ayez besoin, mademoiselle Merchant.

— Talia, le corrigé-je en souriant.

Il hoche la tête.

Je désigne mon garage.

— Est-ce que vous pourriez emporter mon établi ainsi que quelques affaires chez Donovan, s'il vous plaît ? J'aimerais aider Jeremiah à terminer son œuvre.

J'espère également que Donovan acceptera mes excuses et m'autorisera à rester chez lui encore quelques semaines. Je tiens à être là pour aider Jeremiah à s'adapter à son nouveau collège. Et puis, il va me falloir du temps pour rétablir la confiance que j'ai abîmée ce week-end.

— Bien entendu, répond Bentley.

Nous nous dirigeons vers sa portière à lui.

— Merci. Je vais tout rassembler sur l'établi. Il n'y aura pas grand-chose, ne vous inquiétez pas.

C'est vraiment très gentil de votre part.

— Je vous en prie.

Il me sourit et – chose qui ne lui ressemble pas du tout – pose la main sur mon bras. Je le regarde, surprise.

— Si vous me permettez, je voudrais que vous sachiez que M. Lore s'est montré insupportable tout le week-end. Vous lui manquez beaucoup.

Une émotion poignante me prend à la gorge. Je déglutis tant bien que mal.

— J'espère y remédier demain.

Quand il me sourit de nouveau, de petites rides se dessinent à la commissure de ses lèvres et de ses yeux, et j'ai presque envie de m'appuyer contre lui pour qu'il me prenne dans ses bras. Je l'imagine sans mal en oncle affectueux, et j'apprécie beaucoup le dévouement dont il fait preuve envers Donovan et Jeremiah.

— Bon, c'est bien. Bonne soirée, Talia.

C'est la première fois qu'il m'appelle par mon prénom, et ça me réchauffe le cœur. Je le salue d'un signe de tête puis regarde la voiture s'éloigner avant de retourner dans le garage.

Là je nettoie mon bazar et prépare l'établi pour que Bentley n'ait plus qu'à le transporter.

Puis, une fois douchée, je vais me coucher et rêve de Donovan – des rêves tout doux, où il me pardonne et où notre passé ne compte plus. Des rêves où il me supplie de lui accorder ma confiance et mon amour, où il dit me vouloir toujours à ses côtés.

Je rêve d'un amour plus vital que les rayons du soleil, un amour qui m'embrase de l'intérieur chaque fois que Donovan, par les caresses de ses mains, de sa langue et de son sexe, m'offre des orgasmes qui me bouleversent corps et âme.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demande-t-il d'une voix hésitante.

Pourtant je devine à son sourire en coin qu'il n'est pas mécontent de me voir.

Je pince les lèvres et prends une longue inspiration avant de lui tendre la boîte en plastique que j'ai entre les mains. Il la saisit en haussant un sourcil.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il baisse les yeux un instant puis relève sur moi un regard amusé.

— Euh...

Je me passe la langue sur les lèvres, ce qui ne manque pas d'attirer son attention. Ses pupilles se dilatent, chassant presque entièrement le vert de ses iris.

Aussitôt une chaleur familière et bienvenue me fait frissonner de plaisir.

— C'est un gâteau... aux amandes honorables, dis-je en espérant qu'il saisisse ce subtil jeu de mots.

Il éclate d'un petit rire qui dessine des rides joyeuses au coin de ses yeux.

— Aux amandes honorables, hein ? répète-t-il d'une voix grave et douce qui m'envoie de délicieuses vibrations directement entre les jambes. Et ce n'est pas trop amer, ça ?

Un peu, à vrai dire.

Je déteste avoir tort – et encore plus l'admettre.

Je le regarde par en dessous.

— Oui, enfin, c'est surtout une tourte à la cerise. J'ai juste mis des amandes effilées dessus.

Donovan rit de plus belle et recule d'un pas pour ouvrir la porte en grand.

— Allez, entre, adorable emmerdeuse.

Je monte la dernière marche en tremblant légèrement sur les talons de mes bottines grises puis lisse des plis imaginaires sur ma tunique.

— Merci.

J'arrive à peine à articuler ces deux syllabes sans chevroter.

Donovan m'entraîne vers la cuisine.

— Tu l'as faite toi-même ? demande-t-il.

Il pose la boîte sur le plan de travail, en retire le couvercle et se penche pour humer les arômes de la tourte fraîchement sortie du four.

— Oui.

— Ça sent super-bon. Tu en veux une part ?

Interloquée, je le regarde s'affairer dans sa cuisine avec autant de naturel que si on ne s'était pas disputés la dernière fois qu'on s'est vus – comme si je ne lui avais pas jeté son cadeau à la figure en l'accusant de me traiter comme une pute.

— Donovan, dis-je en m'approchant de lui. Tu ne crois pas qu'on devrait discuter ?

Il s'immobilise un instant puis place deux parts de tourte dans des assiettes bleues.

— Je crois qu'on devrait commencer par le dessert, rétorque-t-il.

Alors il me jette un coup d'œil par-dessus son épaule et me détaille lentement de la tête aux pieds. Puis il sourit comme s'il venait de parvenir à une conclusion satisfaisante.

— Oui. D'abord le dessert.

Il s'assied sur un tabouret et fait glisser une des deux assiettes vers moi, alors je prends place en face de lui.

— Mmm..., se délecte-t-il après la première bouchée, sans détacher son regard du mien.

Je me fige, la cuillère devant mes lèvres, en entendant ce grondement doux.

Les joues en feu, je serre les cuisses discrètement puis m'efforce de me concentrer sur ma part de tourte. Elle est délicieuse, en effet. C'est une recette de Mme Bartol, qui m'a juré que non seulement ça fondait sur la langue, mais que ça ferait aussi fondre mon homme.

Si j'en crois la lueur lascive dans les yeux de Donovan, elle n'a pas menti.

Une fois qu'il a fini, il essuie un peu de jus de cerise au coin de sa bouche et repousse son assiette sur le côté pour poser les coudes sur le comptoir.

— Tu t'es défilée, Talia.

Je baisse les yeux sur mon assiette. Je n'arrive pas à réfléchir quand Donovan me regarde comme ça et me parle de cette voix si douce. Je me sens toute chaude et toute chose, ce qui n'est pas déplaisant.

— Je suis désolée, dis-je dans un murmure enroué.

— Tu es excusée.

Je redresse la tête, surprise. Il me sourit joyeusement, l'air à la fois détendu et tout excité. Je ne vois nulle trace de colère ni de l'humeur massacrate qu'il a fait subir à Jeremiah et Bentley pendant tout le week-end.

Est-il possible que ma présence l'apaise à ce point ? Est-ce moi qui le rends si heureux ?

Je ne m'attarde pas trop sur cette idée.

— Comme ça ? Aussi facilement ? m'étonné-je avant de porter à ma bouche le dernier morceau de tourte.

Donovan suit le mouvement de ma cuillère avant de répondre.

— Non, pas aussi facilement.

— Ah.

— Viens.

Il me tend la main et passe de mon côté du bar, où il attend que je me relève. Je place ma paume contre la sienne, et un courant délicieux me remonte le bras quand il referme les doigts. Il m'entraîne vers le salon.

— Où est Jeremiah ? Il m'a dit qu'il commençait les cours dans un nouveau collège aujourd'hui. Donovan glousse.

— Oui, il m'a avoué qu'il était passé te voir, ce cachottier.

— Il m'en voulait beaucoup d'être partie.

J'ignore ce que ma voix révèle, mais Donovan fait volte-face et me prend dans ses bras, de sorte que nos mains entremêlées reposent au creux de mon dos. Je m'appuie contre lui quand il me caresse la joue. C'est plus fort que moi. Je l'aime, même si cette vérité me terrifie.

— Tu savais où il était ?

— Bentley m'a appelé pendant que vous étiez dans le garage. Avant ça, je savais qu'ils étaient tous les deux, alors j'étais tranquille. D'habitude, quand il veut s'échapper un peu, il part à pied.

Arrivé devant le canapé, il me lâche le temps de s'asseoir puis m'attire sur ses genoux, de sorte que j'aie les cuisses en travers des siennes et le dos calé à l'accouder.

— Comme ça, tu ne peux plus t'enfuir, déclare-t-il en passant les bras autour de moi.

Lovée contre lui, avec son souffle dans mon cou, je n'ai plus aucune envie de bouger.

— Et en ce moment, il est où ?

— Bentley l'a emmené faire des courses. Apparemment ses fringues n'étaient pas assez cool pour un collège public.

Il fait semblant de râler, mais c'est sur une note affectueuse.

— C'était vraiment gentil de ta part, de lui permettre de changer d'établissement en cours d'année.

— Ouais... Ces dernières semaines, je me suis rendu compte que pas mal de choses allaient devoir évoluer dans cette maison. Apparemment je suis un maniaque un peu coincé qui cherche à tout gouverner, or j'ai cru comprendre que tout le monde n'appréciait pas forcément.

Les joues en feu, je baisse les yeux sur mes mains.

Donovan me caresse le menton avec le pouce et me fait relever la tête pour que je croise son regard.

— Je veux prendre soin de toi, Talia. Je veux me rattraper pour la peine que je t'ai causée il y a huit ans. Mon cadeau, vendredi... C'est de ça qu'il s'agissait. En offrant à ton père le meilleur traitement possible, j'espérais améliorer un peu sa vie – et apaiser un peu la tienne.

Des larmes me picotent le nez, et je n'ai même pas le temps d'essayer de les contenir.

— Ne pleure pas, Talia, murmure-t-il en m'essuyant tendrement les joues.

— C'est juste que... (je renifle et me frotte le nez sur ma manche – *très classe*) ça m'a fichu la trouille. Je ne sais pas bien où on en est, toi et moi, et je n'ai pas l'habitude qu'on m'aide.

Il me prend le visage entre les mains et m'embrasse sur le front.

— On est en train de s'accorder une seconde chance, Talia. J'ai envie que ça marche entre nous... Je te veux, toi. Je veux que tu fasses partie de ma vie – et de celle de Jeremiah. J'aimerais qu'on rattrape le temps qu'on a perdu à cause de moi. Si j'ai cherché à aider ton père, ce n'était pas pour que tu te sentes redevable... (Il s'interrompt un instant, et inspire longuement contre moi.) C'était pour te montrer à quel point je t'aime – depuis toujours.

Mon cœur fait un boucan du tonnerre dans ma poitrine. *Il m'aime ?*

Je m'aperçois que j'ai les yeux écarquillés et que je peine à respirer – ou à bouger, d'ailleurs.

Donovan se passe la langue sur les lèvres puis dépose un léger baiser au coin de ma bouche. Comme par magie, ce contact me ranime. Je m'appuie contre lui.

— S'il te plaît, dis-moi que toi aussi, chuchote-t-il.

Il me serre dans ses bras, et je sens son érection poindre entre mes cuisses. Je n'arrive plus à réfléchir, et encore moins à parler.

— S'il te plaît, Talia.

— Oui ! Moi aussi, je t'aime. Je n'ai jamais cessé, mais cette fois, ça me fait peur.

Je m'écarte un peu pour rassembler mes idées et reprendre mon souffle.

— Il y a encore Cassandra...

Il fait une grimace de dégoût en entendant le prénom de sa femme.

Moi aussi, je ressens comme un courant d'air glacial qui refroidit quelque peu cet instant romantique, mais il faut que je lui dise ce que j'ai sur le cœur.

Quand il ouvre la bouche pour parler, je pose deux doigts sur ses lèvres.

— Je ne veux pas être la maîtresse. Même si c'est une question de semaines, et uniquement sur le papier, je ne peux plus...

Je retire ma main, mais aussitôt Donovan me saisit le poignet. Il me lèche délicatement l'index avant de l'attirer dans sa bouche.

Apparemment il existe un raccourci coquin entre mon doigt et mon clitoris parce que, brusquement, mon corps entier entre en surchauffe. Les yeux écarquillés, j'observe Donovan et ce qu'il me fait.

Quand il retire mon index, c'est avec un petit bruit sec qui me fait glousser comme une gamine. Pourtant j'essaie de résister à la folle attirance qui nous aimante, lui et moi.

— Qu'est-ce que tu dirais si je t'apprenais que Cassandra n'est plus un problème, que les papiers sont signés et entérinés, et que nous sommes officiellement divorcés ?

Je lui jette un coup d'œil incrédule. Je dirais que j'ai envie de lui arracher ses vêtements et de lui sauter dessus là, tout de suite, maintenant, sur son canapé. Sauf que j'ai du mal à le croire.

Il y a trois jours, il m'a demandé de patienter deux semaines.

Donovan sourit, m'embrasse sur le front, pose les mains sur mes hanches et me soulève pour m'asseoir à côté de lui.

— Donne-moi une seconde.

Il se remet debout et sort du salon.

J'ai à peine le temps de repenser à ce qu'il vient de dire qu'il reparaît, une grande enveloppe à la main. Il en frappe son autre paume d'un geste joueur.

Je me lève à mon tour.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La raison pour laquelle je ne pouvais pas prendre tes appels ce week-end.

Il s'immobilise, et je reconnais le logo d'un grand cabinet d'avocats dans un coin de l'enveloppe.

Je fronce les sourcils.

— C'est Jensen Rhodes, ton nouvel avocat ?

— Pourquoi ? Tu le connais ?

— Pas personnellement, dis-je en saisissant l'enveloppe. James travaillait pour lui, avant.

— James, le mari de Laurie ? Il travaillait pour Rhodes ?

Je hoche la tête. J'ai l'impression que, en défaisant le fermoir métallique qui scelle le tout, je vais avoir un aperçu d'une relation qui ne me regarde pas.

— Oui. C'était avant qu'ils retournent à Ann Arbor, évidemment. D'après ce que j'ai compris, Jensen est redoutable – rusé et prêt à tout pour satisfaire ses clients. Apparemment il n'hésite pas à s'abaisser à des pratiques peu recommandables.

— En tout cas, le client que tu as devant toi est effectivement satisfait. Il n'a fallu que quelques jours

à Rhodes pour découvrir que Cassandra me trompait depuis deux ans avec le directeur financier de l'entreprise de son père.

J'en reste bouche bée – choquée et écœurée à la fois.

Donovan n'a pas l'air plus affecté que ça.

— Je suis désolée, dis-je.

Il éclate de rire.

— Je me fiche éperdument de Cassandra. Elle peut faire ce qui lui chante. En revanche, ses actions violent les termes de notre contrat de mariage. Techniquement elle ne devrait pas toucher un cent, mais je voulais m'assurer qu'elle signe les papiers ce week-end alors je lui ai promis de ne pas ébruiter cette affaire et de lui verser cinq millions de dollars pour qu'elle me fiche la paix.

Je relève la tête et croise son regard.

— Tu n'ouvres pas ? me demande-t-il.

C'est tentant. Cinq millions de dollars, c'est une sacrée somme, et j'aimerais en avoir la preuve.

Je cale le pouce contre le fermoir, qui est froid contre ma peau, puis lance l'enveloppe sur la table basse.

— Non.

Si je veux vraiment donner une chance à Donovan, alors je me dois de lui faire confiance.

Ses yeux s'animent d'une lueur joueuse, et il s'approche de moi avec la vélocité gracieuse d'une panthère.

Les bras autour de ma taille, il m'attire contre lui en faisant remonter la main dans mon dos pour la refermer sur ma nuque. Il m'embrasse avec une fougue qui enflamme mon désir et me consume tout entière.

Je m'appuie contre lui, à la merci de cet homme qui m'a un jour brisé le cœur et qui, seul, semble capable de le guérir.

Un gémissement de plaisir s'échappe de sa gorge, grave et sexy. Je suis fichue. J'agrippe ses épaules et referme les poings sur le tissu de sa chemise, impatiente de sentir sa peau contre la mienne.

Soudain il rompt notre baiser et s'écarte de moi, tout essoufflé.

J'entends la porte d'entrée se refermer et je jette un coup d'œil à Donovan.

— On finira ça tout à l'heure, gronde-t-il tout près de mon oreille.

Oui... si je ne prends pas feu spontanément d'ici là.

Je me passe la langue sur les lèvres et y goûte la saveur de Donovan. Au même moment Jeremiah entre dans la pièce.

— Oh, putain ! Vous étiez en train de fricoter, là, ou je rêve ?

Je me tourne vers lui et aperçois son grand sourire réjoui. Il a des quantités de sacs en plastique à la main.

— Salut, dis-je, un peu nerveuse.

— Tu es là, souffle-t-il.

Il parle d'une voix pleine d'espoir, peut-être justement parce qu'il ne rêvait pas. On était bel et bien en train de fricoter, et c'était délicieux.

Je hoche la tête.

— Oui.

Son sourire se fait plus franc, plus libre.

— Et elle compte bien rester, intervient Donovan juste derrière moi.

Sa voix grave me fait frissonner, surtout quand il m'enlace pour me faire reculer et m'appuyer contre son torse. Je sens son érection dans mon dos.

Je me mords la lèvre pour réprimer un gémissement.

— Alors, ce nouveau collègue ? C'était comment ?

Il faut vraiment que je cesse de penser à Donovan. Maintenant que Jeremiah est rentré, on va devoir attendre des heures avant de se retrouver seuls tous les deux.

Une partie de moi se réjouit de cette interruption. Quand je suis revenue, ce n'était pas dans l'intention de me jeter dans ses bras aussi sec.

Quant à l'autre partie, elle se sent plus vivante que jamais.

Il me veut dans sa vie !

Il m'aime !

J'ai envie de courir partout en jetant des paillettes en l'air.

Il faut croire que je suis complètement atteinte.

— C'était... sympa, répond Jeremiah.

Si ce commentaire ne déborde pas d'enthousiasme, son attitude est beaucoup plus légère et plus joyeuse qu'hier.

— Tu as des devoirs ? demande Donovan.

— Non. Je suis en avance dans la plupart des matières.

Un silence un peu gêné s'installe dans la pièce. Jeremiah finit par y mettre un terme en levant ses bras chargés de sacs.

— Je vais monter tout ça dans ma chambre.

Il s'éclipse avant qu'on ait pu dire quoi que ce soit.

Alors le silence prend un tout autre saveur, beaucoup plus douce et épicée.

— Ce soir tu dors dans mon lit, murmure Donovan à mon oreille.

Je ne peux que hocher la tête, muette de désir.

Chapitre 14

Il me pénètre avec force, et je renverse la tête sur l'oreiller, les mains crispées sur ses épaules.

— Oh, oui !

Appuyé sur les coudes, il recule les hanches avant de revenir à l'assaut, très lentement cette fois.

— Cesse de me torturer comme ça ! dis-je d'une voix essoufflée.

Il me sourit, amusé, et effleure mes lèvres d'un léger baiser. Il a placé les mains de chaque côté de mon visage.

Le désir et la tendresse donnent une intensité particulière à ses beaux yeux verts.

Je suis au septième ciel.

Je me suis réveillée dans ses bras, et presque aussitôt il a commencé à faire danser ses doigts entre mes jambes pour me préparer à l'accueillir.

— Donovan !

Mon corps s'embrase. Je brûle pour lui, tout entière.

— Vas-y, Talia ! Jouis pour moi ! gronde-t-il d'un ton rauque.

Soudain je suis secouée de spasmes et écarte encore les cuisses pour m'abandonner à mon orgasme.

— Tu es tellement belle ! murmure-t-il.

Alors ses coups de reins se font plus forts.

Rapides.

Puissants.

Je pousse des cris incohérents tandis que la vague d'extase reflue et cède la place à une autre – à moins que ce ne soit la même qui se prolonge. Je ne sais même plus.

La seule chose dont je sois sûre, c'est que Donovan m'offre les expériences les plus érotiques que j'aie jamais vécues.

— Oh, Talia !

Il plaque les hanches contre les miennes, emporté par son propre plaisir. Il m'embrasse avec fougue, comme s'il voulait prendre possession de ma bouche après s'être approprié le reste de mon corps – et mon cœur.

Je sens ses spasmes, et mon sexe se contracte en réponse.

Il me caresse doucement la joue et frôle mes lèvres une dernière fois, tendrement.

Nos cœurs battent à l'unisson.

Je fais courir mes mains sur ses épaules et dans son dos, incapable de détacher mon regard de son beau visage.

— Tu es incroyable, dis-je tout contre sa bouche.

Nos souffles se mêlent, comme en écho à nos corps enlacés sous les draps.

— Je suis amoureux de toi, murmure-t-il comme si ça expliquait tout.

J'esquisse un sourire timide, les joues rouges de plaisir.

— Moi aussi, je t'aime.

Cette petite phrase résume tout, et pourtant je la trouve insuffisante. Il n'existe pas de mot pour décrire ce que j'éprouve pour lui.

— Je voudrais te l'entendre dire chaque matin.

Ses lèvres et sa barbe naissante chatouillent ma peau juste sous mon oreille.

J'écarquille les yeux.

Il n'insinue quand même pas ce que je crois comprendre ! Si ?

— Donovan...

J'essaie de protester mais je n'en ai pas la force. Je suis trop bien, tout engourdie, comblée.

Il m'embrasse de nouveau, et je frissonne de la tête aux pieds. Quand il se redresse, c'est avec un sourire heureux et confiant.

— Un jour. Bientôt.

Il ondule des hanches, tout doucement, ce qui me coupe l'envie de le contredire.

J'arque un sourcil.

— Encore ?

— J'aimerais bien, mais il faut que j'aie travaillé.

Moi aussi, pourtant je n'ai aucune envie de quitter ce lit – cet instant. Dès qu'on a refermé la porte de la chambre hier soir, j'ai eu l'impression d'entrer dans un havre de paix protégé par notre amour et notre plaisir.

Cela m'a redonné espoir. Je commence à croire qu'on a réellement une chance, et qu'on sera capables de tenir la distance.

Donovan me tapote le bout du nez, et je fais semblant de lui mordre le doigt, déçue de le sentir se retirer de moi.

Il se redresse et s'agenouille entre mes jambes pour me contempler.

— Tu es la plus belle femme que j'aie jamais rencontrée, Talia.

Je rougis, émue par ce compliment. Il fait glisser ses mains le long de mes cuisses et passe un bras derrière mes fesses, puis il se penche et, de l'autre, me soutient la nuque avant de m'attirer contre lui.

Je pousse un cri de surprise mais m'accroche à son cou et passe les jambes autour de sa taille.

— J'ai oublié quelque chose, murmure-t-il en frottant sa joue contre la mienne.

— Quoi donc ?

Ses yeux verts sont plus lumineux que jamais, comme s'il était libéré d'un poids. J'entrevois ce côté espiègle que je n'avais encore aperçu qu'au parc d'attractions.

Quand il est sérieux et un peu coincé, Donovan est terriblement sexy.

Quand il est joueur... c'est carrément infernal.

— J'ai oublié de te dire « bonjour ».

Il effleure mes lèvres d'un léger baiser avant de les goûter du bout de la langue.

Je ris doucement.

— Pourtant tu t'es montré plutôt éloquent.

— N'empêche, reprend-il en reculant un peu. Il ne se passera pas un jour sans que j'aie envie de me réveiller à tes côtés, de te voir heureuse et insouciante, et de penser à toutes les petites choses qui pourraient te faire plaisir.

Mon cœur fait un bond.

J'en reste muette.

— Bonjour, Talia.

Je lui rends son sourire.

— Bonjour, Donovan.

Sans me lâcher, il s'approche du bord du lit et se lève. Il ne me dépose qu'une fois dans la salle de bains.

— On se douche ensemble ? suggère-t-il avec un clin d'œil.

C'est une offre qui ne se refuse pas.

Après avoir enfilé mon jean, mon pull et mes bottes, j'enroule un long foulard de soie autour de mon cou, attrape mon sac à main et descends au rez-de-chaussée. J'entends Donovan s'affairer dans la cuisine. Sa voix se mêle à celle de Jeremiah. Ils papotent tranquillement autour du petit déjeuner.

Je traverse le salon et m'arrête un instant sur le pas de la porte. Mes talons ont dû les avertir de mon approche. J'appuie une épaule contre le chambranle.

Deux paires d'yeux verts se braquent sur moi, presque identiques.

— Bonjour, dis-je en souriant.

Jeremiah me fait un signe de tête avant de prendre une grosse cuillerée de céréales.

— On-our, marmonne-t-il la bouche pleine.

Je ris doucement.

— Ah, les garçons !

— Les hommes, corrige Donovan en passant un bras autour de ma taille. On n'est pas des garçons ; on est des hommes.

— Oh, pardon ! dis-je avant de me pencher pour chuchoter à son oreille. Ne t'inquiète pas, tu as largement prouvé ta virilité.

— En te voyant avec ton jean serré et tes bottes, je n'ai qu'une envie, c'est de recommencer, réplique-t-il dans mon cou.

Je me sens rougir et appuie la joue contre son épaule.

— Arrête.

Il glousse et me caresse le dos un instant avant de me prendre la main pour m'entraîner vers le comptoir.

— Viens manger avec nous.

— Je n'ai pas très faim ; je vais juste prendre un yaourt.

Je lâche sa main et vais ouvrir le frigo, où je dois écarter des boîtes de restes avant de trouver ce qui m'intéresse.

Puis je m'installe à côté de Jeremiah. J'ai toutes les peines du monde à ne pas dévorer Donovan des yeux tandis qu'il s'affaire aux fourneaux. Il est musclé, mais tout en finesse. Sur sa nuque, le col de sa chemise laisse voir un soupçon de cravate bleue.

J'en ai les doigts qui me démangent. Je me demande ce que ça me ferait de le déshabiller entièrement à la fin de la journée – de lui enlever sa veste, puis sa cravate, puis sa chemise... en prenant tout mon temps, jusqu'à ce qu'il soit nu devant moi.

Je cille pour chasser cette idée.

Ce n'est vraiment pas le moment.

Je suis déjà un peu en retard.

— À quelle heure est-ce que tu dois partir pour le collège, Jeremiah ?

Il est en train de boire le lait qui reste au fond de son bol. Quand il le repose, c'est pour s'essuyer la bouche avec le dos de la main. Je me retiens de le rappeler à l'ordre.

Les adolescents sont vraiment de drôles de bestioles.

— Il devrait déjà être parti, répond Donovan.

Il me jette un coup d'œil par-dessus son épaule avant de toiser Jeremiah.

— T'inquiète, Bentley conduit comme un pilote de formule 1, lance Jeremiah en laissant son bol dans l'évier.

— Dans le lave-vaisselle, s'il te plaît, gronde Donovan.

Jeremiah pousse un soupir mais s'exécute. Si j'en crois le petit sourire qu'il m'adresse, ça l'amuse de faire tourner son oncle en bourrique.

Il sort de la cuisine en nous faisant un signe de la main.

— À plus !

Quelques secondes plus tard, j'entends la porte d'entrée claquer.

Maintenant qu'on est seuls, je reporte mon attention sur Donovan. Il pose une assiette d'œufs brouillés sur le comptoir et me regarde d'un drôle d'air.

— Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai du yaourt sur le menton ?

Je m'essuie, au cas où, mais je suis propre.

— Tu l'aimes vraiment.

— Jeremiah ? Évidemment ! Il est adorable, ce gamin.

— C'est vrai, renchérit-il en souriant. Le seul problème, c'est que les adultes n'ont pas été très cool avec lui depuis la mort de ses parents.

Je me redresse.

— Et tu as peur que je le déçoive aussi ?

— Non ! s'écrie-t-il en reposant sa fourchette. Pas du tout. J'ai seulement l'impression que je n'ai pas été à la hauteur, moi, et je cherche à me racheter.

Je le soupçonne d'avoir en tête quelque chose qu'il ne me dit pas. Je suis en train de réfléchir à ce que ça peut bien être quand la porte d'entrée s'ouvre et se referme.

Le claquement caractéristique d'une paire de talons résonne dans la maison. Donovan braque son regard sur moi.

La température de la pièce se fait soudain glaciale. Il tend l'index dans ma direction.

— Reste ici.

Il se lève et sort.

Je ferme les yeux en soupirant.

La journée avait pourtant si bien commencé !

J'hésite entre rester ici bien sagement et aller rejoindre Donovan quand j'entends une voix de femme.

— C'est lamentable !

Aussitôt je descends de mon tabouret, prête à affronter les conséquences de cette décision.

Il y a huit ans, Donovan s'est écrasé devant sa mère et l'a laissée dicter sa conduite. Or cela impliquait, entre autres, de m'éjecter. Je ne compte pas me tourner les pouces dans la cuisine en me demandant comment il va réagir cette fois.

— Ça suffit ! lance-t-il à sa mère au moment où je franchis le seuil.

Il me tourne le dos, mais à la façon dont il redresse les épaules, je devine qu'il a senti ma présence.

Il ne bouge pas, ce qui me glace le sang.

Sa mère, quant à elle, tourne la tête vers moi, et l'agacement de son regard cède la place à un violent dégoût.

Je vais me planter juste à côté de Donovan.

Elle hausse les sourcils en deux pointes improbables et me détaille de la tête aux pieds.

Visiblement je ne suis pas à la hauteur de ses exigences. Ou alors je suis tout simplement négligeable à ses yeux, ce qui n'est guère plus flatteur.

Quand elle reporte son attention sur Donovan, il me prend la main et la serre fortement. Ce geste me réchauffe aussitôt.

On est ensemble, et c'est ensemble qu'on va faire front.

— Cassandra m'a dit que tu t'étais trouvé de quoi t'amuser en son absence, mais je n'aurais pas cru

que tes goûts se soient avilis à ce point.

— Tu as exactement trois secondes pour présenter tes excuses. Après ça, je te demanderai de partir.

Elle pince les lèvres. Pas une ride ne vient marquer son visage.

— Sois un peu sérieux, Donovan. Ton nom a trop de poids. Avec une notoriété comme la tienne, tu ne peux pas te permettre d'être vu en compagnie d'une fille comme ça, lance-t-elle en me désignant d'un mouvement désinvolte, sans pour autant le quitter du regard.

Il serre ma main un peu plus fort et fait un pas en avant, comme pour me protéger.

— C'est trop tard, maman. Mon divorce a été prononcé, Jeremiah n'est plus obligé de fréquenter un collègue qu'il déteste et tu n'as plus ton mot à dire sur ma vie ni la personne avec qui je choisis de la partager. Libre à toi d'accepter ces changements ou de prendre la porte. À ce stade, ça m'est complètement égal.

Elle pousse un soupir ennuyé, comme si cette conversation n'était qu'un contretemps mineur. Je me rends compte alors que, à ses yeux, c'est sûrement de ça qu'il s'agit. Je ne suis qu'un obstacle insignifiant sur le chemin qu'elle pense avoir tracé pour sa famille et pour son fils.

Mon cœur se gonfle de joie quand je comprends que, cette fois, Donovan ne l'entend pas de cette oreille.

D'ailleurs, puisqu'elle n'a pas tenu compte de ses trois secondes, il en profite pour lui énoncer quelques vérités.

— Emily serait furieuse de voir ce que tu as fait à son fils, déclare-t-il calmement.

Elle écarte cette remarque d'un geste, comme elle m'a disqualifiée, moi.

— Emily a toujours été faible.

— Emily aimait son mari et ses enfants de tout son cœur. Elle voulait qu'ils soient heureux, contrairement à toi, qui n'en as jamais rien eu à foutre de notre bonheur.

— Il n'y a pas que le bonheur dans l'existence ! Il y a aussi les responsabilités, l'honneur, les traditions...

Donovan renâcle. Il me serre la main si fort que je vais sûrement avoir des fourmis dans les doigts, mais je ne proteste pas. Je lui apporte tout le soutien dont il a besoin.

— Sors de chez moi, maman, et ne t'avise pas de m'adresser la parole si ce n'est pas pour me présenter des excuses pour la façon dont tu as traité toutes les personnes que j'aime.

Elle écarquille les yeux, bouche bée.

— Tu n'es pas sérieux...

— Aussi sérieux qu'une crise cardiaque.

Oh, putain !

C'est comme ça que son père est mort : d'une crise cardiaque. Sa mère blêmit sous le choc. Je jette un coup d'œil à Donovan et le vois pincer les lèvres quand il comprend ce qu'il vient de dire.

Claire Lore se ressaisit plus vite que moi.

— Je suis toujours actionnaire majoritaire de Lore Enterprises, objecte-t-elle.

— Tu peux me licencier si ça te fait plaisir, mais ça mettra un terme à tout contact entre nous. Tu as déjà perdu ton mari, ta fille et tes petits-enfants. Libre à toi de me perdre aussi.

— C'est ridicule ! lance-t-elle en remontant la lanière de son sac sur son épaule. Prends le temps de t'amuser avec cette fille mais, quand tu reviendras à la raison, et que tu seras prêt à endosser la responsabilité de notre famille et de notre avenir, je ne me gênerai certainement pas pour te rappeler que je t'avais prévenu.

Donovan fait un nouveau pas en avant, m'entraînant à sa suite, et je me retiens à son bras pour ne pas trébucher.

— Pendant presque dix ans j'ai accepté que tu me dictes ma conduite, or les décisions que tu m'as imposées concernant ma vie privée se sont révélées catastrophiques. Tu ne seras pas la bienvenue dans cette maison – dans cette famille – tant que tu n'auras pas compris que mes choix personnels ne te regardent en rien et que tu n'as pas ton mot à dire.

Elle pâlit en silence puis tourne les talons et s'en va. Donovan et moi restons immobiles jusqu'à ce que la porte d'entrée se referme derrière elle.

Le cœur battant, j'attends que Donovan dise quelque chose.

Il se passe une main dans les cheveux puis se frotte le visage en soupirant.

Alors il se tourne vers moi. Même en talons je dois lever la tête pour croiser son regard.

Il me contemple un instant avant de me demander :

— Ça va ?

Je souris en remuant les doigts, toujours prisonniers de sa poigne.

— À part le fait que tu m'as broyé les os, ça va plutôt bien, oui.

— Oh, merde ! lance-t-il en me relâchant. Pardon, T, ajoute-t-il tout en me massant doucement.

Je ne sais pas si ses excuses concernent mes pauvres phalanges, la grossièreté de sa mère ou les huit dernières années et ce qui vient de se dérouler. C'est passé très vite mais c'était violent.

Je ne dis rien et le laisse caresser mes doigts entre les siens. Je ne peux m'empêcher de repenser à leur agilité...

— Je n'avais encore jamais parlé à ma mère sur ce ton, murmure-t-il en portant ma main à ses lèvres pour y déposer des baisers.

— Je suis désolée que tu aies dû faire ça pour moi.

Il se penche doucement et pose le front contre le mien.

— Moi, je ne suis pas désolé du tout. J'aurais dû la remettre à sa place il y a huit ans – ou cinq, d'ailleurs, ou même trois. J'ai beaucoup trop attendu.

Je me laisse réchauffer par ces paroles, ainsi que par la sensation de sa peau contre la mienne et de ses mains sur moi. J'inspire profondément son parfum et savoure le fait d'être avec lui.

Enfin !

Après tout ce temps, l'homme que j'aime se tient devant moi, tout à moi.

Je me recule juste assez pour pouvoir me dresser sur la pointe des pieds et l'embrasser, tout en lui chuchotant ces trois petits mots magiques :

— Je t'aime.

— Et moi, j'adore te l'entendre dire !

On s'embrasse, et son sourire reflète le mien. Puis il me prend par la taille et me soulève. Instinctivement je m'accroche à son cou et noue les jambes autour de lui en riant.

— Qu'est-ce que tu fais ? Il faut qu'on aille au boulot.

— Heureusement qu'on est notre propre patron, tous les deux, parce qu'on va être en retard.

Chapitre 15

Le docteur Kasey McGarry est bien plus jeune que je ne l'aurais imaginé. Elle s'est montrée d'une grande gentillesse quand on est venus installer mon père à la clinique de Rolling Oaks.

Une fois que j'ai pris la décision de vivre cette relation sans crainte et sans retenue, Donovan n'a eu aucun mal à me convaincre de faire transférer mon père.

Il a suffi de quelques orgasmes successifs pour que je ne sois plus en état de protester inutilement, même si j'ai toujours un peu peur de l'opinion des gens. Je ne voudrais pas qu'on croie que je suis avec lui uniquement pour profiter de sa fortune.

Quand il a posé sur moi son doux regard vert, avivé par les rayons dorés du soleil matinal, et qu'il a affirmé qu'il avait simplement envie de prendre soin de moi, j'ai décidé de le laisser faire.

Nous voici donc à la clinique, où j'ai dû remplir, parapher et signer tellement de formulaires que j'en ai des crampes aux doigts.

Il règne dans ce lieu aux larges baies vitrées une atmosphère paisible et lumineuse. La chambre de mon père n'est pas bêtement meublée, elle a été décorée avec goût. On est bien loin du linoléum pourri et du plafond taché d'humidité de son ancien centre de soins.

Mon père est à présent allongé dans un grand lit, sous une couette douillette, face à une fenêtre qui donne sur les immenses chênes dont la clinique tire son nom. Il y a également un canapé qui a l'air très confortable et, dans le coin, un élégant petit bureau.

J'ai le droit de venir le voir quand je veux et de rester aussi longtemps que ça me chante.

Tout est tellement accueillant que j'ai l'impression d'être dans une maison familiale.

Je me tourne vers le docteur McGarry.

— Encore merci d'avoir trouvé de la place pour mon père.

La femme me sourit gentiment.

— Je vous en prie. Nous allons faire tout notre possible pour que son état s'améliore.

Je refoule les larmes qui me brûlent les paupières. Je n'ai pas envie que la spécialiste assiste à mes débordements d'émotion.

— Comment comptez-vous procéder ?

Elle m'invite à m'asseoir sur le canapé à côté d'elle et ouvre un petit dossier dont elle sort des documents. Elle prend le temps de me livrer le détail des séances de kinésithérapie que va suivre mon père et de m'expliquer les nouveaux traitements qui, d'après elle, donnent des résultats très prometteurs.

Une demi-heure plus tard je ne doute plus que ces professionnels soient capables de ramener mon père à une vie digne de ce nom.

— Merci.

Je ris doucement. Je semble incapable de dire quoi que ce soit d'autre.

— C'est notre métier, mademoiselle Merchant, et nous en sommes fiers. Les progrès de nos patients, c'est notre motivation. Croyez-moi, vous n'avez pas à me remercier.

Pourtant je ne peux m'empêcher de lui témoigner ma reconnaissance. C'est la première fois depuis l'accident de mon père, il y a presque deux mois, que j'éprouve le moindre espoir de le retrouver un jour.

Elle sort de la chambre et, une fois que la lourde porte s'est refermée derrière elle, j'approche un siège du chevet de mon père. Il est tout maigre et tout frêle dans son grand lit. J'ai presque envie de

m'allonger à côté de lui pour le serrer dans mes bras, mais je n'en fais rien.

Je m'installe dans le fauteuil, les jambes repliées sous moi, et je lui prends la main.

— Ça va aller mieux, maintenant, papa. Je le sens.

J'espère que ces quelques mots seront entendus par une puissance capable de les exaucer. Je passe les heures suivantes en silence, à appeler un miracle.

— Comment va ton père aujourd'hui ? demande Marisa quand j'entre dans le refuge.

Je retire mon manteau et le plie sur mon bras.

— Aucun changement, mais j'aime beaucoup sa nouvelle clinique.

— Je vois ça.

Je souris, ce qui ne m'arrivait pas souvent quand je revenais de l'ancien centre de soins. Marisa l'a remarqué. Elle pose une main sur mon bras quand je parviens à sa hauteur.

Je jette un coup d'œil dans la salle commune, où trois garçons et une fille regardent distraitement une émission, sans le son.

— Et ici, quoi de neuf ?

Marisa se penche pour désigner un jeune homme assis à l'écart. Je suis soulagée de l'apercevoir.

Il s'appelle Ben, et c'est la deuxième fois en trois semaines qu'il passe nous voir. On commence à bien le connaître. Il a seize ans et dort régulièrement dans la rue. On arrive parfois à le convaincre de venir avec nous pour prendre une douche, un repas chaud, et dormir dans un vrai lit, à l'abri. Il ne nous a encore jamais raconté pourquoi il vit dehors mais, la première fois que je l'ai vu, au printemps, il était couvert de bleus et ne supportait pas qu'on le touche.

S'il choisit la rue, c'est sûrement parce que c'est moins risqué que de rentrer chez lui.

Je l'observe un instant. Il est dans un fauteuil près de la fenêtre et regarde à l'extérieur, même s'il n'y a pas grand-chose à voir.

Je me retourne vers Marisa en soupirant.

— Il y a des jours où tout ça me fait horreur.

— On aura bientôt assez de place pour tous les accueillir.

J'ai rendez-vous avec l'architecte demain pour faire un dernier tour de notre futur local et régler les ultimes détails avant le lancement des travaux. Je brûle d'impatience.

Marisa a raison. Bientôt on aura un étage consacré aux chambres – deux pour les filles, deux pour les garçons, vingt-quatre lits en tout. Ça me fait sourire.

Je m'approche de Ben. Il a encore deux ans devant lui et pourrait sûrement trouver une famille d'accueil, mais je suis bien placée pour savoir qu'elles ne sont pas toutes géniales. Or un gamin comme lui aurait sûrement du mal à faire confiance, même à des gens formidables.

Et puis, il est presque majeur et n'a jamais porté plainte, ce qui réduit ses chances d'être pris au sérieux. S'il se fait interpeller, il risque d'être renvoyé chez lui ou dirigé vers un centre pour jeunes délinquants.

Il est de mon devoir d'alerter les autorités quand des enfants semblent maltraités, mais chaque fois que j'ai abordé la question avec Ben en essayant de lui faire comprendre que j'étais là pour l'aider, il est reparti aussi sec. Je ne connais pas son nom de famille et je ne suis même pas sûre que Ben soit son vrai prénom, alors je n'ai pas donné suite.

Je prends un risque considérable en l'autorisant à rester ici sans le signaler, mais ça vaut parfois la peine de fermer les yeux.

— Tu nous as manqué, dis-je doucement en prenant place dans le fauteuil en face du sien.

Il ne réagit pas. Ses cheveux bruns et bouclés lui tombent devant les yeux. Sa posture est à la fois

craintive et endurcie. Ses habits sont sales, sa chemise à carreaux est tout élimée aux manches, et ses pommettes sont beaucoup trop saillantes pour un garçon de son âge.

J'ai envie de le serrer dans mes bras mais je sais que c'est impossible.

Il finit par réagir et, très lentement, se tourne vers moi. J'étouffe un cri et ne peux m'empêcher de tendre la main vers son visage mais je me ravise aussitôt en le voyant tressaillir.

— Qui est-ce qui t'a fait ça, Ben ?

Il passe un doigt le long du gros hématome qui entoure son œil gauche mais secoue la tête sans répondre. J'ai mal pour lui.

— Écoute, Ben, il faut que tu me parles. C'est trop important.

Il serre les poings et pince les lèvres, mais ce simple geste semble douloureux. Il tressaille de nouveau, et son regard sombre se fait glacial.

— J'ai voulu repasser à la maison pour prendre des vêtements plus chauds, grommelle-t-il avant de se retourner vers la fenêtre.

Je perçois la tension rageuse qui émane de lui. J'aimerais tellement pouvoir lui promettre que tout va s'arranger !

— Je ne pensais pas qu'il serait là, ajoute-t-il en cillant.

Le pauvre !

Face à ces gamins, mes petits soucis me paraissent bien négligeables.

— Ton père ? dis-je tout doucement en me penchant pour que personne d'autre ne m'entende.

Précaution sans doute inutile – les jeunes qui atterrissent chez nous sont en général très doués pour ne pas se mêler de ce qui ne les regarde pas.

Ben déglutit péniblement.

— Il ne faut pas que vous appeliez les flics.

— Je suis obligée, ça fait partie du règlement.

— Si vous faites ça, je me casse et, cette fois, je ne reviendrai pas.

Il esquisse une grimace qui se veut menaçante, mais je sais qu'il ne me fera aucun mal. Il a peur, c'est tout.

— S'il te plaît, Ben... Je cherche seulement à t'aider.

Il ricane.

— Ce n'est pas en avertissant les flics que vous allez m'aider.

Son regard confirme ce que cette remarque sous-entend. Je ferme les yeux en soupirant.

— Et merde ! Ton père est flic. C'est ça ?

— Et la politesse ? observe-t-il avec un demi-sourire.

Je lève les deux mains en riant.

— Je plaide coupable, mais parfois c'est nécessaire.

Je commence à réfléchir aux moyens potentiels de lui porter secours, mais ça va prendre du temps.

— Tu penses qu'il va venir te chercher ici ? Il y a quelqu'un d'autre chez toi ?

— Il y a ma mère, mais elle ne sert à rien, lance-t-il.

Il ne répond pas à ma première question, et je me garde bien d'insister.

On vit dans une petite ville, et ce n'est pas un secret que j'offre parfois un toit aux fugueurs. Si le père de Ben veut le retrouver, il commencera certainement par venir ici.

— Tu restes aussi longtemps que tu veux, dis-je en me redressant.

Il faut que je parle de tout ça à Marisa. Je risque ma licence en cachant Ben à la police.

— Il y a des lits de libres à l'étage et des vêtements propres dans les placards. Le dîner est à 18 heures. Tu connais le principe : tant que tu es honnête et respectueux, tu es le bienvenu. Je vais trouver

une solution.

Ben me regarde longuement. Son œil gauche est presque entièrement fermé, et le droit demeure méfiant. Il semble étonné que je sois prête à l'aider malgré ce qu'il m'a révélé.

— Merci, miss Merchant, souffle-t-il enfin avant de se retourner vers la fenêtre.

Je comprends qu'il surveille la rue. Il attend.

Si j'ai mon mot à dire, son père ne le retrouvera jamais.

Il n'y a pas un bruit dans la villa quand j'arrive ce soir-là, fatiguée de ma journée.

Je ne sais toujours pas comment m'y prendre pour aider Ben, mais au moins, Marisa est d'accord pour le garder au refuge aussi longtemps qu'il faudra. Elle est prête à mentir à la police et à raconter qu'elle ne l'a pas vu depuis des semaines, s'il le faut.

C'est très risqué, mais elle n'hésite jamais à prendre ce genre de décision quand le bien-être des gamins est en jeu. C'est une des raisons pour lesquelles je l'adore.

Je pose mon sac à main sur le petit meuble de l'entrée, retire mes chaussures et pars à la recherche de Jeremiah.

Donovan m'a dit qu'il serait là. De son nouveau collègue, ça lui ferait faire un gros détour de passer au refuge, alors il rentre directement après les cours.

C'est plus simple, mais j'étais un peu triste de ne pas le voir aujourd'hui. Et puis, j'éprouve encore le besoin de me faire pardonner pour le week-end dernier.

Au cours de la semaine j'ai commencé à m'installer un peu plus chez Donovan au lieu de me considérer en transit jusqu'à la fin du mois. Je refuse de penser à ce qui arrivera après, même si Donovan m'a confié qu'il aimerait me voir chaque matin en se réveillant.

Notre relation va dans ce sens-là, c'est évident, mais tant qu'il ne me demande pas officiellement d'emménager avec lui, j'ai un peu le cul entre deux chaises – *enfin, entre deux maisons*.

J'entends les zombies du couloir, ce qui me fait sourire.

Je m'arrête sur le pas de la porte. La moquette a étouffé le bruit de mes pas. Jeremiah ne m'a pas entendue. Il est exactement comme j'imaginai le trouver : dans son fauteuil, une jambe sur l'accoudoir, à la fois détendu et concentré sur sa mission.

J'entre sans un mot, m'installe à côté de lui, prends ma manette et attends qu'il mette le jeu en pause pour le rejoindre dans sa lutte contre les morts-vivants.

— Tu as passé une bonne journée ? dis-je avant qu'il relance la partie.

— Oui ! J'aime bien ce collègue.

Je remarque qu'il rougit légèrement. Je réprime un sourire amusé.

— Comment elle s'appelle ?

Il me jette un regard en coin.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— OK...

Ça ne m'étonne pas que les filles de sa classe aient remarqué le petit nouveau aux beaux yeux verts. C'est pile l'âge où les corps commencent à se développer et à s'intéresser les uns aux autres.

J'évite de penser à la suite.

— C'est bientôt, la sélection pour l'équipe de basket ?

Il hausse les épaules d'un air blasé, mais je sais que ça compte beaucoup pour lui. C'était une des raisons pour lesquelles il était si malheureux dans son école privée.

— Dans deux semaines.

— Ça te dirait qu'on s'entraîne après le dîner ?

En arrivant lundi soir, j'ai remarqué que Donovan avait fait installer un panneau dans le jardin.

— Genre ! s'esclaffe-t-il. Tu es une fille ! Tu crois pouvoir m'apprendre à jouer ?

Je me retourne vers l'écran et, avec un grand sourire, je tranche la tête de son avatar d'un coup de machette bien placé.

— Hé ! C'est les zombies qu'il faut tuer, pas ton coéquipier !

— Ça t'apprendra à prétendre que les filles sont moins performantes que les garçons.

Après le dîner on a passé une heure au-dehors tous les trois à tirer des paniers. On a fait une partie de HORSE, dont j'ai remporté les cinq manches. À présent que Jeremiah est couché, je suis installée sur la terrasse avec un chocolat chaud à la main, une couverture sur les genoux et Donovan à mes côtés.

Seules les flammes du feu nous éclairent.

Je n'ai pas dit grand-chose de la soirée, même si on s'est bien amusés. Battre Donovan et Jeremiah au basket, c'était la cerise sur le gâteau.

Donovan a dû remarquer que j'étais préoccupée. Il tend le bras et me prend doucement la main.

— Tu es bien silencieuse. Quelque chose te tracasse ?

En effet. Ben ne va pas bien du tout.

— Je pensais à un jeune qui est passé au refuge aujourd'hui...

Je secoue la tête pour tenter de chasser l'image de son œil tuméfié, mais en vain. J'approche ma tasse de mes lèvres et souffle dessus.

— Ce n'est pas facile tous les jours.

— J'imagine, murmure Donovan.

— C'est bête à dire, mais ça m'énerve de ne pas pouvoir tous les sauver. Tu comprends ?

Il serre ma main dans la sienne en un geste qui me réchauffe le cœur. Je tourne la tête vers lui.

— Et toi ? Tu as passé une bonne journée ?

Il me décoche un petit sourire en coin.

— Serait-ce une tentative pour détourner la conversation ?

— Pour éviter de trop penser à ce pauvre gamin, si tu veux tout savoir.

Il sonde mon regard un instant avant de répondre à ma question.

— Ma journée était plutôt banale : j'ai conclu des marchés et signé des contrats.

— Passionnant, dis-je en lui tirant la langue.

— Raconte-moi ce qui te tracasse, Talia, plaide-t-il avec une sincérité qui me touche.

— C'est un jeune de seize ans qui vient parfois au refuge. Le reste du temps, il dort dans la rue. Aujourd'hui il a débarqué avec un œil au beurre noir. Il était salement amoché, le pauvre.

Donovan crisper les mâchoires mais me laisse poursuivre.

— Il m'a plus ou moins avoué que c'est son père qui le frappe, et qu'il est flic. Je ne peux donc pas signaler ce gamin à la police.

Je pousse un gros soupir et ferme les yeux.

Je déteste me sentir coincée comme ça.

— Je ne sais pas comment m'y prendre. Légalement je suis tenue d'alerter les autorités mais, moralement... je ne peux pas... pas s'il dit la vérité.

— Tu en doutes ?

— Non ! Pas du tout.

J'entends Donovan se lever de sa chaise longue et s'approcher de la mienne. Il me fait signe de m'avancer et s'installe derrière moi, à califourchon, pour m'attirer contre son torse.

Je m'appuie contre lui et commence à me détendre dès que ses mains se posent sur mes épaules. Il me

masse fermement mais doucement.

Je baisse le menton en soupirant.

— Oh, ça fait du bien !

Des ondes de plaisir me courent le long des bras et du dos. Je ferme les paupières avec un petit grognement satisfait.

— Tu es toute tendue.

— La semaine a été dure.

Je sens ses lèvres sur ma nuque et frissonne.

— Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ?

Son pouce rencontre un muscle noué juste à côté de mon omoplate.

— Ça, c'est parfait.

— Alors je continue.

Peu à peu mes paupières se font lourdes et ma respiration ralentit. Je ne suis plus consciente que des mains de Donovan et de son souffle sur ma nuque.

Ça m'excite. Je serre les cuisses presque malgré moi. C'est plus fort que moi et, si j'en crois la ligne dure qui vient appuyer au bas de mon dos, c'est plus fort que lui aussi.

— Arrête, souffle-t-il à mon oreille.

Je me rends compte que je m'étais mise à onduler contre lui.

— S'il te plaît...

— Ce soir je veux m'occuper de toi, te faire oublier ton stress.

Je souris.

— Tu as toujours cet effet-là sur moi, tu sais.

Il me mord l'oreille, et la douleur soudaine m'arrache un cri, aussitôt remplacée par la douceur de ses lèvres et de sa langue le long de mon lobe.

— Je suis ravi de l'apprendre.

Lentement mais fermement, il fait glisser ses mains de mes épaules à ma taille et me pousse un peu pour pouvoir se relever. Une fois debout, il me tend la main.

— Viens, on rentre.

— Ah ! Tu vois ? dis-je avec un grand sourire.

Il lève les yeux au ciel en riant – ce rire franc et insouciant que j'aime tant.

— Ne commence pas à te faire des idées, T. Je veux te faire couler un bain.

— Oh ! Je crois bien que c'est la première fois qu'on me propose ça.

— Tant mieux.

Il m'attire contre lui et m'entoure de ses bras avant d'effleurer mes lèvres d'un baiser furtif.

— C'est la première fois que je propose ça à qui que ce soit.

Chapitre 16

— Alors ? Qu'est-ce que tu en penses ?

Ça me fait sourire de voir Jeremiah aussi nerveux. Son agitation dément la moue blasée qu'il affiche.

— J'en pense que tu as fait un travail magnifique.

— C'est vrai ?

Il baisse les yeux sur la planche de bois peint qu'on a commencée dans mon garage dimanche et qu'on vient de terminer.

J'aurais aimé qu'on s'en occupe plus tôt, mais entre son changement d'établissement, le transfert de mon père et l'arrivée de Ben, qui était encore au centre ce matin, la semaine a été chargée.

— Oui. C'est parfait, dis-je.

— Ça ira bien avec les autres, sur le mur de ton bureau.

J'appuie la hanche contre l'établi que Bentley a rapporté de chez moi.

— Si tu veux. Ou alors je pensais demander à Donovan si on ne pourrait pas l'accrocher ici.

Jeremiah survole de la main la couche de polyuréthane que l'on vient d'appliquer, sans la toucher. Il sait que ça reste collant pendant plus de vingt-quatre heures et que le moindre contact risquerait de tout abîmer.

Il hausse les épaules, mais je vois bien qu'il est tout fier.

— Ouais, pourquoi pas. Ce serait cool.

Je croise son regard. Il a l'air plein d'espoir mais un peu craintif, comme s'il avait peur de voir son enthousiasme piétiné.

J'ai envie de lui faire un gros câlin en lui promettant que ça va aller, maintenant. Sa relation avec son oncle a déjà beaucoup évolué. Je ne prétends pas que c'est grâce à moi – tout le mérite en revient à Donovan –, mais ça me réchauffe le cœur de me dire que, peut-être, ma présence l'a aidé à mesurer l'importance des choix qu'il faisait.

Celui d'offrir à Jeremiah la vie qu'Emily aurait souhaitée pour son fils, par exemple.

Nous sommes brusquement aveuglés par les phares de la voiture, qui s'approche du garage.

Mon cœur s'emballe avant même que j'aperçoive Donovan. Il ouvre la portière et descend tout en refermant sa veste. Je suis ses gestes d'un œil gourmand.

Ses doigts sur les boutons.

Ses longues enjambées quand il s'approche de moi.

Son sourire lent et malicieux quand il se rend compte que je l'observe.

Son regard qui court le long de mon corps comme une caresse.

Je porte un vieux sweat trop grand, sans rien en dessous, et un pantalon de yoga. J'ai les cheveux relevés en queue-de-cheval et je suis déjà démaquillée. Tout ça me donne peut-être l'air négligé, mais je sais que Donovan s'en moque éperdument.

Il tient à moi, telle que je suis.

— Salut, dis-je dans un souffle.

— Qu'est-ce que vous faites dehors, tous les deux ? s'enquiert-il.

Je m'écarte pour lui montrer l'établi.

— On vient de terminer ça.

Il fronçe les sourcils, et aussitôt Jeremiah recule d'un pas. Il guette les réactions de son oncle avec une anxiété mal dissimulée.

— C'est vous qui avez fait ça ? reprend Donovan en levant vers moi un regard interrogateur.

— Oui, et c'est Jeremiah qui a tout peint.

Donovan se tourne vers son neveu, impressionné.

— Ouais, enfin, Talia avait tout préparé. Je l'ai seulement aidée un peu, proteste le jeune homme, modeste.

Donovan s'approche de lui et met un bras autour de ses épaules.

— C'est génial ! Tu as fait du super-beau travail.

Jeremiah se redresse sous l'effet des compliments de son oncle.

Je souris, heureuse de les voir se témoigner de l'affection.

L'instant est de courte durée, cependant.

— Tu n'as pas des devoirs à faire ? demande Donovan.

— Un peu...

— Alors, vas-y. Il faut que je parle à Talia.

Jeremiah marmonne quelque chose, me jette un coup d'œil déçu et s'en va en traînant les pieds.

— Il était très impatient de te montrer son œuvre, tu sais, dis-je à Donovan une fois que nous sommes seuls.

Il baisse les yeux sur la planche de bois et, comme Jeremiah deux minutes auparavant, passe la main au-dessus sans la toucher. Puis il relève le regard vers moi.

La chaleur et le désir que j'y décèle me coupent le souffle.

— Tu travailles souvent le bois ?

— Oh, non. C'est juste un hobby.

— C'est fantastique ! Je ne savais pas.

Je rougis et fais un pas vers lui, impatiente de le toucher et de le sentir, mais je n'en ai pas le temps. Il saisit la planche et va la poser sur une étagère.

En revenant vers moi il déboutonne sa veste et l'enlève.

Mes tétons se dressent aussitôt. Tout mon corps se réveille face à ses gestes félins.

— De quoi est-ce que tu voulais me parler, au fait ?

— De rien, répond-il en me caressant la joue. C'est juste que... tes fesses dans ce pantalon, tes cheveux attachés n'importe comment, ton beau visage... J'avais envie de toi et je ne voulais pas que Jeremiah remarque mon érection.

J'étouffe un gémissement et appuie ma joue brûlante contre sa paume.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Bentley a disparu. Nous sommes seuls, mais la porte du garage est ouverte, et ni son chauffeur ni son neveu ne sont très loin.

Cette idée me terrifie autant qu'elle m'excite.

— À quoi tu pensais, exactement ?

Il me serre contre lui, et le coton de mon sweat fait des choses délicieuses à mes tétons durcis. Je passe les mains autour de sa taille. Il se penche pour murmurer à mon oreille :

— Je veux te prendre là, tout de suite, sur ton établi.

Oh !

— Et je veux que ça aille vite et fort, ajoute-t-il.

Oh, oui !

J'avance les hanches à sa rencontre et gémiss en sentant son membre dressé contre mon ventre.

— Talia ?

— Mmm ?

Les mots ont disparu, envolés dans la nuit noire et fraîche.

Donovan rit doucement – un son grave et chaud qui résonne contre ma poitrine.

— Talia !

Je dois me faire violence pour relever la tête et croiser son regard.

— Oui ? dis-je, la bouche sèche.

— Tourne-toi et pose les mains sur l'établi.

J'écarquille les yeux.

— Tu n'étais pas sérieux ! Si ?

Un lent sourire éclaire son visage et dévoile ses dents, presque carnassier.

— Tourne-toi, Talia.

Soudain je ne désire plus rien d'autre.

Une main dans mon dos, il m'encourage à me pencher suffisamment pour agripper le bord opposé de la table.

Puis il m'attrape par les hanches de façon à placer mes fesses à la hauteur de son érection.

Je renverse la tête en arrière avec un gémissement.

— Tu es prête à me recevoir, T ?

Ma culotte est déjà trempée, et je sens mon excitation monter à chaque mot qu'il prononce, à chaque seconde qui s'écoule. Il fait courir ses mains le long de mon torse et les faufile sous mon sweat pour me caresser le ventre.

Je hoche la tête, trop étourdie pour parler.

Un frisson me parcourt l'échine quand j'entends le tintement de sa ceinture, suivi du bruit métallique de sa braguette.

Alors il remet les mains sur mes hanches et, d'un même geste, baisse mon pantalon et ma culotte jusqu'à mes genoux.

— Écarte les jambes autant que tu peux, ma belle.

Cet ordre suffirait presque à me faire jouir. J'obéis, entravée par le tissu qui me chatouille la peau.

— Donovan..., dis-je dans un souffle, éperdue, impatiente.

— Oui ?

Il me masse doucement les fesses avant de passer une main sur mon ventre et entre mes jambes.

— Oh, putain, T ! gronde-t-il en découvrant à quel point je suis excitée.

Mes cuisses sont agitées de tremblements dès qu'il glisse un doigt entre mes lèvres gonflées et le fait passer sur mon clitoris avant de l'introduire en moi.

— Oh, oui ! gémis-je d'une voix étranglée.

— Tu es incroyable, murmure-t-il. Attends une seconde.

Je crispe les mains sur le bois quand il retire son doigt mais, aussitôt, son membre durci vient se loger à l'entrée de mon sexe.

Mes muscles se contractent par réflexe, impatients.

Donovan me pénètre sans attendre, une main dans mon dos pour m'immobiliser tandis que ses hanches viennent claquer contre mes fesses.

Je pousse un cri d'extase.

— J'adore te prendre comme ça, tu es toute serrée.

Moi aussi, j'adore ça ! J'ai l'impression de devoir m'étirer autour de lui et de le sentir au plus profond de moi.

Quand il se recule, je tente de le retenir. Il gémit et revient aussitôt à la charge en prenant de la vitesse

– de la puissance.

Mes seins tressautent librement au rythme de ses coups de boutoir, et le coton de mon sweat stimule mes tétons avec une douceur insupportable.

Mon corps se tend peu à peu tandis que Donovan me baise avec un abandon sauvage.

Ses grondements résonnent dans le garage et s'échappent dans la nuit.

Il suffit de brèves minutes pour me mener au bord du gouffre. Le bois de l'établi érafle mes paumes. Je cambre le dos en criant mon plaisir imminent.

— Oh, oui ! halète Donovan.

Ses testicules viennent frapper mon clitoris, ajoutant à mon excitation. Soudain il vient se caler encore plus profondément en moi en soufflant mon prénom.

Je perçois les spasmes de son sexe à l'intérieur de moi, et sa jouissance déclenche la mienne. Les yeux fermés, j'ai l'impression de voir des étoiles. Je pose le front contre l'établi, à bout de forces.

Donovan me caresse le ventre et les seins d'un mouvement apaisant, tout en ondulant des hanches pour prolonger mon orgasme et profiter de mes derniers soubresauts.

C'en est presque insupportable.

— C'était incroyable ! dis-je quand, enfin, je recouvre l'usage de la parole.

Donovan se penche sur moi et effleure ma nuque du bout des lèvres.

— C'est toi qui es géniale. J'aimerais tellement pouvoir rester en toi...

Moi aussi, je le veux en moi, avec moi, auprès de moi pour le restant de mes jours.

— On ferait bien de se nettoyer, dis-je.

Donovan se retire et se baisse pour saisir mes vêtements. Avant de se redresser, il dépose un baiser et donne un petit coup de langue entre mes cuisses, puis il sort de sa poche un mouchoir et m'essuie avant de me rhabiller.

J'ai les genoux qui tremblent, autant à cause de ce geste si tendre que de mon orgasme.

Donovan se rajuste, et je l'observe tandis qu'il referme sa braguette, reboutonne son pantalon et remet sa ceinture.

Puis il s'approche et m'embrasse doucement.

— Tu as passé une bonne journée ? demande-t-il avec ce sourire juvénile que j'aime tant.

J'éclate de rire.

— Pas mal. Rien d'extraordinaire, dis-je pour le taquiner.

Il fait semblant de boudier et me tapote le nez.

— Il est encore tôt...

C'est à la fois une promesse et une menace. Alors qu'il me prend la main et m'entraîne dans la maison, où il insiste pour que je lui tiens compagnie pendant qu'il cuisine, je suis déjà impatiente qu'il la mette à exécution.

J'ai passé tout le week-end avec Donovan et Jeremiah. On est allés au cinéma voir le dernier *Iron Man*. Je n'ai pas aimé du tout, mais les garçons ont adoré, alors j'ai quand même apprécié le moment.

Ensuite je les ai emmenés dîner dans mon restaurant mexicain préféré, où on s'est régalés.

Ce lundi marque la dernière semaine que je suis censée passer chez Donovan, et j'ai l'estomac noué malgré moi. Il n'a pas reparlé de la possibilité que je m'installe, depuis le matin où sa mère s'est présentée à l'improviste.

J'ignore s'il veut toujours que je reste vivre avec lui.

À vrai dire, j'ignore même si je suis prête à affronter cette question.

Tout s'est enchaîné tellement vite ! Et pourtant, ce n'est pas comme si on venait juste de faire

connaissance.

Donovan est l'homme de ma vie.

Quand je me suis réveillée ce matin, son côté du lit était vide et froid. Il était déjà debout depuis un moment. Le temps que je me prépare et que je descende à la cuisine, il était sur le point de partir. Il m'a donné un bref baiser, m'expliquant qu'il avait une réunion très tôt mais qu'il voulait m'emmener dîner ce soir pour fêter la signature du contrat qui, justement, l'accaparait.

Il était distrait et distant, ce qui m'a un peu inquiétée.

Il m'a fallu une heure au chevet de mon père, dans sa chambre lumineuse, pour dissiper mes craintes.

Enfin, presque.

Je ne sais pas s'il est conscient de ma présence, mais être là, avec lui, suffit à me faire beaucoup de bien.

Au cours des trois dernières semaines je suis tombée follement amoureuse de Donovan, une fois de plus.

Je veux faire partie de son existence – et de celle de Jeremiah.

Je veux qu'on forme une famille...

Ce qui me terrifie, c'est que j'ignore complètement ce qu'en penserait Donovan. Je ne doute pas qu'il m'aime, mais est-ce suffisant ?

J'essuie une larme, étonnée. Je ne m'étais même pas rendu compte que je pleurais. Brusquement je sursaute quand la main froide de mon père se referme sur la mienne.

Je cille et me penche vers lui. Il serre un peu plus fort.

Un mélange de joie et de peur fait battre mon cœur à toute allure.

— Papa ? Papa, tu m'entends ? dis-je en lui caressant la joue.

Je secoue la tête, les paupières brûlantes.

De nouveau il serre ma main. J'étouffe un cri.

Ce n'est pas un accident. J'en suis sûre.

Je scrute son visage et le vois entrouvrir les yeux un instant avant de les refermer. Je retiens mon souffle en guettant d'autres mouvements et l'encourage en silence. Ses paupières papillonnent et, cette fois, il garde les yeux ouverts, même si son regard reste fixe.

— Ma...

Des sanglots de surprise et de soulagement me prennent à la gorge quand j'entends le son de sa voix.

Je pose une main sur sa joue et, tout doucement, tourne sa figure vers moi pour qu'il puisse me regarder.

Il cille, et un nouveau sanglot m'échappe.

— Papa, je suis là.

Il remue les lèvres comme s'il cherchait à former des mots. Je dois me retenir d'aller dans le couloir pour crier que, ça y est, il parle.

Il me voit. Il me reconnaît.

Immobile, la gorge nouée, j'observe ses efforts.

— Ma puce...

Je pose le front sur le lit et laisse libre cours à mes larmes.

Sa voix est rauque et maladroite, le côté gauche de sa bouche ne semble pas répondre entièrement, pourtant je n'ai jamais rien entendu d'aussi beau.

Il referme les yeux et tourne la tête de son propre mouvement.

J'éprouve une joie indicible et suis sur le point d'aller chercher une infirmière quand il rouvre les paupières et serre ma main une dernière fois.

Tant pis s'il n'arrive pas encore à me parler.

Il est là.

Il est revenu auprès de moi.

J'attends qu'il se rendorme pour prévenir l'équipe médicale. Alors je me lève et appuie sur le bouton situé à côté de son lit. Je ne le lâche que quand Amanda, une de ses infirmières, arrive en courant, l'air inquiète.

— Tout va bien ? demande-t-elle aussitôt.

C'est une jeune femme toute joyeuse, dont l'efficacité souriante m'a tout de suite plu.

— Il m'a parlé ! dis-je entre deux sanglots. Et puis, il a serré ma main. Plusieurs fois, même. Et fort !

Amanda me sourit gentiment.

— Voilà une excellente nouvelle !

Je passe l'heure suivante dans un coin de la chambre pendant que le docteur McGarry et deux infirmières examinent mon père. Il semble être retombé dans un profond sommeil. Je donnerais tout pour qu'il me regarde et me parle de nouveau, pourtant c'est le cœur léger que je quitte la clinique.

Mes craintes sont oubliées.

Mon père est revenu parmi nous. Il va mieux.

Rien ne pourrait gâcher la joie de cette journée.

Chapitre 17

J'ai encore les mains qui tremblent quand je me gare dans le parking du refuge. Avant de sortir de la voiture, je tente une dernière fois d'appeler Donovan.

Cela fait une demi-heure que j'essaie et que je tombe directement sur sa boîte vocale.

C'est bizarre. D'habitude il décroche aussitôt, mais pas aujourd'hui. Il n'est tout simplement pas disponible.

C'est la première personne à qui j'ai envie d'annoncer que mon père s'est réveillé, et je n'arrive pas à le joindre.

Je lui suis infiniment reconnaissante d'avoir fait transférer mon père à la clinique de Rolling Oaks. Je ne doute pas que ce changement ait joué un rôle dans son rétablissement.

— ... Donovan Lore, de Lore Enterprises. Je ne suis pas disponible pour le moment, mais laissez-moi...

Je raccroche sans laisser de message.

Il finira bien par voir mes appels. Je n'ai aucune raison de m'inquiéter. Il est sûrement en réunion, ou en train de finaliser le fameux contrat dont il m'a parlé ce matin. Malheureusement, entre ça et son attitude distante, je ne peux m'empêcher d'avoir l'estomac noué.

Je range mon téléphone dans mon sac en m'efforçant de ne plus y penser.

Mon père m'a reconnue ! Il m'a parlé ! C'est un jour merveilleux.

Je cille pour refouler de nouvelles larmes, prends une longue inspiration puis descends de voiture.

Aussitôt une méchante bourrasque me fouette les cheveux, et je me dépêche de gagner la porte du refuge.

— Il fait un froid de canard, aujourd'hui ! dis-je en entrant.

Marisa me jette un regard blasé.

— On est en octobre, tu sais.

Je fais la grimace.

— J'ai entendu dire qu'il risquait de neiger bientôt...

Elle éclate de rire.

— Ça t'étonne encore ? On est dans le Michigan, je te rappelle.

— Je ne supporte pas le froid.

Je retire mon manteau puis me frotte les bras pour me réchauffer. Chaque automne, c'est la même chose : je me prends à rêver d'endroits où il ne neige jamais. L'an dernier Marisa m'a surprise en train de regarder des annonces de maisons à louer dans le Texas, au plus fort de l'hiver.

J'ai beau avoir grandi dans ce paysage de montagnes réputées pour leurs pistes de ski, je n'ai jamais pu m'habituer aux températures négatives. Or le vent qui souffle depuis ce matin semble annoncer qu'elles arrivent, bien trop tôt à mon goût.

— Comment va Ben ? Je ne le vois pas dans la salle commune.

— Il est dans sa chambre. Il n'est pas descendu depuis le petit déjeuner, répond Marisa.

Je fronce les sourcils. Ça fait cinq jours qu'il est là. Ce n'est pas inhabituel pour des jeunes qui attendent une place en famille d'accueil, mais c'est la première fois que Ben reste aussi longtemps. Je préfère, cela dit. Je n'aimerais pas le savoir dehors par ce froid.

— Je vais aller lui parler, dis-je en soupirant.

Le problème, c'est que, s'il refuse de porter plainte et que je ne peux pas appeler la police, on est coincés.

Marisa devine sans mal mon angoisse et me prend gentiment la main.

— Heureusement on a aussi de bonnes nouvelles aujourd'hui.

Je lui souris.

— Oui, c'est vrai.

Après avoir tenté de joindre Donovan, j'ai appelé Marisa pour lui annoncer la nouvelle et la prévenir que j'allais demeurer un peu plus longtemps que prévu à la clinique. Elle en a pleuré de joie et a suggéré qu'on aille fêter ça au champagne ce soir.

J'ai dû refuser parce que j'ai déjà promis de dîner avec Donovan.

Je pianote sur son bureau avant de m'éloigner dans le couloir.

— Je vais voir Ben. J'arriverai peut-être à le convaincre de descendre déjeuner, même s'il est tard.

Dans mon dos j'entends le téléphone de Marisa sonner.

L'après-midi est déjà bien entamé, et ça me fait de la peine de me dire que Ben n'est pas allé manger. Il est tout maigre, le pauvre. À son âge, il devrait dévorer comme un ogre. Et puis, ça m'inquiète qu'il n'ait pas réussi à se sentir à l'aise ici. C'est comme s'il attendait le bon moment pour repartir.

Je frappe à la porte du dortoir des garçons.

— Ben ?

Ce n'est pas lui qui vient m'ouvrir.

— Salut, Spencer, dis-je lentement. Comment ça va ?

Spencer a seize ans, lui aussi. Ça fait deux semaines qu'il est ici, en transit entre deux familles d'accueil. Comme la plupart des jeunes qu'on voit passer, il est en colère contre le monde entier et le manifeste en tapant dans les murs ou sur quiconque le regarde de travers. Il n'est pas encore assez costaud pour faire des dégâts, mais son mauvais caractère a découragé plus d'un couple. On ne lui a pas encore trouvé le foyer qui lui conviendra.

Je tends le bras et ébouriffe ses boucles rousses. Je suis l'une des rares personnes dont il accepte le contact.

— Ben n'est pas là, lance-t-il.

Mon sang se fige.

— Comment ça ?

Spencer hausse les épaules.

— Il est descendu il y a une heure ou deux. Je pensais qu'il regardait la télé.

Un poids m'écrase la poitrine. Je déglutis, soucieuse de ne pas trahir mon inquiétude.

— Ah, d'accord. Merci, dis-je en reculant d'un pas. Comment ça va, toi ?

Je ne veux pas que Spencer croie que je ne m'intéresse qu'à Ben.

— Pfff... C'est toujours la même merde, grommelle-t-il.

Aussitôt il écarquille les yeux et se reprend.

— Pardon. La galère.

— Je sais, déclaré-je avec un sourire triste.

Dans l'ensemble, ces gamins sont adorables. Ça me fait mal au cœur de les voir souffrir comme ça. Malheureusement je n'ai pas beaucoup de temps à consacrer à Spencer. Il faut que je retrouve Ben. Ça m'angoisse de ne pas savoir où il est.

— On va te trouver un vrai foyer. D'accord ?

— Si vous le dites, ronchonne-t-il avec la nonchalance feinte que je vois chez tant d'ados.

Avant que j'aie pu le rassurer, il referme la porte, signalant très clairement la fin de notre conversation.

En temps normal je me fâcherais. Aujourd'hui je tourne les talons et redescends. Une urgence à la fois. Spencer devra attendre un peu.

— Ben est parti, annoncé-je à Marisa en arrivant à sa hauteur.

Elle est au téléphone mais écarquille les yeux.

— Je suis désolée, madame Jones, je vais devoir vous rappeler plus tard. Oui, je sais. On va voir ce qu'on peut faire.

Elle raccroche.

— C'était Mme Jones ? Qu'est-ce qu'elle veut ?

Cette journée est décidément en train de partir en vrille.

— Elle a une gamine de onze ans en hébergement d'urgence, et nulle part où la placer en attendant de lui trouver une famille d'accueil.

On prend rarement des enfants aussi jeunes, mais je déteste fermer ma porte à qui que ce soit.

— Onze ans..., répété-je d'une voix hésitante.

Marisa lit dans mes pensées.

— Je sais bien, mais on n'a pas beaucoup de filles en ce moment.

Elle a raison. Elles ne sont que deux dans le dortoir, et elles ont moins de quinze ans, l'une comme l'autre. D'habitude on se méfie, de peur que les plus âgées ne malmènent les petites, mais ça ne devrait pas poser de problèmes.

— Dis à Mme Jones de nous l'amener. On va se débrouiller.

Marisa hoche la tête, note quelque chose sur sa feuille puis se rappelle pourquoi je suis là.

— Comment tu sais que Ben est parti ?

— Spencer m'a dit qu'il était descendu il y a une heure ou deux.

— Je ne l'ai pas vu, proteste Marisa.

De là où est placé son bureau, elle surveille toutes les allées et venues, et rien ne lui échappe. Entre elle et les deux assistants qui sont de garde le soir et le week-end, on sait toujours où se trouvent nos pensionnaires.

— Il a dû profiter d'un moment où j'étais aux toilettes, ajoute-t-elle en soupirant.

Et merde !

Je n'essaie même pas de retenir mes larmes. J'ai déjà tellement pleuré aujourd'hui que j'en suis épuisée, mais cette fois, ce n'est pas de joie.

— Il s'est enfui...

— On va le retrouver, m'assure Marisa.

Sûrement. Le problème, c'est que j'ignore dans quel état on va le retrouver.

— Tu as la tête ailleurs, Talia.

Toi aussi.

Notre soirée en amoureux s'annonce mal. Donovan est rentré à 18 heures précises.

J'ai reçu son message alors que j'arrivais devant la porte. « Sois prête à 18 heures. »

Le ton glacial de cet ordre m'a fait froid dans le dos. J'ai pris la peine d'enfiler une jolie robe et ma paire de bottes préférée, mais c'était la mort dans l'âme.

Je n'ai qu'une envie, c'est de mettre un vieux sweat tout doux et de me rouler en boule devant la cheminée avec un verre de vin pour célébrer les progrès de mon père et pleurer le départ de Ben.

Je ne cesse pas de penser à lui, tout seul dans le froid.

Tournée vers la vitre, je regarde la rue, les gens et les vitrines sans réellement les voir. Je ne réponds pas à la question de Donovan et garde pour moi ma répartie acerbe.

Il m'emmène dans un restaurant dont il tient le nom secret, et on a à peine échangé trois mots de tout le trajet.

— Tu penses à ton père ? insiste-t-il.

J'aimerais bien – de même que j'aimerais bien laisser mes soucis derrière moi quand je quitte le refuge à la fin de la journée.

— Non.

Il pousse un soupir qui retentit dans l'habitacle luxueux de sa Mercedes.

— Dis-moi ce qui ne va pas, Talia, souffle-t-il en s'arrêtant à un feu rouge.

Il pose la main sur ma cuisse et la serre gentiment. Je tourne la tête vers lui. Il me regarde d'un air interrogateur, sincère. Une foule de questions se bousculent dans ma tête.

— Tu as signé ce fameux contrat ?

Il fronce les sourcils, surpris, puis reporte son attention sur la route quand le feu passe au vert.

— Non, il reste encore quelques détails à régler.

— Je croyais que c'était pour fêter ça que tu m'emmenais dîner dehors.

— J'espérais qu'on aurait conclu l'affaire, mais ce n'est pas grave. On peut célébrer le rétablissement de ton père, à la place.

Il me décoche un sourire superficiel. J'ai l'impression de retrouver la façade rigide et coincée dont il commençait à se débarrasser.

Je me retourne vers la vitre.

— Si tu refuses de me parler, je ne vois pas pourquoi on s'obstine.

Ce que je veux dire, c'est : « pourquoi on s'obstine à aller au restaurant », mais l'atmosphère se refroidit aussitôt.

— Je pourrais te renvoyer la balle, rétorque Donovan.

— J'ai eu une sale journée, c'est tout ! Il y a trop de gamins dans le besoin, et on est trop peu nombreux à essayer de les aider. Avec l'hiver qui approche, en plus, ça me stresse. Ben a filé, je ne sais pas où il est, et il y a toujours plus de jeunes qui auraient besoin de lits et...

Et puis, tu me caches quelque chose, il ne me reste qu'une semaine chez toi, et je n'ai pas la moindre idée de ce qui va m'arriver dimanche.

Brusquement je me demande qui est cette pauvre fille apeurée et pleurnicharde dont le reflet me regarde dans la vitre. Les émotions que je ressens me sont complètement inconnues, et je déteste ça.

Je repose la tête contre le dossier et ferme les yeux avant que mes larmes ne s'échappent.

— Je n'ai pas l'habitude me retrouver dans cette situation, déclare Donovan.

Je lui jette un regard surpris.

— J'aimerais pouvoir t'aider mais je ne sais pas comment, explique-t-il.

— Tu m'as déjà bien assez aidée, dis-je d'une voix plus douce. Les fonds que tu nous as versés vont me permettre d'agrandir le centre et, donc, de régler un des problèmes qui m'angoissent tant. Malheureusement ça ne suffit jamais. Il y a toujours plus de gamins en détresse.

— Tu as déjà envisagé de franchir le pas et d'héberger des jeunes chez toi ?

La vérité, c'est que j'y pense tous les jours, sauf que ça dépasserait largement les bornes du règlement. Tant que je suis à la tête du refuge, ça m'est légalement impossible. Et puis, malgré mes qualifications et mon expérience, je suis une jeune femme célibataire. Il me serait donc difficile de devenir famille d'accueil dans ces conditions.

J'explique tout ça à Donovan, qui se crispe quand je me décris comme « célibataire ». Il garde le

silence jusqu'au restaurant, qui se trouve à Corallville, la ville voisine de Denton, où j'habite. *Enfin, où j'habitais.*

Je ne sais même plus où j'habite – littéralement !

Donovan se gare dans le parking puis se tourne vers moi.

— Et si tu pouvais ? interroge-t-il en posant la main sur mon genou.

Il m'observe attentivement et remarque sans doute que son geste m'apaise.

Je souris.

— Je les accueillerais tous, sans hésiter.

— Alors peut-être que tu pourrais te servir de mon financement pour aller dans cette direction, suggère-t-il.

— Je ne peux pas cesser de travailler, Donovan.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu pourrais embaucher le personnel nécessaire à la bonne marche du centre et prendre un peu de recul – suffisamment pour ne plus être coincée par la loi. Comme ça, tu pourrais faire ce dont tu as réellement envie.

Mon cœur s'emballe. Je comprends à son regard qu'il n'a pas oublié les rêves que je lui avais confiés quand on sortait ensemble à la fac. Non seulement il s'en souvient, mais il me croit capable de les réaliser et serait prêt à m'épauler.

— Donovan...

Je ne trouve pas les mots pour exprimer ce que ça représente pour moi.

— Et si tu n'étais pas célibataire ? reprend-il.

Je sursaute. Aussitôt il resserre son étreinte sur mon genou.

— Et si tu avais une maison assez grande pour accueillir tous les enfants que tu veux ? Et un mari avec qui partager toutes ces responsabilités ?

Je reste muette, les yeux brûlants de larmes.

— Je sais déjà que je te veux à mes côtés, Talia. Je veux que tu restes vivre avec moi.

Il tend la main et repousse une mèche de cheveux qui s'est collée à ma joue.

Cette caresse me réchauffe et éveille mon corps tout entier.

— C'est trop tôt.

— Trop tôt pour quoi ? Pour t'installer chez moi ? Je t'aime, T. Je veux vivre avec toi, jour après jour. Je te l'ai déjà dit, mais tu n'as pas réagi.

Les doutes qui m'ont assailli depuis ce matin refont surface mais ne me paraissent plus du tout menaçants.

— Tu n'en reparlais pas, alors je me demandais si c'était toujours d'actualité.

— Je te laissais le temps d'y réfléchir... et d'accepter ce qu'il y a entre nous.

J'appuie la joue contre sa paume et savoure la chaleur qui se répand dans ma poitrine.

— Je pensais que tu avais peut-être changé d'avis.

Il passe la main derrière ma nuque et m'attire plus près, jusqu'à poser le front contre le mien.

— Jamais. C'est quelque chose que j'ai compris dès que je t'ai vue, le jour où je suis venu chercher Jeremiah au centre. J'attendais seulement que tu fasses le même cheminement.

— Quel cheminement ? Vers où ?

— Vers toujours.

Il m'embrasse, glisse sa langue entre mes lèvres et la fait jouer contre la mienne. Avant d'avoir pu mesurer l'impact de cette déclaration, je me perds dans ces sensations et dans la saveur de sa bouche.

La saveur de chez moi.

— Et si on allait manger ? lance-t-il en se reculant.

Je souris et, avec le pouce, essuie un peu de rouge sur sa lèvre inférieure.

— Oui. Et oublier nos soucis pendant une heure ou deux.

Chapitre 18

Le dîner est délicieux, et on passe le repas à discuter de tout et de rien. Je parle de mon père, et Donovan m'en dit plus sur sa sœur et sur Jeremiah.

Après deux verres de *pinot grigio* et une assiette de homard accompagné de coquilles Saint-Jacques, je ris aux éclats toutes les deux minutes.

J'essaie de ne pas trop penser à ce que Donovan m'a révélé dans la voiture.

Il veut que je vienne vivre avec lui. Il me laissait simplement le temps de prendre ma décision. Il est même prêt à accueillir des enfants chez nous si c'est ce que je désire.

C'est un sujet très sérieux, qui me fait tourner la tête et, en même temps, me paraît tout naturel. Nous ne sommes pas deux étrangers qui ne se connaissent que depuis quelques semaines. Nous sommes deux adultes qui se sont retrouvés après des années. Certes, nous avons encore beaucoup à apprendre l'un de l'autre, mais il y a une chose dont je suis déjà absolument certaine.

Donovan est mon avenir.

Je porte mon verre à mes lèvres et bois la dernière goutte de vin. Donovan s'essuie la bouche sur sa serviette sans me quitter des yeux.

— Oui, déclaré-je en reposant mon verre.

Il hausse les sourcils.

— Quoi, oui ?

— J'accepte de venir vivre chez toi.

Un poids visible s'envole de ses épaules. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point il était tendu.

Il m'adresse un sourire lumineux, les yeux brillants.

— Et si on commandait une bouteille de champagne ?

Je secoue lentement la tête.

— Je préférerais qu'on rentre à la maison...

— À la maison, répète-t-il dans un murmure.

Ses pupilles se dilatent. Il a l'air encore plus ému que moi. Il fait signe au serveur et lui tend sa carte bancaire avant même d'avoir vu l'addition.

Le jeune homme s'éloigne d'un pas vif, comme s'il sentait notre impatience.

Je souris en repensant à ce que je viens de dire... Cette perspective ne me fait plus peur du tout, au contraire.

— Notre maison.

— Et Jeremiah ? demande Donovan en pianotant sur la table.

Je pose une main sur la sienne.

— Si je n'aimais pas déjà Jeremiah, je n'aurais pas accepté de faire partie de votre famille.

— Je sais, souffle-t-il en tournant sa paume vers le haut.

Nos doigts s'entrelacent tout naturellement, comme animés d'une volonté propre. Des étincelles de plaisir remontent le long de mon bras et me réchauffent le cœur.

Quand le serveur revient avec la facture, Donovan la signe sans me lâcher la main. Puis il se lève, m'aide à remettre mon manteau et m'entraîne vers la sortie.

Le vent froid me coupe le souffle, et Donovan m'attire contre lui, une main sur ma hanche.

— J'ai envie de faire des trucs insensés à ton corps magnifique, ce soir.

Je réprime un frisson et serre les cuisses en marchant.

— Tant mieux, dis-je en lui souriant. J'adore quand tu laisses libre cours à ton imagination...

Il m'embrasse sur le front.

— Tu es parfaite !

Il m'ouvre la portière et, une fois que je suis installée, va prendre le volant. Il jette à peine un bref coup d'œil pour s'assurer que la voie est libre avant de démarrer.

J'éclate de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? interroge-t-il, surpris.

— Toi ! Tu es bien pressé.

— J'avais peur que tu refuses... Que tu t'en ailles.

Il fronce les sourcils, et je reconnais l'expression préoccupée de ce matin. À présent j'en comprends la raison.

Je pose une main sur sa cuisse.

— Je suis désolée que tu te sois inquiété à cause de moi.

— Ce n'est pas grave... tant que tu te fais pardonner ce soir.

Je ris doucement.

— Avec plaisir.

L'œillade qu'il me lance me fait mouiller ma culotte.

— Ça, je te le promets.

J'ignore ce qu'il me prend alors – c'est peut-être le fait d'avoir reconnu que je suis entièrement à lui – mais, alors qu'il conduit, je le dévore du regard sans aucune retenue. Je détaille sa main sur le levier de vitesse, son bras, la ligne de sa mâchoire, son nez un peu busqué, ses yeux...

Il est concentré sur la route, et moi, je fonds.

Je fais lentement remonter ma main le long de sa cuisse. Il se tend aussitôt et me jette un bref regard.

Je continue et me mordille la lèvre quand il écarte les jambes comme pour m'encourager.

— Qu'est-ce que tu fais, T ?

Je referme les doigts sur le renflement de son sexe, à travers le tissu.

— Rien. Je joue.

Sans cesser de contempler son visage, je m'attaque à sa ceinture.

Il secoue la tête.

— Tu es une vilaine...

Pourtant il ne fait rien pour me dissuader.

— Je n'y peux rien ; j'ai envie de toi..., dis-je dans un murmure rauque.

Mon sang s'échauffe dans mes veines. Je dessine le contour de son membre, qui durcit de plus en plus.

Il lâche le volant d'une main pour la poser sur la mienne et m'immobiliser.

— Attends qu'on soit arrivés, gronde-t-il.

Je griffe doucement le tissu de son pantalon.

— Je ne peux pas...

Il cille et me jette un coup d'œil avant de se retourner vers la route.

— Oh, et puis merde ! lance-t-il.

Il m'aide à défaire sa ceinture. Une fois débarrassée de cet obstacle, je m'incline pour déboutonner son pantalon et ouvrir sa braguette. Il soulève les hanches pour me faciliter la tâche, un grand sourire aux lèvres.

J'adore ce sourire !

— J'ai tellement envie de toi..., dis-je en passant la main sous son caleçon.

Je tremble en sentant la chaleur de son érection, qui tressaille sous ma paume. Je libère son sexe et le caresse sur toute la longueur.

Donovan pousse un gémissement rauque qui résonne dans l'habitacle et m'excite encore davantage. Ma culotte est trempée, et je serre les cuisses de toutes mes forces.

Je meurs d'envie de me pencher pour faire courir ma langue sur sa chair douce et brûlante. Je n'en ai pas souvent l'occasion, mais il se trouve justement à ma merci, ce qui me donne un pouvoir grisant.

— Suce-moi ! ordonne-t-il dans un grondement.

Je souris.

— Tu lis dans mes pensées ?

Je me baisse tout en serrant le poing à la base de son sexe, ce qui lui arrache un gémissement délicieux. On est presque sortis de la ville, il n'y a personne sur la route, et je m'enhardis, enivrée de désir.

Donovan tourne à un coin de rue, et je me redresse un peu pour affronter le virage quand, soudain, j'aperçois une voiture de police arrêtée, gyrophares allumés. Je m'immobilise.

Donovan ralentit et s'assure que personne n'arrive en face avant de déboîter pour dépasser le véhicule. Brusquement quelque chose attire mon attention.

Je reconnais cette chemise à carreaux !

— Arrête-toi !

— Quoi ?

Son érection tressaille sous ma main. Il se tourne vers moi, mais je garde les yeux rivés sur le trottoir.

— Arrête ! Gare-toi sur le côté, dis-je en le relâchant.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est Ben !

Donovan freine aussitôt et se range un peu plus loin. Je pivote sur mon siège, juste à temps pour voir un homme en uniforme saisir Ben à la gorge.

J'ouvre ma portière et sors, sans prêter attention à Donovan, qui m'appelle puis pousse un juron dans mon dos.

— Hé ! lancé-je en courant vers la voiture de police. Laissez-le tranquille !

Le flic et Ben tournent la tête vers moi d'un même mouvement.

Malgré la nuit noire, je discerne la lueur cruelle qui anime les yeux du type.

— Ça ne vous concerne pas, madame. Passez votre chemin.

— Pas question ! Pas tant que vous n'aurez pas lâché ce jeune homme.

Le flic m'adresse une grimace menaçante mais desserre les doigts puis baisse le bras.

— Il est en état d'arrestation.

Je m'approche de Ben sans quitter le policier du regard. Ce doit être son père.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Je n'ai pas à vous le dire.

J'entends Donovan arriver derrière moi et, forte de sa présence, je me tourne vers Ben.

Il a les poings crispés et suffoque presque, les yeux emplis de larmes. Je fais un pas vers lui.

— Ça va ?

Il pince les lèvres sans souffler mot.

— Je vais vous demander de vous écarter et de me laisser faire mon travail, madame.

Je jette un coup d'œil furieux au flic, qui tient une paire de menottes à la main.

Ben retient son souffle en les apercevant.

— Hors de question.

— Talia, chuchote Donovan.

Il s'approche et referme la main sur mon poignet.

Je puise de la force dans ce contact, sans pour autant tenir compte de son avertissement. Je me tourne vers le policier de manière à m'interposer entre Ben et lui.

— Depuis quand est-ce le travail de la police d'étrangler des adolescents ?

Il montre les dents. J'ai l'impression qu'il a envie de me frapper, ce qui ne m'étonne pas du tout.

— Il refusait d'obtempérer. Maintenant, pour la dernière fois, poussez-vous.

Le gyrophare rouge et bleu m'empêche de bien voir ses traits.

Je secoue la tête, mais Donovan intervient.

— Très bien.

— Quoi ? dis-je. Ça ne va pas ?

Il a son téléphone à la main et toise le flic, impassible.

— Merci, crache ce dernier.

Il semble faire un effort pour ne pas perdre son sang-froid. Je serais prête à parier que ça ne lui arrive pas souvent de remercier qui que ce soit.

Donovan hausse les épaules.

— Il n'y a pas de quoi. Je vais appeler mon avocat, et on va vous suivre au poste pour s'assurer que cette affaire soit bien réglée.

J'entends Ben pousser un soupir dans mon dos.

Est-ce de soulagement ou de peur ?

Donovan sourit au flic.

— Alors on pourra déposer une main courante pour la façon dont vous avez abusé de votre autorité pour brutaliser ce garçon.

L'atmosphère change du tout au tout. Le type crispe le poing sur ses menottes, et des veines apparaissent à son cou. Il ressemble à un chien de chasse furieux de voir sa proie lui échapper.

Il détaille Donovan de la tête aux pieds, et semble comprendre qu'il a affaire à un adversaire qui ne plaisante pas et qui a les moyens de lui causer des ennuis.

Il montre les dents une fois de plus et recule d'un pas en tendant un index menaçant vers Ben.

— Pour cette fois tu t'en tires avec un avertissement, mon garçon, mais tu as de la chance. Tu m'entends ?

— Oui, monsieur, répond Ben.

Sa voix se brise.

Son père tourne les talons en rangeant ses menottes à sa ceinture et repart vers sa voiture sans un mot de plus. Il démarre en trombe, gyrophares toujours allumés.

Dès qu'il est parti je me retourne vers Ben et le serre dans mes bras.

— Je me suis fait un sang d'encre ! Ça va ?

Il me saisit les bras et me repousse fermement.

— Ça va être encore pire maintenant, grommelle-t-il sans croiser mon regard.

— Ben...

Il secoue la tête et recule jusqu'au mur de brique derrière lui.

— Il faut que j'y aille.

— Laisse-moi au moins t'emmener au centre.

Au même moment, Donovan propose :

— Viens, on te ramène chez nous.

Je me tourne vers lui, les yeux écarquillés. Il hausse les épaules.

— Je m'appelle Donovan, ajoute-t-il en tendant la main à Ben. Je suis le copain de Talia.

J'adore le naturel avec lequel il dit ça, même si le terme « copain » paraît bien insuffisant pour décrire ce qu'il est.

Je me mords la lèvre pour réprimer un sourire quand, d'un geste hésitant, Ben lui serre la main.

— Viens passer la nuit chez nous. On a de la place, on a de quoi te préparer un repas chaud si tu as faim, et mon neveu a plein de jeux vidéo.

— Son neveu, c'est Jeremiah, expliqué-je à Ben.

Les deux garçons se sont déjà croisés au centre. Ils ne se connaissent pas vraiment mais, au moins, ce sera un visage familier.

Je devine son indécision, et retiens mon souffle tandis qu'il pèse le pour et le contre.

— S'il te plaît, Ben. Soit tu viens chez nous, soit on te dépose au refuge, mais il est hors de question que je te laisse dehors ce soir.

Il hoche la tête brusquement en gardant les yeux baissés.

— Bon, d'accord. Je viens avec vous.

Puis il se dirige vers la voiture de Donovan. Ce dernier ressort son téléphone.

— Allô, Bentley ? Oui... J'ai un service à vous demander. Emmenez Jeremiah et allez acheter des vêtements pour un garçon de seize ans... (Il me jette un coup d'œil, et je confirme d'un signe de tête.) Environ un mètre soixante-quinze, soixante-cinq kilos... Il a besoin de tout. Prenez de quoi tenir deux semaines. Oui... Merci.

J'ai le vertige.

Donovan raccroche et déverrouille la voiture. C'est en silence que Ben se glisse sur la banquette arrière et que je m'installe à côté de lui, mais Donovan m'adresse un sourire rassurant avant de refermer la portière.

Je prends la main de Ben et la presse doucement. C'est alors que je remarque les traces rouges à son cou. Je réprime une grimace de colère.

— Ça va, Ben ?

Il secoue la tête.

— Tu veux me raconter ce qui s'est passé ?

Donovan démarre. Ben reste tourné vers la vitre mais, au bout d'un moment, il serre ma main à son tour.

— Sale journée, c'est tout.

Alors une décision s'impose à moi.

Si j'ai mon mot à dire, Ben n'aura plus jamais besoin de faire face à son père.

Du couloir, j'entends les rires étouffés qui résonnent dans la salle de jeux. Je m'adosse au mur et écoute, immobile.

On vient de vivre deux heures de folie pure. Quand on est arrivés, Donovan m'a donné un rapide baiser sur la joue puis est allé s'enfermer dans son bureau pour passer des coups de fil. J'ai fait visiter la maison à Ben et l'ai installé dans la chambre voisine de celle de Jeremiah.

J'ignore ce que manigance Donovan et je n'ai pas vraiment le temps de m'en préoccuper.

Jeremiah et Bentley sont revenus pile au moment où j'allais montrer la salle de jeux à Ben. Jusque-là il n'avait pas dit grand-chose, mais son regard s'est illuminé brusquement.

Je les ai donc laissés jouer, tous les deux, après avoir expliqué à Jeremiah que Ben allait rester ici

cette nuit, puis je suis allée voir où en était Donovan.

Je trouve la porte de son bureau fermée et entends des bribes de conversation. J'en conclus qu'il ne souhaite pas être dérangé.

Je décide donc de retourner à la salle de jeux mais je m'immobilise dans le couloir quand Ben demande à Jeremiah :

— Tu l'aimes bien, ton oncle ?

Plusieurs secondes s'écoulent en silence, puis Jeremiah finit par admettre, avec cette fausse nonchalance qui me fait sourire :

— Ouais, ça va, il est cool.

Des pas feutrés s'approchent de moi, et je tourne la tête vers Donovan.

— Ce n'est pas bien, d'écouter aux portes, chuchote-t-il, amusé.

Je me dirige vers lui, un doigt sur mes lèvres.

— Chut ! Jeremiah trouve que tu es cool.

— C'est parce que je suis cool, lance-t-il en riant doucement.

— Merci, dis-je en passant une main sur sa nuque et en me dressant sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Merci pour tout ce que tu as fait ce soir.

— Justement, il faut qu'on en parle.

Je repose les talons par terre.

— Tout va bien ?

— Viens.

Il me prend la main et m'entraîne dans le salon.

Techniquement j'enfreins un bon millier de lois en hébergeant Ben chez moi mais je m'en fiche complètement.

Je n'ai cessé de repenser à la conversation qu'on a eue, Donovan et moi. Le hasard a bien fait les choses, mais je ne peux m'empêcher de me demander ce qui serait arrivé si on n'avait pas retrouvé Ben, ou si je ne l'avais pas reconnu. Que lui aurait fait son père ? Ben se serait-il défendu ? D'autres questions viennent s'ajouter à celles-ci. Et si on pouvait effectivement accueillir davantage d'enfants chez nous ? Et s'il était temps pour moi de prendre un peu de recul au centre ?

Toutes ces possibilités qui se bousculent dans ma tête me donnent mal au crâne mais elles éveillent aussi en moi une joie nouvelle.

Je m'assieds dans le canapé à côté de Donovan, qui entoure mes épaules de son bras et se tourne légèrement vers moi. J'aurais bien envie de réduire l'espace qui nous sépare et de lui prouver l'étendue de ma reconnaissance.

— J'ai parlé à Jensen, déclare-t-il sans préambule.

— Et alors ?

Il passe les doigts dans ses cheveux châtons, et je devine la tension qui l'habite quand il pousse un long soupir.

— C'est contraire à la loi, ce que j'ai fait en amenant Ben ici. Enfin, c'est compliqué, parce qu'il a déjà seize ans, mais son père pourrait très facilement m'accuser d'enlèvement s'il venait à apprendre qui je suis.

Il s'interrompt un instant et se frotte le menton d'un air pensif.

— On a besoin de plus d'informations, mais Jensen va déjà voir tout ce qu'il peut faire pour s'assurer que Ben ne soit pas forcé de retourner chez lui.

— C'est un bon début, non ? dis-je en posant une main sur son genou.

Il la serre dans la sienne sans répondre.

— Non ?

— Si, souffle-t-il enfin, mais ce n'est que le début, justement. Je sais que tu as déjà la licence nécessaire pour devenir famille d'accueil. J'ai demandé à Jensen de lancer la procédure d'accréditation pour moi aussi.

J'écarquille les yeux. Donovan rit doucement et me caresse le visage comme pour effacer ma surprise.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne me croyais pas quand je t'ai dit que j'étais prêt à partager ces responsabilités ?

— Si, mais... ça va tellement vite !

Il hausse les épaules et m'embrasse sur le front. Ce contact apaisant m'arrache un soupir.

— Peut-être que c'est précisément ce qui devait arriver.

Peut-être...

J'ai la gorge nouée par l'émotion.

— Quand même... c'est rapide.

Il rit de nouveau.

— Je suis d'accord. De toute façon, avant de pouvoir faire quoi que ce soit, il faut qu'on discute avec Ben pour en apprendre plus à son sujet. Et puis, il faut qu'on t'installe officiellement ici et qu'on parle de tout ça avec Jeremiah.

Je ferme les yeux et presse doucement son genou. Tout s'enchaîne à une vitesse folle, et pourtant plus rien ne me fait peur.

— Je pourrai être là quand tu aborderas la question avec Jeremiah ?

Donovan hésite un instant. Je me mords la lèvre en attendant sa réponse.

— Bien sûr, acquiesce-t-il enfin. Je n'y avais pas pensé, mais tu as raison. C'est encore mieux.

Je souris, ravie.

Il se penche sur moi pour un baiser fougueux avant de se relever et de me tendre la main.

— Il est tard. On ferait mieux de mettre les garçons au lit.

J'enroule un bras autour de sa taille, et nous retournons vers la salle de jeux. Ben et Jeremiah viennent de terminer un match de foot virtuel, et Jeremiah crie à tue-tête.

— Excellent ! Comment je t'ai botté le cul !

Ben est plus calme mais frappe doucement son poing contre celui de Jeremiah.

— Bien joué, minus.

— Hé ! Je ne suis pas un minus !

— Tu es plus jeune que moi, rétorque Ben en haussant les épaules.

Jeremiah se renfrogne, un peu vexé.

— C'est l'heure d'éteindre, lance Donovan, posté derrière moi dans le couloir.

Aussitôt Jeremiah se rue sur sa manette, et l'écran passe au noir. Donovan a dû le menacer de le priver de jeux pendant six mois s'il n'obéissait pas dans la minute. C'est un peu rude, mais ça fonctionne.

Les deux garçons se lèvent. Jeremiah a un grand sourire aux lèvres. Quant à Ben... il a l'air tout triste et brisé, et ça me fait de la peine.

Jeremiah sort de la pièce, et Donovan lui emboîte le pas, me laissant seule avec Ben, ce que j'apprécie.

— Tu es toujours d'accord pour dormir ici ? Parce que, si tu préfères, je peux t'emmener au centre... ou ailleurs.

Il jette un regard autour de lui, au moins aussi impressionné que je l'étais moi-même le premier jour.

— Ça fera l'affaire pour une nuit, lance-t-il.

Je ris doucement. J'avais répondu presque la même chose à Donovan.

— Allez, va te coucher. Tu as eu une dure journée, et j'ai comme l'impression que demain ne va pas être facile non plus.

Il s'engage dans l'escalier sans un mot. Il y a tant de choses que j'aimerais lui dire, lui promettre, mais je refuse de lui faire miroiter des trucs impossibles pour le décevoir ensuite.

— Écoute, Ben, dis-je en arrivant devant sa chambre. On va faire tout ce qui est en notre pouvoir pour t'aider, mais à un moment il va falloir que tu me parles, sinon on est coincés.

Il se passe la langue sur les lèvres en regardant ses pieds. Puis il hoche la tête, entre dans sa chambre et referme aussitôt la porte. Je reste plantée là un instant, jusqu'à ce que j'entende le verrou et que je comprenne que, pour ce soir du moins, je l'ai perdu.

Chapitre 19

Quand je me suis réveillée ce matin, je savais que la journée n'allait pas être simple mais je n'imaginai pas à quel point ce serait dur d'écouter Ben nous expliquer que sa mère laisse son beau-père faire plus ou moins tout ce qu'il veut parce que, je cite, « il est moins pire que mon vrai père ».

Je crois bien que mon cœur n'avait jamais eu aussi mal. À côté de moi Donovan serre et desserre les poings, la mâchoire crispée. J'ai l'impression qu'il est encore plus choqué que moi.

Ben prend une cuillerée de céréales et mâche lentement, comme si tout ça ne l'affectait pas vraiment.

— J'aimerais que tu racontes ton histoire à mon avocat, Ben.

— Non.

Il continue à manger, et Donovan s'efforce de respirer calmement.

— Ton beau-père n'en saura rien. C'est strictement confidentiel, dis-je en m'approchant de Ben.

Il se raidit un peu quand je m'assieds sur le tabouret voisin du sien, alors je me garde bien de le toucher.

— Jensen peut nous conseiller sur la marche à suivre, tu comprends. On ne va pas te laisser tomber.

Il se décontracte légèrement et racle le fond de son bol pour attraper les dernières céréales.

— Tu as encore faim ? demande Donovan.

— Non, merci, lance-t-il en se redressant. Qu'est-ce que je dois faire ?

Je me détends un peu. C'est la première fois qu'il nous pose une question, la première fois qu'il s'avoue démuni au lieu de se murer derrière une arrogance de façade.

— Tu vas en cours, d'habitude ?

Il lève les yeux au ciel.

— La plupart du temps, ouais, mais je suis nul.

Je suis presque sûre qu'il y va essentiellement pour éviter de rester chez lui et qu'il n'a pas vraiment de quoi étudier, mais c'est mieux que rien.

— Bon. Je vais appeler ton lycée pour justifier ton absence d'aujourd'hui. On va aller voir Jensen et, une fois qu'il sera au courant de ta situation, on pourra commencer à chercher une solution.

— C'est quoi, les possibilités ? interroge-t-il.

J'échange un coup d'œil avec Donovan, qui hoche lentement la tête. Il a compris que Ben était très méfiant, et qu'il n'accepte de me parler que parce qu'il me connaît déjà un peu.

— Tu as seize ans, donc il y en a plusieurs. La première, ce serait de voir si tu peux être émancipé, c'est-à-dire que l'État du Michigan décide si, oui ou non, tu es assez responsable pour vivre seul ou dans le foyer de ton choix. Ça implique que ta mère renonce à son autorité parentale.

Il accuse le coup en silence.

— La seconde solution, c'est de te placer en famille d'accueil.

— Ah non, putain ! s'écrie-t-il en se levant brusquement, les bras croisés. Je ne vais pas risquer qu'un autre connard me prenne pour son sac de frappe ! Je choisis la première solution. Je peux très bien me débrouiller tout seul.

Je descends de mon tabouret, très lentement, pour ne pas l'effrayer ou le faire fuir.

— Rien ne presse, Ben. Tu n'es pas obligé de te décider tout de suite. En attendant, et même si tu te fais émanciper, j'aimerais que tu envisages de rester ici, avec nous.

Il jette un coup d'œil à Donovan, et j'imagine sans mal ce qu'il voit : un homme solide et droit, à la mâchoire carrée, au regard franc et doux malgré la colère que lui inspire cette situation.

Je laisse à Ben le temps d'examiner la cuisine et tout ce qui l'entoure.

J'ai l'impression que plusieurs minutes s'écoulent avant qu'il reprenne la parole.

— Ouais, on verra, marmonne-t-il en haussant les épaules.

— Pas de problème. Prends ton temps.

Il sort de la cuisine sans un mot de plus, légèrement voûté. Je retiens mon souffle jusqu'à ce que ses pas résonnent dans l'escalier.

Donovan s'approche dans mon dos et pose ses grandes mains chaudes sur mes épaules.

— Tu t'en es super bien sortie.

Je place la main sur l'une des siennes.

— Toi aussi.

— Il est terrifié, le pauvre, souffle-t-il.

— Oui... Terrifié, furieux, blessé...

Je me mords la lèvre pour ne pas pleurer.

Il me fait doucement pivoter et me prend le visage à deux mains.

— Je t'aime, Talia.

— Moi aussi, je t'aime.

Il m'embrasse lentement, tendrement, mais avec une passion pleine de promesses. Je mets les mains sur ses hanches et l'attire contre moi. Malgré le stress et la fatigue d'hier – plus une nuit sans sommeil, parce que j'avais peur que Ben ne se sauve –, mon corps réagit au contact de Donovan.

J'adore ça ; j'en voudrais toujours davantage. Un gémissement plaintif trahit mon désir, mais c'est alors que le téléphone de Donovan vibre sur le comptoir.

Il se redresse.

— C'est sûrement Jensen.

Il décroche sans même regarder.

— Allô ?

Brusquement il se crispe.

— Bonjour, maman.

Un grognement peu distingué m'échappe malgré moi. Donovan pose un doigt sur ses lèvres pour m'enjoindre au silence.

— Non, le moment est mal choisi... Oui... Non... Talia et moi serons là, mais pas Jeremiah. Non...

Je ne cherche même pas à cacher ma contrariété. Je n'entends pas ce que raconte sa mère, mais si j'en crois la posture de Donovan, elle ne se montre pas plus aimable que la dernière fois que je l'ai vue.

— Bon, d'accord, lance-t-il sèchement. Va pour un brunch samedi, mais je te préviens, ajoute-t-il en rivant son regard au mien. Si tu dis un mot de travers à Talia, c'est fini, tu ne me reverras plus jamais.

Il raccroche peu après avec un soupir agacé.

— Elle est tenace, fais-je remarquer.

— Je ne sais pas ce qu'elle manigance, mais elle dit qu'elle voudrait nous voir. Apparemment elle a bien réfléchi et souhaite faire ta connaissance.

— Je t'avoue que je reste un peu méfiante.

— Tant mieux, réplique-t-il en m'attirant contre lui avec un sourire malicieux. Moi-même, je ne lui fais pas confiance mais je suis curieux de voir ce qu'elle mijote.

Je m'imagine déjà à ce brunch, entourée d'une dizaine de femmes fortunées et sophistiquées, rassemblées là comme autant de têtes de bétail pour que Donovan puisse choisir parmi elles une

partenaire valable.

Il me saisit doucement le menton et m'embrasse.

— Ne t'en fais pas. Tout ira bien.

J'aimerais pouvoir le croire.

Quand son téléphone sonne de nouveau – Jensen, cette fois –, je m'éclipse pour aller me préparer à rencontrer l'avocat.

J'ignore si on va réussir à tirer Ben de ses galères et j'ai déjà les nerfs à vif. L'idée de passer une matinée entière en compagnie de Claire Lore ne contribue pas vraiment à apaiser mes angoisses.

Je n'ai rencontré Jensen Rhodes que deux ou trois fois, alors que j'accompagnais James et Laurie à des soirées organisées par le cabinet. Je l'ai toujours perçu comme quelqu'un de dur, d'impitoyable. Ses yeux d'un brun presque noir sont de la même couleur que ses cheveux. Son costume proclame son assurance. Jusque-là il m'avait toujours témoigné une indifférence polie, mais je ne l'avais encore jamais vu soumettre quelqu'un à un interrogatoire.

Or c'est exactement ce qui a eu lieu aujourd'hui.

Je ne sais pas comment Ben a fait pour tenir le coup et répondre à toutes ces questions. On vient de passer deux heures dans une salle de réunion tous les quatre, et j'ai dû me mordre les lèvres à plus d'une reprise pour me retenir de pleurer tandis que Ben décrivait les horreurs qu'il a subies dans sa vie.

Violences physiques et morales, négligence criminelle de la part de sa mère, qui semble porter des œillères.

Mes ongles ont laissé de profondes marques dans mes paumes tant j'ai serré les poings.

Je n'avais encore jamais éprouvé une colère pareille.

En même temps, je suis très fière de cet adolescent qui a fait preuve d'une grande force et d'une franchise absolue. Je craignais que Ben ne rentre dans sa coquille face à Jensen, mais c'est le contraire qui s'est produit. Il a l'air de faire confiance à cet homme pour le tirer de son enfer.

J'irais presque serrer l'avocat dans mes bras et pleurer sur son épaule si je n'avais pas un peu peur de lui.

Ben a choisi la voie de l'émancipation. Quand je suis intervenue pour demander à Jensen si c'était réellement possible, il a rivé sur moi son regard sombre avant de répondre qu'il s'en chargeait.

J'ai hoché la tête et tenu ma langue, après ça. James a toujours décrit son ancien patron comme quelqu'un de retors sur les bords.

Pour ma part je vois en lui quelqu'un qui obtient ce qu'il veut. Si je devais me retrouver en face de lui au tribunal, je ferais sûrement un peu pipi dans ma culotte tellement il est intimidant. En revanche, savoir qu'il est de notre côté me donne l'impression que nous sommes invincibles.

Il rassemble ses documents épars et les glisse dans un dossier, qu'il referme avant de poser une main dessus.

— Vous ne serez pas obligé de parler à vos parents si vous ne le souhaitez pas. Tout se passe par l'intermédiaire du juge, et je peux vous garantir qu'avec tous ceux que je compte parmi mes amis, vous aurez une audience dans les meilleurs délais.

Ben ne dit rien mais il paraît plus léger, moins voûté que quand on est partis de la maison il y a trois heures à peine.

C'est à Jensen que l'on doit cette transformation, même si je doute que notre gratitude importe beaucoup à l'avocat.

— Quand est-ce qu'on en saura davantage ? s'enquiert Donovan.

Il a gardé une main sur ma jambe pendant tout l'entretien.

— D’ici à la fin de la semaine. Je m’y mets sur-le-champ.

— Merci.

Donovan se lève, et je l’imite.

— Merci beaucoup, Jensen, dis-je en lui serrant la main par-dessus la table.

Il a également pris le temps de nous renseigner sur la possibilité d’héberger un mineur sachant que je gère un centre d’accueil. Tant que Ben n’est pas émancipé, il ne devrait pas vivre chez nous, mais Jensen m’a assuré qu’il se chargeait d’écarter tous les problèmes éventuels. En outre il m’a promis de confier à l’un de ses associés les formalités concernant ma reconversion au sein du refuge.

Ça m’attriste un peu de penser que je ne serai plus autant au contact des jeunes, et je sais que ça ne va pas être simple de recruter de nouveaux psychologues tout en surveillant l’avancée des travaux mais, avec l’aide de Donovan et, maintenant, de Jensen, je suis sûre que je vais y arriver.

— C’est mon métier, réplique-t-il tout simplement. Comment vont James et Laurie ?

Je souris.

— Bien ! James est content de son nouveau poste. Ils ont l’air très heureux.

— Tant mieux.

L’espace d’une seconde j’aperçois dans son regard une lueur chaleureuse, aussitôt disparue.

Il se tourne vers Donovan.

— Je vous tiens au courant.

— Entendu.

Ils échangent une poignée de main, et j’entraîne Ben dans le couloir.

— Tu t’es super bien débrouillé, dis-je en marchant à côté de lui.

Il n’a pas manifesté la moindre émotion. Je me demande si c’est parce qu’il est sous le choc, trop effrayé, ou simplement soulagé que quelqu’un d’autre prenne les choses en main. Je ne me fais pas d’illusions. Je sais qu’il va lui falloir du temps pour m’accorder sa confiance et, tant qu’il ne nous cause pas d’ennuis, je suis prête à lui laisser toute latitude. Il est possible que, une fois émancipé, il décide de partir sans nous donner de nouvelles.

— Je suis obligé de rester chez vous jusqu’à l’audience ? interroge-t-il.

— Non, tu n’es pas obligé, mais...

— ... Mais ça nous ferait plaisir, intervient Donovan en parvenant à ma hauteur.

Ben tourne la tête vers lui, méfiant.

— Pourquoi ?

— Parce que Talia tient à toi et que j’ai envie de t’aider. C’est aussi simple que ça, répond-il, les mains dans les poches.

Malgré toute la bonne volonté de Donovan, Ben a encore plus de mal à se fier à lui qu’à moi. Il fait un pas de côté pour se rapprocher de moi.

Donovan le remarque, lui aussi.

L’ascenseur arrive, et Ben entre le premier. On lui emboîte le pas en faisant bien attention de ne pas le serrer de trop près.

— Bon. Pourquoi pas, lance-t-il enfin.

Les portes se referment avec un tintement musical. Je pousse un soupir de soulagement.

— Tu es en sécurité avec nous, Ben. Je te donne ma parole.

Donovan sort quelque chose de sa poche – un porte-clés.

— Tiens. C’est pour toi, dit-il en le tendant à Ben.

— Qu’est-ce que c’est ? demande ce dernier en ouvrant la main.

Il y a deux clés sur l’anneau.

Donovan hausse les épaules.

— La clé de la maison... et celle de ta voiture.

— Hein ?! s'écrie Ben, les yeux exorbités.

Je dois avoir l'air aussi surpris que lui.

— Donovan...

Il me sourit avant de s'adresser à Ben.

— C'est ta liberté. Tu peux faire ce que tu veux, aller où tu veux.

Ben regarde les clés comme si elles risquaient de le mordre. Mon sang commence à bouillir dans mes veines.

— Cela dit, j'espère que tu vas rester avec nous, poursuit Donovan. Tu as seize ans et tu as besoin d'une voiture pour aller au lycée, alors ça me paraît normal que tu en aies une. En échange je veux que tu sois rentré au plus tard à 22 heures en semaine et à minuit le week-end. On n'essaie pas de te commander, seulement de te faciliter la vie. À toi de décider si tu acceptes notre aide.

J'éprouve soudain un élan d'amour pur pour cet homme. Il laisse Ben libre de ses choix, même si ça me terrifie.

— Même si tu obtiens ton émancipation, tu seras toujours le bienvenu chez nous.

Ben referme le poing sur les clés, tête basse. J'ignore à quoi il pense mais je remarque que son menton tremble légèrement.

Quand les portes s'ouvrent au rez-de-chaussée, il se redresse lentement et regarde Donovan droit dans les yeux. Son expression est tendue mais, surtout, déterminée.

— Merci.

Puis il se tourne vers moi. Je me tords les doigts, les paupières brûlantes, incertaine. J'aimerais le serrer contre mon cœur mais je ne peux risquer de le braquer.

— Je vais rester, mais c'est beaucoup trop, souffle-t-il.

— Au contraire, ce n'est pas encore assez, Ben, dis-je en secouant la tête. Ce n'est rien du tout.

Donovan sort de l'ascenseur, et je lui emboîte le pas, la gorge nouée par l'émotion. Je comprends mieux de quoi il parlait en privé avec Bentley ce matin.

Le chauffeur se tient sur le trottoir, à côté de la grosse berline qui va conduire Donovan au bureau. Garé juste devant se trouve un pick-up Chevrolet noir flambant neuf. Les yeux écarquillés, je me tourne vers Donovan en même temps que Ben.

— Je me suis dit que c'était plus ton genre que la Bentley de Bentley, déclare Donovan avec un sourire malicieux.

Ben sourit à son tour. C'est la première fois que je vois ça depuis que je le connais.

— Putain ! C'est trop cool !

Je lui fais les gros yeux, mais sans le reprendre. Il a seize ans, et puis il a raison. Ce pick-up est vraiment trop cool.

— C'est à toi, lui assure Donovan. Tu veux bien ramener Talia à la maison ?

— Ouais..., lance-t-il d'un air distrait, tout absorbé qu'il est par sa nouvelle voiture.

J'en profite pour passer les bras autour du cou de Donovan et lui donner un baiser.

— Tu es merveilleux. Merci.

Il penche la tête pour murmurer à mon oreille :

— Tu pourras me témoigner ta gratitude ce soir.

J'éclate de rire.

— Ça marche.

Il me dit « au revoir » et se dirige vers Ben, qui n'en finit plus d'admirer son pick-up. Il faut

reconnaître que Donovan a bien choisi. C'est un classique, simple mais solide, cool et confortable sans être ostentatoire. C'est parfait pour Ben.

— Sois prudent sur la route, lance Donovan en tendant la main au jeune homme.

— Promis, répond ce dernier.

Il lui rend sa poignée de main sans hésiter.

Je les observe, les larmes aux yeux, et m'émerveille de mesurer tout ce qui a changé dans ma vie.

J'espère seulement que je ne rêve pas et que la réalité ne va pas me réveiller avec un seau d'eau froide.

Chapitre 20

— Oh, oui ! gronde Donovan en agrippant mes hanches. Vas-y, Talia ! Plus fort !

Je suis à califourchon sur lui, une main sur son torse, son sexe profondément ancré en moi.

À bout de souffle, j'ondule des hanches contre lui puis me soulève pour le torturer un peu avant de redescendre.

— Oh ! C'est trop bon !

J'essaie de murmurer, mais ça m'est difficile tant mon plaisir monte vite.

Ce matin, quand je me suis réveillée, Donovan dormait encore paisiblement, son membre dressé calé contre mes fesses. Je n'ai pas pu m'empêcher de m'agenouiller pour le goûter.

Donovan a tout de suite refermé la main dans mes cheveux, et en redressant la tête, j'ai croisé son regard encore tout embrumé de sommeil. Pourtant il avait déjà les mâchoires crispées, le visage tendu sous l'effet de l'excitation.

J'ai attiré sa verge entre mes lèvres en faisant jouer ma langue sur toute sa longueur. Quand je me suis retirée pour prendre un de ses testicules dans ma bouche, il m'a saisie sous les bras et m'a soulevée, m'arrachant un cri de surprise.

Il m'a assise sur lui de façon à me pénétrer et m'a dit de prendre mon plaisir.

J'adore avoir le contrôle de temps en temps.

Mes longs cheveux blonds tombent devant mon visage, si bien que je vois à peine ses yeux.

Il serre les mâchoires, les joues empourprées.

De nouveau je me hisse très lentement, jusqu'à ce que son gland se trouve juste entre mes lèvres.

Il pousse un grondement et me saisit par les hanches pour me plaquer contre lui.

— Baise-moi, Talia ! Sinon je reprends les rênes !

Je ressens un spasme d'excitation à l'idée de le laisser faire mais j'ai encore plus envie de le torturer jusqu'à la jouissance.

— Oui...

Je reste tout contre lui et me mets à onduler des hanches, de plus en plus vite. Mes cuisses tremblent quand il se cambre à ma rencontre.

— Dépêche-toi, Talia, je vais jouir !

— Oh !

Cet aveu déclenche mon orgasme, et Donovan me serre contre son torse tandis que mon sexe se contracte violemment autour du sien, agité de spasmes puissants.

— Oh, putain, m'exclamé-je dans son cou, la peau luisante de sueur. Tu es incroyable !

Il me caresse doucement le dos. Son cœur se calme peu à peu contre ma poitrine.

— Je crois que c'est à toi que revient la palme ce matin, plaisante-t-il.

Je ris doucement et dépose de légers baisers le long de son épaule. Il fait courir ses doigts dans mes cheveux.

— Il faut qu'on aille se doucher. La journée s'annonce chargée.

Je pousse un soupir. Il a raison. J'ai rendez-vous avec l'ingénieur du bâtiment pour les rénovations puis je veux aller voir mon père mais, avant tout ça, je dois discuter de nos projets avec Marisa pour qu'elle puisse lancer le processus de recrutement.

Tout va si vite !

— Je n'ai pas envie de bouger, dis-je dans son cou. On ne pourrait pas plutôt passer la journée comme ça ?

Je sais bien qu'on ne le peut pas mais j'adore sentir le pouls de Donovan s'accélérer à cette idée. Son sexe recommence à durcir en moi.

Je souris et plante un baiser sur sa clavicule.

— J'aimerais bien, souffle-t-il.

Puis il se redresse et se retire de moi, sans me lâcher pour autant. Il me fait mettre les jambes autour de sa taille et s'approche du bord du lit pour se lever.

— On n'a qu'à y réfléchir sous la douche.

Je m'accroche à son cou.

— Je n'aime pas réfléchir sous la douche.

— Pourtant je pensais déjà à ce que j'allais te faire... glisser mes doigts en toi, puis te prendre par derrière alors que tu es toute savonneuse... J'adore te sentir toute serrée autour de ma queue, comme ça...

J'éclate de rire.

— Ah ! Si c'est de ce genre de réflexions que tu parles... Vas-y, je t'écoute.

— Je vais faire mieux que ça ; je vais te montrer.

Il entre dans la salle de bains et me repose par terre pour allumer la douche. Il me laisse le temps de me brosser les dents puis, alors que la pièce commence à s'embuer, il m'attire dans la cabine.

Je suis parcourue de frissons, entre la chaleur de l'eau et le contact de ses mains le long de mes bras. Il saisit une grosse éponge végétale, verse du savon liquide dessus et entreprend de me laver.

— Tu es magnifique, Talia...

J'ai les genoux qui tremblent légèrement. Je lève les bras et passe les doigts dans ses cheveux.

— Je te trouve plutôt réussi, toi aussi.

Il fait glisser l'éponge sur mon ventre et suit du regard la chair de poule qui se forme dans son sillage. Puis il s'agenouille devant moi et passe un doigt entre mes lèvres. Je suis déjà toute gonflée, prête à le recevoir.

Je renverse la tête en arrière, hors du jet d'eau, qui me fouette alors les seins. Cette sensation délicieuse vient s'ajouter aux caresses de Donovan et au spectacle de cet homme superbe à genoux devant moi.

— J'adore ça, gronde-t-il en se penchant pour donner un coup de langue sur mon clitoris. Appuie-toi contre le mur.

Je recule lentement pour ne pas glisser, et Donovan garde les mains sur mes fesses jusqu'à ce que je rencontre le carrelage encore frais. Alors il m'effleure l'arrière des cuisses et place mon genou droit sur son épaule pour aller déposer des baisers contre mon sexe. Je me tiens à lui pour ne pas perdre l'équilibre. Soudain il s'arrête et me jette un regard qui me ferait mouiller ma culotte si je n'étais pas déjà nue et trempée.

Il est tellement beau ! Et il est tout à moi...

— Je veux te sentir jouir sur ma langue, Talia...

— Oh, oui !

Il s'incline de nouveau et décrit de petits cercles autour de mon clitoris avant de me pénétrer légèrement.

Je tremble déjà, la tête appuyée contre le carrelage.

— Donovan !

Je suis tellement excitée qu'il lui suffit d'introduire un doigt en moi et de le replier un peu pour que j'atteigne l'orgasme, comme il le voulait.

Il me lèche avidement tandis que mes hanches ondulent à sa rencontre, puis il se relève, me tourne face au mur et entre en moi d'un puissant coup de reins.

— Oh, putain ! gronde-t-il. Tu es si étroite ! C'est trop bon !

Je cambre le dos, comme il aime, et il se met à aller et venir avec une force presque rageuse.

Nos gémissements se répondent et, très vite, il agrippe mon épaule pour m'attirer encore plus près et me pénétrer encore plus profondément – plus parfaitement.

— Talia..., gémit-il alors que je commence à me contracter autour de lui.

— Oui ! Vas-y !

Je suis déjà tout près de jouir et, quand il coule une main entre mes jambes pour me pincer le clitoris, je pousse un hurlement de plaisir.

J'appuie le front contre le carrelage tandis qu'il s'abandonne à son tour et crie mon prénom sur mon épaule.

— Comment ça va, aujourd'hui ? dis-je en apercevant le docteur McGarry au chevet de mon père.

Il a les yeux dans le vague mais, dès qu'il entend ma voix, il tourne la tête vers moi.

Sa bouche s'incurve du côté droit. Le gauche remue à peine, mais c'est une amélioration.

— Ça va bien ! lance la spécialiste d'un ton enjoué. La thérapie se déroule à merveille. En revanche, votre père est peut-être fatigué, parce qu'on revient tout juste d'une séance de kiné.

— Oh, c'est super ! Merci.

Elle sort de la chambre et, aussitôt, je vais prendre la main de mon père.

Il la serre avec force.

— Ma puce...

Mon menton se met à trembler.

— Tu vas déjà beaucoup mieux, papa.

Il hoche la tête. Je n'en reviens pas qu'il ait fait de tels progrès en seulement une semaine. Je suis follement heureuse, même si j'ignore encore ce que l'avenir nous réserve.

— Fatigué, dit-il en luttant pour garder les yeux ouverts.

Je me penche et l'embrasse sur la joue. Il a repris des couleurs, de la vie.

Des larmes me picotent le nez quand il tourne la tête et effleure ma joue à son tour.

— Je t'aime.

— Moi aussi, papa, je t'aime.

Il esquisse un demi-sourire et s'endort peu à peu. Je reste à son chevet pendant une heure en espérant qu'il se réveille.

Sa chambre est calme et paisible, il y règne une douce chaleur alors que, au-dehors, les feuilles roussissent déjà. L'automne avance et cédera bientôt la place à l'hiver.

D'habitude c'est une saison que je redoute, mais cette année elle s'annonce prometteuse.

Ce matin, après être passée au refuge pour discuter du recrutement avec Marisa, j'ai retrouvé l'ingénieur sur le chantier du futur centre. Il m'a assuré que les plans de l'architecte étaient réalisables et que les travaux seraient achevés avant la fin de l'année... soit dans huit semaines.

Mon rêve est en train de prendre forme sous mes yeux, et mon père est en voie de guérison. Je commençais à perdre espoir.

Quand je suis certaine qu'il dort profondément, je l'embrasse sur le front et lui promets de revenir bientôt. Maintenant qu'il se réveille régulièrement, je voudrais organiser mon emploi du temps de façon à

pouvoir assister à ses séances de kiné. Comme ça je pourrai apprendre à l'aider, moi aussi.

Je suis presque arrivée à ma voiture quand mon téléphone sonne. C'est Marisa, alors je décroche aussitôt.

— Coucou ! Ça va ? Tu veux que je te rapporte à déjeuner ?

— Non, en revanche il faut que tu reviennes.

Mon cœur s'emballe. Je sors mes clés et m'installe au volant.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a un flic à l'accueil.

— Merde ! dis-je en démarrant le moteur. Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il cherche Ben. Il veut fouiller le refuge.

Je réfléchis en vitesse.

Si seulement j'avais le temps d'appeler Jensen ou Donovan !

— Le flic en question, il vient d'où ?

Je crois déjà connaître la réponse mais j'espère me tromper.

— De Centerville.

— Oh, putain... C'est son beau-père.

— Je m'en suis doutée. Je suis dans ton bureau, là. Je l'ai laissé à l'accueil, mais il est hors de lui.

Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Il y a beaucoup de gamins dans les parages ?

— Non. Seulement Spencer et les deux filles.

— Alors laisse-le fouiller si ça l'amuse. Je vais téléphoner à Jensen. Il va sûrement me dire que, sans mandat, rien ne nous oblige à accepter, mais si on peut faire semblant de céder et nous débarrasser de cet individu... En revanche, il risque de me reconnaître puisqu'il m'a vue l'autre soir. Je préfère ne pas me montrer. Fais mine de coopérer, il ne devrait pas t'embêter trop longtemps.

— Tu es sûre ?

Non.

J'ai les mains qui tremblent.

Si ça se trouve, je suis en train de faire une grosse bêtise.

— Laisse-le fouiller et préviens-moi quand il sera parti.

Je raccroche et, dans la foulée, j'appelle Donovan, qui se charge d'alerter Jensen. Enfin, il commence par me dire que je n'aurais pas dû laisser entrer ce type dans mon centre, ce que je sais pertinemment, mais il s'excuse aussitôt et me promet qu'on va trouver une solution.

Je me doutais que ça finirait par arriver. Quand je me gare devant le refuge, il n'y a pas de voiture de police en vue, alors je me détends un peu.

Tant qu'il ignore mon identité et celle de Donovan, le beau-père de Ben n'a aucune chance de le retrouver.

J'entre en coup de vent et trouve Marisa à son bureau, comme si de rien n'était.

— Tout va bien ?

Elle me sourit tranquillement.

— Oui. J'ai fait descendre les enfants pendant qu'il cherchait partout. Il n'est pas resté longtemps, effectivement. Spencer lui a dit qu'il n'avait pas vu Ben depuis le week-end dernier.

— Tant mieux ! m'exclamé-je avec un soupir de soulagement. Tu me feras penser à lui payer une glace ou quelque chose dans ce genre ?

Elle éclate de rire mais recouvre vite son sérieux.

— Tu es sûre de savoir ce que tu fais ?

— Pas du tout, déclaré-je en toute franchise. Ça va peut-être nous exploser à la figure et m'attirer de gros ennuis, mais bon, on est débarrassés de Dick pour l'instant. C'est déjà ça.

Marisa glousse en entendant le nom du beau-père de Ben. Il faut dire que ça lui va bien : ce type est une vraie tête de nœud.

Je pousse un long soupir.

— Bon... Et sinon, quoi de neuf ?

On se remet au travail, et j'oublie cette histoire pendant plusieurs heures. J'y repense à peine en passant, alors que nous sommes tous à table ce soir-là.

Ben et Jeremiah se chamaillent gentiment parce que Ben a battu Jeremiah au basket, alors Donovan leur propose de refaire un match avec eux après le dîner.

C'est la première fois depuis que je suis arrivée que la cuisine résonne d'éclats de rire – et ce, malgré toutes les incertitudes qui pèsent sur nous.

— Ah, donc tu as bien eu un bungalow pour les invités, à une époque, dis-je à Donovan.

Nous approchons de la demeure familiale des Lore, qui ressemble à un petit château. Le garage compte six portes et est surmonté d'un étage où un loft a été aménagé. Je repense à la première fois que Donovan est venu chez moi.

À vue de nez, le bungalow en question est deux fois plus grand que ma maison.

Donovan serre doucement ma main dans la sienne.

— Oui, enfin, c'est une époque révolue. Ça va, toi ?

C'est au moins la dixième fois qu'il me le demande. Je lui lance un petit sourire crispé.

— Super !

— Hé..., souffle-t-il en s'arrêtant. Ne te laisse pas intimider par ma mère, quoi qu'elle dise. D'accord ?

Il m'embrasse tendrement.

— Tu as l'air méfiant, fais-je remarquer.

— Je ne me fais plus aucune illusion à son sujet. À mon avis, elle mijote un coup tordu, mais je te promets que je ne la laisserai pas s'en prendre à toi.

— Je sais.

Cette certitude est la seule chose qui m'empêche de céder à la panique.

— Je t'aime, T.

Je me remets en marche et lui adresse un clin d'œil par-dessus mon épaule.

— Ça aussi, je le sais. Tu me l'as crié sous la douche pas plus tard que ce matin.

Depuis que Ben vit avec nous, la douche est mon nouvel endroit préféré pour faire l'amour. La demeure a beau être grande, et notre chambre tout au bout du couloir, je m'abandonne plus facilement si je sais que le bruit de l'eau couvre celui de nos ébats.

— Tu ne semblais pas t'en plaindre, rétorque Donovan en riant.

— Non, en effet, dis-je en souriant avant de changer de sujet. Tu as parlé aux garçons de ce qu'on allait faire après ?

On arrive devant la porte, et Donovan saisit le heurtoir en forme de lion pour frapper. Je trouve ça un peu étrange qu'il n'entre pas, tout simplement, mais je tiens ma langue. J'attends qu'il réponde à ma question. Bentley a loué un camion, et on va le retrouver chez moi après le brunch pour récupérer tout ce que je veux emporter. On a beaucoup discuté au cours de la semaine et on a décidé de vendre ma maison. Certes la décoration de chez Donovan est parfaite, mais mes bibelots me manquent. Et puis, j'aimerais apporter une touche personnelle à son intérieur.

Je ne compte pas prendre grand-chose, cela dit. Hier soir, quand j'ai appelé Mme Bartol pour la prévenir, elle m'a promis de passer chez moi avec des cartons pour commencer à emballer mes affaires préférées.

Elle va beaucoup me manquer, cette vieille chipie. Heureusement je ne déménage qu'à vingt minutes de là. Elle m'a fait jurer qu'on continuerait à se voir pour nos matinées Mimosa, de temps en temps.

Donovan et les garçons étaient pliés de rire quand je leur ai raconté certaines de ses histoires, en prenant soin de piocher parmi celles qui ne parlent ni de Viagra ni d'implants péniens, naturellement.

— Au début, ils ont râlé un peu mais ils sont d'accord, déclare Donovan juste avant que la porte s'ouvre.

Claire se tient sur le seuil avec son sourire en plastique et couve Donovan d'un regard lumineux. Puis elle m'aperçoit, main dans la main avec son fils.

— Bonjour, dit Donovan.

— Merci d'être venu ! C'est un plaisir de te voir.

Elle se penche et effleure sa joue d'une bise immatérielle puis se tourne vers moi avec une petite moue.

— Bonjour, Tanya.

— C'est Talia, gronde Donovan. Tu tiens vraiment à ce qu'on reparte déjà ?

Elle s'efface pour nous laisser passer, complètement impassible.

— Mais non, voyons. J'avais simplement oublié. Je suis ravie de vous revoir, Talia.

— Moi aussi, dis-je en m'efforçant de sourire malgré cet accueil un brin hostile.

Donovan sonde le visage de sa mère avant de se décider à entrer. Il ne me lâche pas la main.

— Bordel de merde ! lance-t-il quand on approche de la salle à manger.

Deux jeunes femmes sont déjà attablées, dos à nous.

Mon sang ne fait qu'un tour lorsque Claire nous devance.

— Je me suis dit que ce serait sympathique d'étoffer un peu la compagnie en cette belle matinée, déclare-t-elle. J'aime être entourée, comme tu le sais.

Soudain les deux jeunes femmes se retournent, et je pouffe de rire malgré moi.

La présence de Cassandra ne me surprend guère, au contraire. Elle trône là, à son aise, comme si elle faisait toujours partie de la famille. *Soit*. Je me doutais qu'elle jouait un rôle dans le plan machiavélique de Claire.

Je ne m'attendais pas en revanche à me retrouver nez à nez avec Becky, la femme qui a couché avec James, le mari de Laurie. Elles étaient meilleures amies depuis le collège, avant ça...

C'est tellement absurde que je trouve ça drôle.

Donovan tire sur ma main.

— Viens, on s'en va.

Sa colère est palpable. Quant à moi, je n'arrive plus à contenir mon hilarité. Donovan me jette un regard étonné.

— Non, non. On reste. On va bien s'amuser, dis-je.

Becky ouvre de grands yeux, visiblement surprise de me voir là. Elle pâlit quand je leur fais un petit signe de la main en souriant de toutes mes dents.

— Salut, les filles !

— Tu promets de m'expliquer ce qui se passe, hein ? murmure Donovan à mon oreille.

Je hoche la tête et me dirige vers la table, où j'attends qu'il tire ma chaise. Je prends place en face de Becky, qui blêmit à vue d'œil, et Donovan s'installe en face de Cassandra, qui éviterait sûrement de faire cette moue dédaigneuse si elle voyait les rides que ça creuse sur son front.

— Je fais les présentations ? lancé-je une fois que Donovan est assis, un bras autour de mes épaules en un geste protecteur. Becky, je te présente Donovan. Donovan, Becky, qui a ruiné son amitié de longue date avec Laurie le jour où elle a décidé de se taper son mari.

Becky en reste bouche bée.

Donovan aussi, d'ailleurs. Il me jette un regard interrogateur, auquel je réponds par un hochement de tête.

— Eh oui...

— Voyons, jeune femme ! intervient Claire. J'ignore dans quel genre de famille vous avez été éduquée, mais dans cette maison on surveille son langage.

Je me mords la lèvre pour ne pas rire de plus belle.

J'ai été élevée par des gens qui ne se seraient jamais abaissés à ce genre de manigance.

Becky semble déjà regretter d'être venue.

— Enchanté, lui dit Donovan le plus naturellement du monde.

Il commence à me caresser l'épaule avec le pouce, ce qui n'échappe pas à Cassandra.

— Et moi ? Tu ne me dis pas bonjour ? interroge-t-elle.

Elle ronronne comme un chaton, pourtant son regard demeure rivé tel un rayon laser sur l'endroit de ma peau où le pouce de Donovan me touche.

Il se penche pour y déposer un baiser avant de daigner lui répondre.

— Je ne vois pas bien pourquoi je me donnerais cette peine. Tu n'es plus ma femme ; tu ne fais plus partie de cette famille... À vrai dire je me demande ce que tu fous ici.

Claire prend un air outré, mais il ne lui laisse même pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Quant à toi, tu devrais avoir honte. J'ignore à quoi tu crois jouer, mais si Talia et moi ne trouvons pas cette mise en scène hilarante, on serait déjà repartis. Alors trêve de conneries ! Dis-moi ce que tu veux, ou ne dis rien mais fais servir le repas, histoire qu'on ait terminé plus vite. On a prévu de faire des choses en famille, cet après-midi.

Je réprime un gloussement.

L'expression dégoûtée de Claire s'accroît avec chaque gros mot que prononce Donovan, et j'ai presque peur qu'elle ne finisse par exploser.

En face de moi, Becky tripote sa serviette, toute penaude.

— Cassandra fait toujours partie de cette famille, explique Claire lentement en tendant le bras pour prendre la main de la jeune femme. Il y a des liens plus forts que ceux du sang, et elle sera toujours ma fille, quoi qu'il arrive. Ce n'est pas parce que tu l'as grossièrement écartée de ta vie que je devrais en faire autant.

Donovan rit doucement. Il rapproche sa chaise de la mienne et referme la main en haut de mon bras. Je regrette de ne pas pouvoir filmer la scène. Les choses se gâtent rapidement, et si je ne trouvais pas ça si drôle, je serais folle de rage. J'ai l'impression que Claire est sur le point d'enterrer pour de bon sa relation avec son fils.

— Comme c'est touchant, lance Donovan en prenant une gorgée d'eau. Tu es donc sûrement au courant qu'elle se tape le directeur financier de la boîte de son père depuis déjà deux ans. Non ?

Claire fronce légèrement les sourcils quand Cassandra intervient :

— Tu n'es pas censé divulguer cette information.

— Pas publiquement, or ceci est une réunion privée. En revanche, il me semble que, de ton côté, tu as reçu une coquette somme pour me foutre la paix et disparaître de ma vie.

— C'est ta mère qui m'a invitée...

— Ce que ma mère a derrière la tête dépasse de loin ton entendement, Cassandra.

Brusquement il paraît se rappeler qu'ils ne sont pas seuls et se tourne vers Becky en plissant les yeux. Elle est toute verte, la pauvre.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous faites là ? Vous êtes venue apporter votre soutien moral à Cassandra ? On dirait que vous avez pas mal de choses en commun, en effet.

Becky ouvre la bouche pour répondre, mais pas un son n'en sort.

— Le père de Becky compte briguer le poste de sénateur aux prochaines élections. Je pense que ses liens avec notre famille pourraient nous être profitables à tous, explique Claire.

Je bois une gorgée d'eau à mon tour.

— Si tu t'imaginais que j'allais la sauter pour entrer dans les bonnes grâces du futur sénateur, maman, tu t'es foutu le doigt dans l'œil.

Je recrache mon eau par le nez.

Becky a l'air sur le point de vomir.

Cassandra se tourne vers Claire, les yeux soudain pleins de larmes.

C'est alors que deux serveurs entrent dans la salle à manger et déposent des plats sur la table sans paraître remarquer le fiasco qu'est devenu ce brunch.

Chapitre 21

— Ça faisait longtemps que je n'avais pas autant ri un samedi matin.

Donovan me décoche un regard en coin, tout en pianotant sur le volant au rythme de la chanson qui passe à la radio.

— Ça m'inquiète pour ta santé mentale.

Je pouffe bruyamment.

— Oh, arrête ! Avoue que c'était drôle ! Qu'est-ce qu'elle pensait faire, au juste ? Te jeter dans les bras de Becky et de Cassandra en même temps ?

— Je ne sais pas, mais je m'inquiète un peu que ça t'amuse autant.

Je pose la main sur son genou et le serre doucement.

— Ta mère a invité deux femmes qui ont en commun d'avoir couché avec des hommes mariés dans l'espoir que, renversé par leur beauté, tu me jettes comme une vieille chaussette. Je me trompe ?

— Non, tu as sans doute raison, répond-il en pinçant les lèvres.

Je me rends compte qu'il est beaucoup plus contrarié que moi. Au cours du repas – qui s'est déroulé dans un silence étouffant mais qui était au demeurant délicieux – j'ai décidé de ne plus me préoccuper de l'opinion des gens, et en particulier de ce trio de vipères.

J'ai mieux à faire, et la liste n'inclut pas de craindre que Donovan ne me quitte pour une autre.

En même temps, je suis contente d'avoir pu dire ses quatre vérités à Becky. Quand Laurie a appris qu'elle avait couché avec James, j'ai tout de suite choisi mon camp et coupé les ponts avec Becky. Je ne l'avais pas revue depuis, mais les circonstances de notre rencontre chez Claire Lore étaient tout simplement ridicules.

— J'espère qu'elle se rend compte qu'elle m'a perdu pour de bon après ce triste cirque, reprend Donovan. Si elle veut que je lui reparle un jour, elle va devoir me présenter ses plus plates et sincères excuses.

Je m'imagine Claire Lore à genoux pour implorer le pardon de son fils, et cette idée me fait sourire. Ça ne risque pas d'arriver, ce qui signifie que je suis sans doute tranquille. Donovan a vraiment perdu patience, cette fois. Ça me fait presque de la peine pour elle, mais je suis surtout rassurée de savoir qu'il n'est plus dupe de ses combines.

— On peut parler de trucs plus sympas, maintenant ? dis-je en posant la tête sur son épaule.

Apaisé par ce geste, Donovan se détend et pousse un long soupir.

— Quoi, par exemple ? souffle-t-il en entremêlant ses doigts aux miens.

— Je ne sais pas... le fait que, à partir de ce soir, je vais vivre avec toi.

— Ça fait déjà un mois que tu es mienne.

— Oui, mais maintenant, c'est officiel.

Il tourne la tête et dépose un baiser dans mes cheveux avant de reporter son attention sur la route.

— Tu es à moi depuis que j'ai pris ta virginité, il y a huit ans.

C'est vrai. Personne n'a jamais pu soutenir la comparaison.

Je n'ai rien à redire à cette déclaration mais, pour éviter de me laisser émoustiller par les images que ce souvenir m'évoque, je détourne la conversation.

— Tu as des nouvelles de Jensen ?

— Après la débâcle d’hier avec Dick – d’ailleurs, je t’en veux toujours pour ça...

Je hausse les yeux au ciel. Il n’est pas content que j’aie laissé ce type entrer dans le centre, mais je n’avais rien à cacher et je ne voulais pas qu’il revienne au refuge à un moment où j’y serais. Ça n’aurait fait qu’attiser sa colère.

— Bref, Jensen m’a promis d’avancer l’entretien avec le juge, poursuit-il. Il pense pouvoir trouver quelqu’un qui s’en occupera d’ici à quinze jours, au lieu de devoir attendre un mois.

— Tu veux dire que ça pourrait être réglé avant Thanksgiving ?

Je souris à l’idée qu’on puisse passer Thanksgiving tous les quatre, en famille. Ce n’est pas gagné, évidemment. Ben peut décider de mettre les voiles à tout moment, mais j’espère réellement qu’il va rester.

— Tu l’aimes bien, Ben. Pas vrai ? dis-je à Donovan. Je t’avoue que j’étais un peu surprise que tu te lances là-dedans aussi vite.

— J’ai l’impression de retrouver chez lui quelque chose que je ressentais à son âge.

Je fronce les sourcils et serre doucement sa main.

— Quoi donc ?

Je me redresse pour pouvoir le regarder. Il a les yeux plissés, soulignés par de fines rides.

— La trouille de ne pas être à la hauteur, de se planter, de faire une connerie monumentale. (Il secoue la tête.) Mes parents n’ont jamais levé la main sur moi, mais leurs attentes étaient complètement irréalistes et écrasantes. J’avais peur de perdre leur amour si je n’atteignais pas leurs buts.

— Ça me paraît un peu trop beau, de l’avoir chez nous. Il a l’air de s’intégrer parfaitement, mais je me demande s’il ne fait pas semblant.

— Je sais, Talia. Moi aussi.

Il s’engage dans l’allée de ma maison. Je ne peux m’empêcher de sourire en voyant Mme Bartol flirter avec Bentley. Il semble très mal à l’aise face à cette femme de plus de dix ans son aînée qui ne porte qu’un court peignoir en soie. Il a un mouvement de recul quand elle pose la main sur son épaule, ce qui la fait éclater de rire.

On descend de voiture au moment où Jeremiah et Ben sortent de la bâtisse en portant un petit buffet turquoise qui égayera le salon de Donovan.

Il me prend la main, et on s’arrête pour laisser passer les garçons, qui rigolent en chargeant le meuble à l’arrière du camion.

— D’un autre côté, ajoute-t-il en se penchant près de mon oreille, peut-être qu’il se sent bien chez nous parce qu’on lui donne ce qu’il veut, parce qu’il a pas mal de choses en commun avec Jeremiah et parce qu’il t’aime bien.

Je frissonne de sentir son souffle dans mon cou.

— Tu as peut-être raison.

— On le garde à l’œil, de toute façon, mais je lui fais confiance. C’est pour ça que je lui ai acheté une voiture – parce que je suis presque sûr qu’il ne s’enfuira pas. (Il me donne une tape sur les fesses, ce qui me fait sursauter.) Bon, allez. Il faut encore que tu me présentes à Mme Bartol et qu’on installe tes affaires chez moi. Je suis impatient de te faire l’amour dans notre lit, sachant que tu ne partiras plus.

Je n’ai rien à redire à ça non plus.

Je suis réveillée par les rayons du soleil et m’étire longuement pour dénouer mes muscles fatigués. Ça fait une semaine que je dors dans le lit de Donovan – que je vis avec lui, pour de bon. S’il n’avait fallu qu’un argument pour me convaincre, le sexe aurait sans doute suffi. Donovan est encore plus insatiable maintenant qu’il sait que je ne m’enfuirai pas.

Quant à moi, tout ce que je veux, c'est être avec lui. Il y a un mois, je n'aurais jamais cru que ma vie puisse changer à ce point en si peu de temps et, même si ces dernières semaines ont été mouvementées, j'éprouve un profond sentiment de paix. J'ai enfin trouvé ma place.

À mon côté Donovan dort encore, un bras derrière la tête, l'autre main posée sur le ventre. Les draps sont repliés autour de sa taille, et je sais qu'il ne porte rien en dessous.

Un sourire malicieux s'invite sur mes lèvres. Je meurs d'envie de le tirer de son sommeil en usant de ma bouche, pour une fois. Je n'en ai pas souvent l'occasion parce que, la plupart du temps, il me devance. Pas aujourd'hui, cependant, et je compte bien en profiter.

Je me redresse tout doucement et me dirige à quatre pattes vers le milieu du lit. Là je soulève les draps et dénude son membre. Même à demi érigé, il est impressionnant, magnifique.

Je me passe la langue sur les lèvres en relevant la tête pour m'assurer que Donovan n'a pas bougé. Il respire lentement, paisiblement.

Il est tellement beau, avec sa mâchoire carrée ombrée par une barbe naissante, ce nez légèrement busqué, son torse fin mais musclé, joliment souligné par quelques poils dorés.

Le simple fait de le regarder m'excite et je serre les cuisses. J'adore savoir qu'il me fait un effet pareil.

Je me penche et, tout en lui caressant les hanches, j'hésite entre le toucher d'abord avec mes mains ou avec ma langue.

Son sexe semble grossir et durcir sous mes yeux, et je salive de voir ça.

Je lui fais de l'effet, moi aussi, même dans son sommeil.

— Tu comptes l'hypnotiser ou le prendre dans ta jolie bouche ?

Je me redresse brusquement et croise le sourire amusé mais encore endormi de Donovan.

— Tu m'as fait peur.

Il hausse un sourcil.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

Il remue les hanches, et son membre se fait rigide au point de se détacher de son ventre. Je suis incapable d'y résister.

Je referme les doigts à la base de son sexe et pousse un soupir de désir.

Donovan referme les yeux et cambre le dos.

— Je crois que je vais le prendre dans ma jolie bouche.

Je me penche sur lui tout en le caressant sur toute la longueur, le poing serré – une fois, puis deux. J'adore le petit grognement que laisse échapper Donovan.

Alors je fais jouer ma langue tout autour de son gland, sans ralentir les gestes de ma main. Chaque fois qu'elle approche de mes lèvres, j'augmente la pression, puis relâche un peu les doigts avant de redescendre.

Je m'amuse à le torturer ainsi pendant un moment, tout en savourant ses gémissements éperdus. Enfin j'écarte les lèvres et l'attire dans ma bouche pour le goûter entièrement. Le son étranglé qui lui échappe m'embrase tellement que mon excitation se répand à l'intérieur de mes cuisses.

— Oh, Talia ! C'est trop bon !

Il pose une main à l'arrière de ma tête pour m'encourager à continuer, sans chercher à me diriger.

J'adore sentir la douceur satinée qui couvre l'acier de son érection. Ce contraste m'excite follement, et je l'accueille aussi profondément que possible, en détendant les muscles de ma gorge pour ne pas m'étouffer.

— Oh, putain...

Je me retire et place une main autour de ses testicules, que je manipule doucement mais fermement.

— Dépêche-toi, gronde-t-il entre ses mâchoires crispées.

Je relève la tête pour croiser son regard, et mon cœur s'emballa de le voir aussi vulnérable et offert.

Je le suce de plus en plus fort mais, avant qu'il s'abandonne, je me redresse, et laisse glisser son sexe entre mes lèvres pour lécher ses testicules et les prendre dans ma bouche. Il cambre le dos brusquement et crispe le poing dans mes cheveux.

— Oh, oui ! Oh, Talia !

— J'adore ton goût, dis-je dans un murmure.

— Et moi, j'adore être dans ta bouche ! Maintenant cesse de me torturer et suce-moi fort !

Je gémiss et écarte les genoux de façon à pouvoir l'accueillir profondément tout en faufilant une main entre mes jambes.

Alors fini de jouer.

Je place deux doigts sur mon clitoris et me caresse de plus en plus vite, sans quitter des yeux Donovan. Il grogne en rythme avec mes mouvements, et ses cuisses sont agitées de tremblements.

— Vas-y, T. Je vais jouir ! lance-t-il en renversant la tête contre l'oreiller.

Moi aussi, je vais jouir. J'accélère mes caresses et, quand les spasmes me gagnent, j'introduis les deux doigts en moi et presse ma paume contre mon clitoris. Mes cris sont étouffés, mais je sens le sexe de Donovan grossir encore et se durcir.

Il se cambre soudain, et sa semence chaude coule au fond de ma gorge.

— Oh, putain ! murmure-t-il, essoufflé.

Il me prend le visage à deux mains et m'immobilise pour donner de petits coups de reins rapides. J'avale jusqu'à la dernière goutte, jusqu'à ce que son orgasme s'épuise.

Puis je le laisse échapper entre mes lèvres et le lèche une dernière fois sur toute la longueur.

— Bonjour, dis-je en déposant de légers baisers le long de son ventre, jusqu'à son torse.

Puis je m'installe à califourchon sur lui et appuie la tête contre son épaule. Il me serre dans ses bras.

— C'est ce que j'appelle un réveil en douceur, chuchote-t-il.

Je ris doucement.

— Tu as des projets pour la journée ? reprend-il en passant les doigts dans mes cheveux.

J'adore quand il joue avec. C'est à la fois apaisant et excitant. D'ailleurs mon corps s'échauffe déjà, insatiable.

— Non, je veux juste aller voir mon père.

— Comment va-t-il ?

Donovan l'a rencontré en début de semaine, un soir où on s'est arrêtés à la clinique en rentrant du travail. J'ai été émue aux larmes de le trouver près de la fenêtre, dans un fauteuil roulant. C'était la première fois que je le voyais hors de son lit.

— D'après le docteur McGarry, son état s'améliore plus vite qu'ils ne l'anticipaient, dis-je en souriant. Si tu savais combien je te suis reconnaissante !

Il me caresse le dos.

— Je suis heureux d'avoir pu t'aider.

— Je sais. (Je me redresse et passe une main dans ses cheveux.) C'est pour ça que je t'aime.

— Seulement pour ça ?

Je réprime un sourire.

— Non. Je t'aime aussi pour ta grosse queue.

Il éclate de rire et, brusquement, me renverse sur le dos pour venir s'allonger sur moi. Calé sur un coude, il empoigne son sexe de sa main libre et commence à se caresser. Je le vois durcir à vue d'œil.

— Tu m'aimes seulement pour ma grosse queue ?

Je hoche la tête, le feu aux joues.

— Eh oui.

— Dans ce cas je devrais peut-être te montrer tout ce qu'elle sait faire.

Il l'a déjà fait à plusieurs reprises, mais j'adore le voir aussi joueur.

Il fait glisser son gland entre mes lèvres encore gonflées et humides.

— Oncle Donovan ! Réveille-toi !

On sursaute tous les deux en entendant Jeremiah frapper à la porte.

— Quoi, encore ? râle Donovan en se levant.

Il s'approche du placard et me lance une chemise avant de sortir un pantalon de pyjama pour lui.

— Qu'est-ce qu'il y a, J ? lance-t-il plus fort.

— C'est Ben. Il n'est pas là et son lit n'est même pas défait.

J'écarquille les yeux, et Donovan me jette un regard perçant tout en s'habillant. Il s'assure que je suis présentable et va ouvrir la porte.

— Comment ça ?

Jeremiah observe rapidement la chambre, et j'éprouve un léger malaise à me tenir à moitié nue devant lui. Ce serait sûrement pire si mon cœur n'était pas en proie à une soudaine panique.

Jeremiah se retourne vers Donovan, se passe une main dans les cheveux et secoue la tête, peut-être pour dissiper sa propre gêne.

— Je... En fait, je me suis réveillé et j'ai remarqué que sa porte était ouverte, alors je suis allé voir. Son lit est encore fait, et le pick-up n'est pas dans l'allée. J'ai vérifié.

— Merde ! (Donovan se frotte le visage.) Bon, on s'en occupe. Va t'habiller, et on se retrouve dans la cuisine.

Jeremiah hoche la tête et tourne les talons, mais Donovan le rappelle.

— J ?

— Oui ? dit le garçon en regardant par-dessus son épaule.

— Merci de nous avoir prévenus.

Jeremiah hausse les épaules comme si ce n'était rien du tout, mais je devine son inquiétude. Il sait que Ben en a bavé, même s'il n'a pas assisté à toutes nos conversations.

— Je l'aime bien, Ben. Et puis, il n'a vraiment pas la vie facile. Moi, à côté, c'était rien.

Il sort de la chambre.

Donovan referme la porte derrière lui et s'adosse contre le mur, la tête en arrière.

— Tu as entendu ce qu'il vient de dire ?

Je souris.

— Que sa vie n'était pas facile – au passé ? Oui, j'ai entendu.

— Je te dois beaucoup, Talia. Tu nous as beaucoup aidés... Tu m'as rappelé qui j'étais, et tout ce que j'avais perdu. Et puis, tu étais là pour Jeremiah.

Je secoue la tête et caresse sa barbe naissante.

— Tout le mérite ne me revient pas, tu sais.

Il incline la tête sur le côté comme s'il n'était pas d'accord mais ne proteste pas. Il se redresse, m'embrasse puis se rend dans la salle de bains. Je le suis, et on se prépare en vitesse avant de descendre à la cuisine.

Je me demande ce qui est arrivé à Ben et où il se trouve. Mille possibilités se bousculent dans mon esprit et, malheureusement, aucune d'entre elles n'est très joyeuse.

Nous ne savons rien de Ben, de sa vie ni de ses amis. J'ignore par où commencer pour me lancer à sa recherche.

Chapitre 22

Je pianote distraitemment sur le comptoir, à côté de mon assiette d'œufs au bacon, intacts et refroidis depuis longtemps. Je n'ai même pas bu mon café. Un silence pesant flotte sur la pièce. Nous sommes tous les trois perdus dans nos pensées et nos angoisses quant à ce qui a pu arriver à Ben.

Ça fait deux heures que Jeremiah nous a alertés.

Donovan a aussitôt appelé Jensen, qui a lancé son équipe de détectives à la recherche de Ben.

Notre avocat est en train de devenir un ami – ou un ange gardien... J'ai du mal à définir ce qu'il est, mais il nous aide beaucoup, et c'est tout ce qui compte.

Encore faut-il que Ben veuille qu'on le retrouve.

Je frémis à cette seule pensée.

— Il va revenir, murmure Donovan, assis en face de moi.

Je me mords la joue.

— Je sais.

Il sonde mon regard, et j'ai l'impression qu'il y voit la moindre de mes inquiétudes et de mes craintes. J'espère de tout mon cœur que sa confiance soit justifiée.

Je refuse d'envisager que Ben ait pu s'enfuir – pas alors que son émancipation paraît toute proche.

La dernière fois qu'on l'a vu, c'était hier matin quand il est parti pour le lycée.

— Il est sûrement allé faire la fête avec des potes, suggère Donovan.

Ça ne serait pas étonnant du tout, surtout pour un gamin qui a l'habitude d'éviter son foyer. Je doute que quiconque se soit préoccupé des allées et venues de Ben avant nous, et ça m'attriste plus que tout.

— Tu as sûrement raison, dis-je.

Je me lève de mon tabouret et attrape ma tasse de café froid.

Quand j'arrive de l'autre côté du bar, Donovan m'attire dans ses bras, une main à ma taille et l'autre à ma nuque. J'appuie le front contre son torse avec un gros soupir.

— Vous vous êtes vraiment attachés à Ben, commente Jeremiah en remarquant mes larmes. Je pensais que vous aviez surtout pitié de lui.

— On vous aime tous les deux, déclaré-je en me tournant pour le regarder dans les yeux.

Je ne veux surtout pas qu'il croie qu'on ne s'intéresse plus à lui, ou que je suis ici uniquement pour Donovan.

Il semble saisir le message et hoche la tête avec l'ombre d'un sourire.

— Et si tu allais te doucher, J ? suggère Donovan.

Je m'écarte de lui et vais remplir ma tasse. J'éprouve un brusque besoin de caféine.

Une fois que Jeremiah est sorti de la cuisine, je me retourne vers Donovan.

— Pourquoi tu l'as renvoyé, comme ça ?

— Peut-être parce que, malgré toutes ces histoires, je lui en veux un peu de nous avoir interrompus, répond-il en s'approchant, un grand sourire aux lèvres.

— Ce n'est vraiment pas le moment, dis-je en reculant.

— C'est toujours le moment, murmure-t-il en cachant son visage dans mon cou.

Il pose les mains sur le comptoir, m'emprisonnant entre ses bras, si bien que seule ma tasse de café nous sépare.

— Bon, d'accord. Je voulais surtout savoir comment tu tiens le coup, toi.

— Je me fais un sang d'encre... À part ça, je serai carrément furieuse s'il se révèle que Ben a juste décidé de passer la nuit dehors avec ses potes sans prévenir, ou une connerie du genre.

Donovan glousse, et je le sens sourire contre ma peau.

— On dirait une maman ours qui veut protéger ses petits. C'est mignon.

Moi aussi, j'ai l'impression d'être une maman ours, et ça me fait un peu peur. Peut-être que je me suis trop attachée à Ben. Ce n'est pas mon fils, il ne sera peut-être jamais placé sous ma responsabilité, et je devrais peut-être garder plus de distance. En même temps, je me fiche complètement de tout ça.

Ce gamin n'est pas le mien, mais tant qu'il est dans les parages, je me fais le serment de le protéger et de l'aider du mieux que je peux.

Je ravale l'émotion qui me noue la gorge et me pique le nez.

— Je veux juste savoir où il est, même s'il ne revient jamais ici.

— Hé, souffle Donovan en s'écartant juste assez pour sonder mon regard de ses yeux verts si doux. Il va revenir, j'en suis sûr, ou alors on va le retrouver et le ramener.

Je renifle et cille rapidement.

— OK.

Il recule d'un pas, et j'approche ma tasse de mes lèvres. Au moment où je prends une gorgée, la porte d'entrée s'ouvre puis se referme en claquant. Des pas lourds résonnent sur le sol de marbre, et j'avale de travers.

Je lève les yeux vers Donovan, qui est déjà en mouvement. Je repose ma tasse sur le bar, si violemment que je renverse du café partout, mais tant pis.

Le temps que j'arrive dans le vestibule, j'entends Donovan crier :

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, putain ?

Je porte une main à ma bouche, les yeux écarquillés.

— Ça va ? dis-je en me précipitant vers Ben.

Ses vêtements sont déchirés, il a une joue couverte de sang séché et l'œil gauche tellement gonflé qu'il ne peut plus l'ouvrir. Il s'appuie contre moi, et je dois réprimer un haut-le-cœur.

Il empeste l'alcool.

— Tu as bu ? Tu t'es battu ?

Je le serre contre moi, mais il me saisit les bras pour me repousser.

— Ça va, grommelle-t-il. Occupe-toi de tes affaires.

— Ben...

— Est-ce que tu as la moindre idée du souci qu'on s'est fait pour toi ? intervient Donovan. Tu nous as fait peur !

Ben a tourné la tête vers l'escalier et refuse de nous regarder. J'en profite pour l'examiner. On dirait qu'il est passé sous un train... ou qu'il s'est fait méchamment tabasser. J'entre dans une colère noire.

— Oh, c'est bon. J'ai juste eu une journée de merde. Ça va..., râle-t-il en se frottant le visage.

Il tressaille de douleur quand ses doigts rencontrent son œil tuméfié.

— Je peux aller me coucher maintenant ?

Malgré l'état dans lequel il est, j'éprouve un immense soulagement. Il est là, et il est revenu de son propre chef.

— Attends. Je vais te nettoyer d'abord.

— Non. Ce n'est pas la peine.

— S'il te plaît, Ben.

Il hésite puis hausse les épaules.

— OK. Si ça te fait plaisir.

Je lui caresse doucement l'épaule, et tant pis s'il s'écarte aussitôt.

— Monte dans ta chambre, je te rejoins dans une minute.

Je le regarde s'éloigner et sens Donovan approcher dans mon dos. Dès que Ben arrive à l'étage, je laisse couler quelques larmes avant de me ressaisir.

— Il est là.

Donovan dépose un baiser dans mes cheveux.

— Je te l'avais dit, qu'il reviendrait. Allez, va t'occuper de lui et essaie de voir s'il veut bien te raconter ce qui s'est passé. Je vais prévenir Jensen.

Ben tressaille quand j'applique une compresse désinfectante sur le dos de sa main.

Il ne dit rien mais il a mal. Je le vois dans ses yeux et devine que sa douleur n'est pas seulement physique.

Je me suis forcée à ne parler que quand c'était absolument nécessaire, alors que mille questions se bousculent sur mes lèvres.

Je repose la compresse rougie de sang – le sien ou celui de quelqu'un d'autre – et déballe un pansement pour sa joue.

— Tu veux me raconter ce qui t'est arrivé ?

Il secoue la tête et déglutit, buté.

— On a vraiment eu peur ce matin, tu sais.

Je ne cherche pas à le culpabiliser mais je veux qu'il comprenne qu'on tient sincèrement à lui.

— Désolé, marmonne-t-il en baissant le regard.

Je sors un autre pansement pour son arcade sourcilière.

On est assis au bord de son lit et, quand il se met à faire rebondir son pied par terre, le matelas remue en rythme.

Je referme la trousse à pharmacie et la repousse derrière moi. Je ne peux rien faire de plus pour ses blessures physiques. À première vue, il n'a rien de cassé, même si un méchant hématome lui couvre plusieurs côtes. Ça a la forme d'une semelle de chaussure, mais je le crois quand il m'assure que ça ne lui fait pas trop mal. Je lui ai donné un antalgique léger et lui ai fait promettre qu'il me préviendrait si ça empirait.

— On peut en parler, s'il te plaît ? dis-je doucement.

Plusieurs secondes s'écoulent en silence, et je commence à croire qu'il va refuser de se confier, mais il finit par serrer les poings en reniflant.

— Dick m'a retrouvé.

Je crispe les mâchoires pour me retenir de jurer comme un charretier, même si les circonstances s'y prêtent.

— Où ça ?

Ben hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Il devait m'attendre à la sortie du lycée. Il m'a arrêté alors que je prenais de l'essence. J'étais sur la route pour revenir ici, je te le jure.

Il se tourne vers moi avec de grands yeux sincères, comme s'il me suppliait de le croire.

Je hoche la tête et le laisse poursuivre.

— Il était furieux d'avoir mis tout ce temps à me localiser. Il m'a collé un gros coup de poing dans la figure, et personne n'a rien dit.

— C'était à quelle station-service ?

Avec un peu de chance, elle est équipée de caméras de surveillance. Si on pouvait prouver que Dick est violent avec Ben, ça nous aiderait à obtenir son émancipation.

Il pousse un gros soupir et hésite un instant avant d'avouer :

— Celle qui est au coin de Holiday Avenue et de la 6^e Rue à Centerville.

Aussitôt ses épaules s'affaissent. Je pose une main sur son genou.

— Merci de m'avoir raconté ça. Tu voudrais bien m'expliquer le reste ? Tes autres égratignures et l'alcool que je sens d'ici ?

— J'ai déconné, lance-t-il avant de partir d'un petit rire sec.

Ce son froid et vide me fait mal au cœur pour ce gamin, qui mérite tellement mieux que la vie qu'il a eue jusqu'à présent.

— Je me suis pointé à une fête, je me suis bourré la gueule et j'ai cherché la bagarre.

Il hausse les épaules, comme si c'était bêtement normal dans son univers. Ça ne m'étonne pas vraiment. Il a dû s'en prendre à un ado qui ne se doutait de rien parce que lui-même ne peut pas se défendre contre son beau-père.

— Ce n'est pas grave, dis-je en me levant. Je suis surtout contente que tu ailles à peu près bien.

Il se détourne en reniflant et regarde par la fenêtre.

— Tu es bien la seule qui s'en préoccupe.

Si les cœurs pouvaient réellement se briser, ça ferait sûrement aussi mal que ce que je ressens en ce moment.

— Ce n'est pas vrai, rétorqué-je en désignant la porte. Je connais deux types plutôt chouettes au rez-de-chaussée qui tiennent beaucoup à toi.

— Ouais... peut-être.

Je sors en silence, en proie à un mélange de tristesse et de rage.

Je déteste les gens qui, comme ce connard de Dick, abusent de leur autorité ou de leur pouvoir, et qui se permettent de passer leur colère, leurs complexes et leurs problèmes sur des enfants sans défense. Ça ne fait pas d'eux des hommes.

Ça fait juste d'eux des enflures.

Je trouve Donovan dans le canapé en compagnie de Jeremiah, qui est douché et habillé. Ils sont en train de discuter quand j'arrive mais tournent la tête vers moi d'un même mouvement.

— Ça va aller, dis-je. Enfin, je crois. Il a surtout besoin de temps.

— Il t'a raconté ce qui s'était passé ? demande Donovan en se levant.

Aussitôt Jeremiah l'imité, et si je n'étais pas aussi bouleversée et inquiète à la fois, je m'amuserais de la similitude dans leurs gestes et leurs postures.

— Dick l'a retrouvé. Ce n'est pas lui qui a infligé à Ben toutes les blessures que vous avez vues, mais il l'a suffisamment secoué pour que Ben aille se soûler et chercher la bagarre.

— Quel salaud ! souffle Jeremiah.

— Ouais... Il m'a dit que Dick l'avait intercepté à une station-service de Centerville, où il l'a frappé au visage. Je me demande s'il ne lui a pas aussi donné un coup de pied.

Donovan sort son téléphone.

— Il t'a précisé quelle station c'était ?

Ses yeux lancent des éclairs. Il a suivi la même logique que moi.

— Celle qui est au coin de Holiday Avenue et de la 6^e Rue.

— OK.

Il m'embrasse sur la joue et quitte le salon, son portable à l'oreille.

— Allô, Jensen ? Oui, on a du nouveau. Trouvez-nous un juge dès que possible.

Je n'entends pas le reste de la conversation. Je me retourne vers Jeremiah, qui se dandine d'un air incertain.

— Ben va vraiment bien ? Tu es sûre ?

Je vais le prendre dans mes bras.

— Il va aller de mieux en mieux, j'espère.

— On est vraiment obligés ? râle Jeremiah en traînant les pieds derrière moi.

Je ne réponds même pas. Il est comme ça depuis que Ben est rentré. Quand ce dernier s'est réveillé de sa sieste, je me suis dit que la meilleure tactique était encore de prétendre que tout allait bien. Je ne veux pas qu'il passe la journée à ressasser la soirée d'hier. Ce sera déjà bien assez dur pour lui de revivre tout ça quand Jensen aura mis la main sur la vidéo des caméras de sécurité.

Je ne veux pas non plus les laisser seuls à la maison, tous les deux, alors je les ai emmenés à la clinique avec moi.

— La ferme, minus, lance Ben.

Il a à peine ouvert la bouche de la journée, alors ça me fait sourire de l'entendre taquiner Jeremiah.

— Je n'y peux rien, proteste ce dernier. Les vieux, ça me donne la chair de poule.

Je lui jette un regard en coin.

— Mon père n'est pas vieux. Il est en convalescence.

— C'est pareil, marmonne-t-il en mettant les mains dans ses poches.

Je secoue la tête et, quand on arrive devant la chambre de mon père, je fais face aux deux adolescents.

Je dois presque lever la tête pour les regarder dans les yeux – et encore, je porte des talons. Ils ne se ressemblent pas du tout. Ben est beaucoup plus grand que Jeremiah mais il est tout fin, alors que Jeremiah est carré d'épaules et musclé. Jeremiah a les mêmes cheveux châtain blond que son oncle, alors que Ben a les cheveux noirs et frisés, la peau sombre. Pourtant ils font la même tête dépitée, tous les deux, et ça m'amuse beaucoup.

— Détendez-vous, les garçons. On ne va pas rester longtemps, je voulais juste lui dire « bonjour ».

Ils haussent les épaules, parfaitement synchrones.

— Et puis j'aimerais qu'il fasse votre connaissance à tous les deux. Je lui ai beaucoup parlé de vous.

J'ignore exactement ce qu'il comprend et retient de ce que je lui raconte, mais je préfère ne pas trop y penser.

J'ouvre la porte lentement et souris en voyant mon père installé près de la fenêtre. Amanda, son infirmière, finit de prendre sa tension et me rend mon sourire quand elle m'aperçoit.

— Vous tombez bien. Il est très en forme aujourd'hui.

Elle lui tapote gentiment l'épaule, et il sourit. Je remarque que le coin gauche de sa bouche remue un peu plus qu'avant.

— Ma puce, lance-t-il.

Sa voix demeure un peu rauque, mais j'adore l'entendre parler, même si c'est encore laborieux.

— Salut, papa.

Dès qu'Amanda s'éloigne, je m'approche de son fauteuil et l'embrasse sur le front.

— Je t'ai amené de la visite, aujourd'hui, ajouté-je en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule.

Jeremiah et Ben sont restés sur le pas de la porte, les mains dans les poches, aussi à l'aise qu'une paire de pingouins.

— Papa, je te présente Jeremiah, le neveu de Donovan, et notre ami Ben, qui vit avec nous.

Les garçons font un petit signe de la main et s'avancent lentement. Amanda passe derrière eux et sort de la chambre. Jeremiah tourne brusquement la tête en entendant la porte se refermer dans son dos.

Je me mords la joue pour ne pas rire.

— Ils sont ravis de te rencontrer, dis-je à mon père en lui prenant la main.

Il tourne la paume vers le haut et serre la mienne, un peu plus fort qu'avant. J'adore mesurer ses petits progrès.

— Ench-ch-chanté, bredouille mon père au prix d'un effort considérable.

— Bonjour, souffle Jeremiah.

— Enchanté, répète Ben.

Il observe la pièce et commence à se détendre.

— Bagarre ? demande mon père.

Ben effleure son œil tuméfié du bout des doigts.

— Ouais.

— Tu as g-gagné ?

Ben rit doucement – un son dont la tristesse n'échappe pas à mon père. Il me jette un coup d'œil mais reporte son attention sur Ben quand ce dernier répond :

— Une sur les deux.

— D-déjà... pas mal.

Il me presse la main de nouveau. Ben redresse un peu les épaules et sourit presque. Quant à Jeremiah, il se remet en mouvement et va s'asseoir sur le canapé.

— C'est vrai. Merci, monsieur, dit Ben.

Il suit l'exemple de Jeremiah et prend place à côté de lui. Je lui souris, amusée par sa gentillesse et ses bonnes manières.

Puis je me retourne vers mon père.

— Comment ça va, toi ?

— Mieux.

Je commence à avoir mal aux joues à force de sourire.

— C'est génial. Je suis contente, papa.

On discute pendant quelques minutes. Mon père me parle de sa thérapie. Il fait des exercices pour se réhabituer à lever les bras et à tenir ses couverts tout seul, mais il a encore du mal à faire des gestes précis. En revanche, il maîtrise presque ses jambes et arrive à se lever en se tenant à quelque chose.

Je me prends à imaginer le jour où il sortira de cette chambre par ses propres moyens, tête haute, pour ne plus revenir. Au bout d'un moment, je remarque qu'il commence à bâiller. Jeremiah et Ben n'ont pas dit grand-chose, mais je sens qu'ils écoutent attentivement notre conversation. Enfin je me lève et embrasse mon père sur la joue. J'ai les larmes aux yeux en voyant les deux garçons s'approcher pour lui serrer la main.

— Prenez soin d'elle, articule-t-il lentement. C'est... la meilleure.

— Ça va, elle se défend, le taquine Jeremiah.

Mon père sourit et lui tapote le dos de la main.

On est dans le parking quand Ben reprend la parole.

— Il a l'air cool, ton père. Enfin, il devait être cool avant de...

Il s'interrompt avec une petite grimace désolée, comme s'il avait fait une gaffe, alors qu'il n'a rien dit de mal.

Je passe un bras autour de ses épaules, ce qui m'oblige à me hisser sur la pointe des pieds.

— Oui. Il était génial.

Le trajet du retour se déroule en silence, mais à mesure qu'on s'éloigne de la clinique et qu'on approche de chez Donovan – de chez nous –, je sens l'atmosphère se détendre.

Une fois que je suis garée dans l'allée, Ben glisse vers le milieu de la banquette et pose les coudes sur les sièges avant.

— Merci, Talia. Tu es trop cool.

Puis il descend de voiture avant que j'aie pu réagir. J'aimerais lui dire que je le trouve formidable, lui aussi. Il rejoint Jeremiah en courant et lui donne une petite tape sur l'épaule en le dépassant, ce qui me fait sourire.

Tout n'est pas simple, surtout pour Ben, mais la vie est de plus en plus belle, et je prends une minute pour prier que ça continue comme ça.

Chapitre 23

Je me tiens bien droite sur ma chaise en cuir noir, face au juge qui parcourt le dossier de Ben.

Jensen est debout derrière nous, parce qu'il n'y avait pas assez de places assises pour tout le monde. Je serre la main de Donovan à ma droite et celle de Ben à ma gauche. Je la presse si fort que j'ai presque peur de lui faire mal.

On a discuté des différentes possibilités, ainsi que des preuves de mauvais traitements qu'on a pu apporter au juge. Les détectives de Jensen ont réussi à se procurer une copie des vidéos de surveillance de la station-service. Peu de temps après avoir envoyé Jeremiah au collègue ce matin, on a reçu un coup de fil de l'avocat nous disant qu'il avait trouvé un juge disposé à accélérer le processus pour le bien de Ben.

Cela inclut une licence temporaire de parent d'accueil pour Donovan, sous réserve qu'il commence la formation nécessaire dès la semaine prochaine.

Ben est libre.

J'ai du mal à croire qu'il s'est à peine écoulé quarante-huit heures depuis qu'il est rentré à la maison couvert de sang séché et roué de coups. J'ai l'impression que c'était il y a une éternité.

On doit une fière chandelle à Jensen et à son approche sans doute un peu illégale du système pénal. Il nous aide à protéger Ben, et c'est tout ce qui compte.

— Bon, dit le juge Cochran en refermant le dossier et en croisant ses mains potelées. J'ai épluché cette affaire et, même si je n'ai pas eu le temps de me pencher dessus en détail comme je l'aurais voulu, je pense avoir saisi la situation.

Il jette un regard appuyé à Jensen, et j'ai l'impression que ce dernier hausse les épaules en réponse.

Il m'est de plus en plus sympathique. Je n'aimerais pas me retrouver face à lui au tribunal, mais c'est un allié de taille.

Le juge s'adresse alors à Ben. Le magistrat a les yeux bleus derrière ses épaisses lunettes, et ses grosses joues paraissent encore plus rebondies quand il sourit. Certes Jensen lui a un peu forcé la main, mais il s'est occupé de Ben avec une grande gentillesse, ce que j'apprécie énormément

— Avez-vous quoi que ce soit à ajouter ?

Ben secoue la tête. Sa paume est moite contre la mienne.

— Non, monsieur.

— Tout est strictement vrai ? Vous n'avez pas exagéré les faits pour vous venger de votre beau-père parce qu'il vous aurait puni pour une raison que vous trouvez injuste ?

J'ouvre la bouche pour protester, choquée, mais Donovan me devance.

— Sauf votre respect, Votre Honneur...

Le juge le fait taire d'un geste.

— Sauf votre respect, monsieur Lore, j'ai eu exactement deux heures pour me familiariser avec ce dossier. Je n'accuse personne ; je demande. C'est tout.

Ben remue sur sa chaise.

Ses blessures sont encore visibles, enfin ! Et puis, le juge a vu la vidéo !

— Non, monsieur. Tout ce que je vous ai dit est vrai.

— Bon, reprend le juge en se passant la langue sur les lèvres. Pour pouvoir vous accorder votre émancipation, je dois m'assurer que vous serez capable de subvenir à vos besoins, ce qui me paraît peu

probable en l'état actuel. Cependant, poursuit-il en me voyant écarquiller les yeux, afin de vous soustraire à l'environnement violent de votre foyer parental, je suis disposé à faire de M. Lore ici présent votre gardien légal. En effet, il s'est engagé à remplir les conditions pour devenir famille d'accueil, il a les moyens d'assurer votre confort, et vous semblez lui faire confiance. Dans six mois, si vous souhaitez toujours vous émanciper, vous devrez me présenter un compte bancaire à votre nom ainsi que la preuve d'un revenu suffisant pour vous loger, vous nourrir, payer vos factures, etc. Est-ce que vous comprenez ma décision ?

Je retiens mon souffle en attendant la réponse de Ben. Donovan et moi sommes prêts à l'accueillir à bras ouverts. Maintenant c'est à lui de choisir.

L'horloge murale égrène les secondes. Je serre la main de Ben comme pour l'implorer en silence de venir vivre avec nous.

C'est la meilleure solution. S'il refuse, il se retrouvera à la rue, une fois de plus.

— Ben, souffle Donovan d'une voix douce et rassurante. S'il te plaît. On ne demande qu'à prendre soin de toi.

Le jeune homme se raidit à côté de moi. Les larmes me montent aux yeux et, quand je tourne la tête vers lui, je vois que son regard aussi est embué.

— Ma mère..., articule-t-il dans un sanglot étouffé. Il ne faut pas qu'elle signe un papier comme quoi elle est d'accord pour... pour m'abandonner ?

Je ferme les paupières. Il n'est pas au courant que Jensen est passé chez sa mère en compagnie de son détective et qu'elle a tout de suite accepté. J'ignore comment ça s'est passé et je ne veux pas le savoir, mais apparemment il ne lui a pas fallu longtemps pour renoncer à son autorité parentale. Ce n'était pas gagné parce que, après avoir envoyé une copie de la vidéo au juge, Jensen en a aussi déposé une au poste de police. Dick est dans une cellule à l'heure qu'il est. Ce sont ses propres collègues qui l'ont arrêté.

Bien fait pour lui et bon débarras !

Il faudra que Ben témoigne, évidemment, mais on ne le lui a pas encore dit. On attendait d'en savoir plus sur sa situation.

Le juge le regarde en silence, sans se départir de sa douceur, et Ben finit par comprendre.

— OK, dit-il brusquement. Je vais chez eux.

Je ne peux réprimer un sanglot de soulagement, heureuse qu'il choisisse de vivre avec nous de son plein gré.

Alors on passe en revue toutes les formalités et on signe une pile de documents qui a dû coûter la vie à une petite forêt avant de ressortir du bureau.

Malgré ma joie, je sais que tout ne va pas être simple. Le trajet du retour se déroule en silence, et je suis à peu près sûre que chacun de nous songe à la même chose.

Ben descend de voiture dès qu'on se gare dans l'allée et se dirige vers son pick-up, les clés à la main.

Je lui cours après.

— Où est-ce que tu vas ?

— Oh, pardon, bredouille-t-il en se retournant vers moi. Il faut toujours que je vous dise où je vais et quand je pense rentrer à la maison ?

Il ne paraît pas fâché, seulement surpris.

Je souris.

— Ce serait sympa, oui. Ça m'épargnerait de m'inquiéter.

— C'est parce qu'on tient à toi, tu sais, intervient Donovan en s'approchant de nous. On pourra reparler de tout ça plus tard. Je sais bien que tu as seize ans et que tu t'es débrouillé tout seul quasiment

toute ta vie. Je ne veux pas que tu te sentes enfermé, mais... Oui, on apprécierait que tu nous tiennes au courant quand tu sors, sinon Talia risque de s'imaginer que tu es dans un fossé quelque part.

Je lui jette un regard noir, même si ça ne me gêne pas vraiment qu'il se serve de moi comme excuse. Il n'a pas tort.

— Je voudrais juste aller faire un tour. Réfléchir un peu, m'éclaircir les idées... Je serai rentré...

— Pour 16 heures ? suggère Donovan.

Il n'est que 11 heures, ce qui lui laisse pas mal de temps devant lui.

— J'aimerais qu'on dîne tous ensemble, ajoute Donovan.

— OK, dit Ben.

Une bourrasque soulève ses cheveux bouclés, et je serre les bras autour de moi pour me réchauffer. Il s'avance vers son pick-up et, avant d'ouvrir la portière, se retourne vers nous.

— Merci, lance-t-il en tapotant le toit de la voiture. Pour tout.

— Il n'y a pas de quoi, dis-je dans un murmure qu'il n'entend sans doute pas.

On le regarde démarrer – en trombe, ce qui me fait grimacer.

Donovan me passe un bras autour de la taille.

— Viens, on a quatre heures devant nous avant que Jeremiah rentre du collègue.

J'arque un sourcil innocent. Le stress de la journée commence à s'évaporer dans l'air froid.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? Tu songeais à quelque chose en particulier ?

— Oui, je pensais te faire l'amour – dans la cuisine, dans le salon, dans la salle de jeux... peut-être même dans notre lit.

— Sacré programme. Tu te crois capable de tenir le coup ?

Il me décoche un sourire malicieux tout en ouvrant la porte.

— Je compte bien te le prouver, aujourd'hui et pour le restant de nos jours.

J'en reste bouche bée. Ce n'est pas tant le fait qu'il parle de notre avenir avec une telle confiance ; c'est que, pour la première fois, ça ne me fait pas peur du tout de l'entendre.

C'est Donovan.

Ça fait huit ans que je suis toute à lui... et je le serai pour les quatre-vingts ans à venir au moins.

Chapitre 24

— Il faut qu'on se lève, dis-je en frottant mon nez contre l'épaule de Donovan.

Je me retourne vers la fenêtre. Il fait encore nuit, mais après tout, on est fin décembre dans le Michigan. Ce n'est pas inhabituel.

Ce qui l'est complètement, en revanche, c'est que, dans quelques heures à peine, la maison sera pleine d'invités venus fêter Noël avec nous. On a encore beaucoup de choses à préparer, et je voulais commencer avant que Jeremiah et Ben se réveillent.

Donovan vient se plaquer derrière moi, une main sur mon ventre.

— Je suis debout, regarde...

En effet, son sexe se dresse fièrement contre mes fesses.

Il cache son visage dans le creux de mon cou et me chatouille de sa barbe naissante. Soudain il me fait rouler sur le dos et s'allonge sur moi. Je pose une main sur son torse pour le repousser.

— Je ne plaisante pas, rétorqué-je en réprimant un sourire.

Malgré tout j'écarte les cuisses, et il se place tout contre moi.

— Tu sais ce que je veux, pour Noël ? demande-t-il entre deux baisers.

Je cambre le dos pour sentir son érection se frayer un passage entre mes lèvres déjà gonflées et humides.

— Non. Qu'est-ce que tu veux ?

Cela fait maintenant quelques mois qu'on vit ensemble, mais je n'en reviens toujours pas qu'il me désire tellement. Il est insatiable – presque autant que moi.

— Je veux te dévorer, répond-il en me caressant le ventre. Je veux te sentir jouir sur ma langue et autour de mes doigts... puis autour de moi.

Je soulève les hanches à sa rencontre en poussant un gémissement.

— Tout ça ? Tu es courageux...

Il sourit et s'humecte les lèvres avant de m'embrasser – un baiser lent, ensommeillé, et pourtant passionné. Il fait glisser sa main plus bas, et éveille mon clitoris avant d'appuyer son pouce dessus et d'introduire deux doigts en moi. Je referme les poings dans ses cheveux et l'embrasse avec fougue, haletante. Soudain, sans cesser de me rendre folle, il se redresse et recule entre mes jambes.

Il s'arrête un instant pour, de sa main libre, caresser mes seins et sucer mes tétons l'un après l'autre, les titillant du bout de la langue jusqu'à ce que ce soit presque douloureux. Je me cambre de plus belle, hors d'haleine.

— Donovan !

Alors il incline la tête et retire ses doigts pour faire jouer sa langue contre mon sexe engorgé.

— Je t'aime, Donovan !

Il relève la tête le temps de croiser mon regard voilé de désir puis se penche et dépose un baiser sur mon clitoris avant de l'attirer brièvement entre ses lèvres.

— Moi aussi, je t'aime, chuchote-t-il.

Puis il s'emploie à me conduire à une jouissance qui me coupe le souffle et me fait hurler de plaisir dans mon oreiller, me laissant épuisée et bouleversée, non seulement par son amour mais aussi par tout ce qu'il m'a apporté au cours des deux derniers mois.

Je suis comblée au-delà de mes plus folles espérances, et ce n'est pas dû à sa fortune.

C'est grâce à son immense générosité.

C'est parce que mon père sera parmi nous aujourd'hui – dans un fauteuil roulant, et accompagné par une infirmière, mais il sera là.

C'est aussi parce que Ben vit toujours avec nous et qu'il s'épanouit de jour en jour. Il a changé de lycée et fréquente le même établissement que Jeremiah. Les deux garçons sont devenus très amis. Il leur arrive de rentrer dans leur coquille, de temps à temps, mais dans l'ensemble ils paraissent aller mieux et guérir doucement de leurs blessures.

Ben ne parle que rarement de son beau-père. Il a témoigné contre lui au tribunal, et Dick a été condamné pour les violences qu'il lui a fait subir, mais seulement à six mois de prison. Quant à sa mère, il ne l'a pas mentionnée une seule fois depuis l'entretien avec le juge. Nous sommes en train de devenir une petite famille insolite.

Enfin, si je suis heureuse, c'est parce que mon nouveau centre d'accueil doit ouvrir début janvier. Les travaux sont terminés, et le résultat est fantastique. Je reste à la tête de l'organisation mais j'ai renoncé à ma licence de psychologue pour pouvoir héberger Ben, et c'est Marisa qui va diriger le refuge, avec l'aide des quatre psychologues que l'on a embauchés ensemble.

La vie est belle. J'ai tout ce que je désire et même davantage.

J'ai à peine repris mes esprits quand Donovan se redresse et passe les mains sous mes genoux pour m'attirer plus près. Il saisit son érection et la fait glisser entre mes lèvres encore hypersensibles.

Je frémis de plaisir.

— J'ai une question à te poser, murmure-t-il d'une voix grave.

Il se penche en avant pour attraper quelque chose dans le tiroir de sa table de chevet.

Interdite, je le regarde saisir ma main gauche et parsemer de légers baisers le long de mes doigts.

— J'ai aussi quelque chose à t'offrir, ajoute-t-il.

Je baisse les yeux vers l'endroit où nos deux corps se rejoignent et où son sexe repose à l'entrée du mien.

— Oui, je vois ça, dis-je avec un sourire espiègle. Qu'est-ce que tu attends ?

Il éclate de rire.

— Vos désirs sont des ordres, madame.

Il passe la main sous mes fesses et me pénètre d'un coup de reins lent mais puissant. Il a toujours le poing droit serré autour de quelque chose, mais j'oublie tout quand il commence à onduler des hanches contre moi.

— C'est ça, que tu veux ?

— Oui !

Pour toujours.

Alors il accentue ses mouvements et prend de la vitesse, sans jamais me quitter du regard, jusqu'à ce que mon souffle se fasse haletant et que son pouls batte follement dans son cou.

Soudain il me saisit la main gauche et, avant que j'aie pu réagir, il glisse une bague à mon doigt – à mon annulaire.

J'écarquille les yeux, puis pousse un cri d'extase quand il accélère encore ses coups de reins.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je l'attrape par les hanches pour tenter d'arrêter la délicieuse torture qu'il m'inflige.

— Épouse-moi, gronde-t-il.

— C'est une question ou un ordre ?

Je ne suis pas encore sûre d'y croire. Je ne m'attendais vraiment pas à ça.

— Est-ce que tu m'aimes ? demande-t-il en venant appuyer son pubis contre mon clitoris.

Cette douce pression m'arrache un gémissement.

— Évidemment que je t'aime !

Je peine à articuler, à bout de souffle, mais je ne sais plus si c'est à cause de ce que me fait Donovan ou de la bague qu'il vient de m'offrir.

Il se penche sur moi, ce qui modifie un peu l'angle de ses hanches et achève de me rendre dingue. Il semble atteindre au plus profond de moi, et j'en veux toujours davantage.

— Alors, épouse-moi, murmure-t-il.

Je me passe la langue sur les lèvres et redresse la tête pour l'embrasser. Il me rend mon baiser avec une fougue sauvage. Très vite je suis incapable de répondre à sa question parce que nous nous perdons dans un dialogue de gémissements et de cris de plaisir.

C'est trop bon.

Il est merveilleux.

— Donovan !

Son pouce effleure mon clitoris tandis que ses hanches viennent frapper contre les miennes, et il n'en faut pas davantage pour qu'un orgasme époustouflant m'emporte. Un feu brûlant me picote la peau, et je m'accroche aux épaules de Donovan en hurlant dans son cou.

— Oui ! Je veux t'épouser !

Il plonge en moi une dernière fois et s'immobilise, en proie à sa propre extase. Je sens ses spasmes, et mes muscles se contractent en rythme.

— Je veux t'épouser..., dis-je sans le lâcher.

Il passe ses bras autour de moi et se redresse en m'asseyant sur ses genoux, toujours en moi.

— Je promets de faire de toi la plus heureuse femme du monde, murmure-t-il tout contre mes lèvres.

— Je t'aime, Donovan.

— Et moi, je t'aime encore plus, lance-t-il sur un ton taquin.

Alors il s'approche du bord du lit et se lève sans me lâcher. Une fois dans la salle de bains, il me pose près du lavabo et, seulement, se retire de moi.

— Bon, maintenant on peut se préparer pour cette longue journée.

Je souris.

— Joyeux Noël, Donovan.

— Joyeux Noël, Talia.

Il m'embrasse tendrement, et je fais courir mes mains le long de son torse musclé.

C'est alors que j'aperçois la bague. J'écarquille les yeux. Le diamant est énorme, monté sur un anneau tout simple.

— Elle est magnifique ! dis-je en croisant son regard vert et doux. Merci.

— Je t'en prie. Jeremiah m'a aidé à la choisir.

— Il est au courant ?

Donovan rit.

— Évidemment. Ben aussi. Et puis...

Il baisse la tête pour m'embrasser de nouveau, et aussitôt mon corps s'échauffe de plus belle.

Je l'aime tellement !

— ... j'ai même demandé la permission à ton père, annonce-t-il en se redressant, tout fier de lui.

Ne sachant comment exprimer toute ma gratitude, je m'agenouille devant lui pour le prendre dans ma bouche.

Il est parfait.

Je veux passer le restant de mes jours à montrer à cet homme merveilleux combien je l'aime.

— Ce Noël a été encore plus beau que je ne l'aurais espéré, dis-je en levant ma flûte de champagne. Tous nos invités font de même, et je les regarde tour à tour, les yeux embués de larmes.

À ma gauche se trouvent James et Laurie, qui sont venus d'Ann Arbor pour le dîner. Mme Bartol et son mari, Harold, sont assis à côté d'eux. Donovan me sourit joyeusement de l'autre bout de la table. Puis viennent Ben, sa nouvelle copine Heather, Jeremiah et Jensen – qu'on a invité à la dernière minute quand on a su qu'il comptait passer les fêtes seul.

Mon père est assis juste à côté de moi dans son fauteuil roulant. Il n'a pas sa flûte à la main, mais c'est parce qu'il a du mal à tenir de petits objets pendant longtemps. Elle est posée tout près pour qu'il puisse trinquer avec nous dès que j'aurai terminé mon discours.

Le temps d'emballer la montagne de cadeaux pour Jeremiah et Ben puis de préparer le repas pour tout ce petit monde, j'ai eu à peine cinq minutes pour souffler un peu, mais je peux me détendre à présent.

En survolant du regard notre troupe hétéroclite, j'éprouve une gratitude immense pour tout ce qui m'a été donné au cours de cette année.

— Je vous remercie tous du fond du cœur d'être venus chez nous ce soir. Donovan, Jeremiah... merci de m'avoir fait une place dans votre famille, et merci à toi, Ben, de nous avoir fait confiance.

Il rougit légèrement et m'adresse un petit signe de tête en souriant. Sa copine lui prend la main et la serre doucement.

Donovan éclate de rire.

— C'est plutôt nous qui devrions te remercier, Talia.

— Ne commence pas à chipoter, dis-je en riant à mon tour. Joyeux Noël, tout le monde !

Alors on trinque au champagne et on attaque le repas.

On a annoncé nos fiançailles, et on fête la bonne nouvelle en même temps que Noël.

Plusieurs fois au cours de la soirée, parmi les conversations et les rires, je croise le regard de Donovan. L'amour que je lis dans ses yeux embrase mon cœur.

Alors qu'on a débarrassé la table et que Laurie m'aide à servir le dessert, quelqu'un sonne à la porte. Je jette un coup d'œil à Donovan, une pelle à tarte à la main.

— Tu veux que j'y aille ?

Il se lève en secouant la tête et vient m'embrasser sur le front avant de m'adresser un clin d'œil.

— Non, je m'en occupe. Continue de faire le service, poulette.

Je proteste, surprise, quand il me donne une tape joueuse sur les fesses avant d'aller voir qui est là. Laurie est pliée en deux.

— Ça, c'est un homme, un vrai, plaisante-t-elle en pouffant.

Je pousse un soupir théâtral en agitant ma bague en l'air.

— Oui, et il est à moi, maintenant !

Elle me donne un petit coup de hanche et me passe une assiette vide.

— Tu as l'air heureuse.

Je lui souris et, du coin de l'œil, aperçois James qui la couve d'un regard enamouré. Il ne l'a pas quittée des yeux de toute la soirée.

— Vous aussi, vous avez l'air heureux, dis-je.

Elle s'empourpre aussitôt.

— Oui... eh bien... en fait... on a eu une journée mouvementée, nous aussi.

Je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil vers son ventre, tout plat.

— Quoi ? Tu es... ?

— Non, murmure-t-elle aussitôt, mais on a décidé d'essayer. Je crois que James est pressé de rentrer à la maison pour qu'on s'y mette.

J'éclate de rire.

— Ah, les hommes !

— Talia ? Tu peux venir ? Jeremiah et Ben, aussi.

Je tourne la tête vers Donovan, étonnée par le sérieux de sa voix. Il se tient sur le pas de la porte. Tout le monde s'est tu, brusquement. Je tends la pelle à tarte à Laurie.

— Je te laisse finir ?

— Oui, vas-y.

J'attends que Jeremiah et Ben me rejoignent de mon côté de la table, et on s'approche de Donovan.

— Tout va bien ? dis-je en voyant la ride qui s'est creusée entre ses sourcils. Qui c'est ?

— C'est ma mère, répond-il dans un grondement sourd.

Jeremiah se raidit, mais Donovan l'attire aussitôt contre lui.

— Ça va bien se passer, ne t'inquiète pas, le rassure-t-il avant de me regarder. Elle veut nous parler.

— Bon. Dans ce cas...

Je lève les yeux au ciel mais je le suis dans l'entrée. Cela fait des semaines qu'elle a disparu de la circulation en dehors des quelques réunions où Donovan l'a croisée. À la vérité, ça ne me surprend pas trop qu'elle ait choisi de venir ce soir. Elle est sans doute seule et malheureuse, alors l'idée de gâcher le Noël de quelqu'un d'autre devait être trop tentante.

— Maman, tu te souviens de ma fiancée, Talia, annonce Donovan quand nous arrivons devant elle.

Claire Lore écarquille les yeux au mot « fiancée » mais se ressaisit bien vite. Je me rapproche de Donovan. Jeremiah demeure un peu en retrait, à sa droite, et Ben reste flanqué à ma gauche.

— Bonsoir, Claire, dis-je.

Elle m'adresse un petit signe de tête et examine brièvement ma bague avant de croiser mon regard.

— Joyeux Noël, Talia.

— Et voici Ben, reprend Donovan. Il vit avec nous.

— Oui, j'ai entendu dire que tu étais devenu parent d'accueil, commente Claire. C'est... Félicitations.

Elle paraît à la fois tendue et un peu triste et, en la voyant se tordre les mains comme ça, j'ai presque mal pour elle.

Presque.

— Tu avais quelque chose à nous dire ? s'enquiert Donovan.

Elle fait passer son poids d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Je dois réprimer un sourire.

Je l'ai toujours vue si hautaine, si cruelle !

— Oui, euh... Je me suis rendu compte que je ne t'avais peut-être pas toujours soutenu comme je l'aurais dû, en tant que mère. Naturellement, je ne cherchais qu'à t'aider à faire les meilleurs choix possible, je t'assure, mais... Eh bien, tu es adulte, à présent, et tu as le droit de décider toi-même de ce que tu veux faire de ta vie. Je te promets donc de ne plus me mêler de ce qui ne me regarde pas.

— Tu le promets ? Vraiment ? demande Donovan sans cacher ses doutes.

Campé sur ses jambes, les bras croisés, il a adopté une posture défensive, comme s'il était prêt à protéger sa famille. Je le trouve plus sexy que jamais et passe une main dans son dos pour lui donner de ma force.

Claire remarque mon geste et plisse les paupières.

— J'aimerais simplement avoir l'occasion de te voir de temps en temps. Toi aussi, Jeremiah, ajoutez-elle en s'adressant au jeune homme. Enfin, si tu le veux bien.

Mon cœur s'adoucit un peu. Elle semble sincèrement disposée à faire un effort. Et puis, c'est Noël.

— Et Talia ? interroge Donovan.

Claire s'empresse de hocher la tête.

— Oui, bien sûr.

Je regarde Donovan, qui reste méfiant, puis je décide que ça ne sert à rien de tergiverser. Si Claire manigance quelque chose, on le découvrira bien assez tôt. En attendant, on ne va pas la mettre à la porte ce soir.

— On venait justement de servir le dessert, dis-je en faisant un pas vers elle. Est-ce que ça vous ferait plaisir de vous joindre à nous ?

Aussitôt elle commence à dénouer la ceinture de son manteau.

— Oui, merci. C'est très gentil.

— C'est Noël, après tout.

Je lui prends son manteau et, en tournant les talons, aperçois le sourire qui éclaire les traits de Donovan. J'ai fait le bon choix. Il n'aime pas être en froid avec sa mère, surtout sachant qu'elle est toute seule. Je vois bien qu'il apprécie cet effort de ma part.

— Jeremiah ? Ben ? Vous voulez bien emmener Claire dans la salle à manger et lui faire de la place à table ? Il nous reste de la dinde, aussi, si vous n'avez pas dîné, ajouté-je en me retournant vers elle.

Elle secoue la tête et, pour la première fois, me sourit.

— Non, merci. Une part de gâteau, c'est parfait.

— Vas-y, maman. On vous rejoint, souffle Donovan quand elle passe près de nous.

Une fois que nous sommes seuls, il me prend le visage à deux mains et me donne un baiser qui me coupe le souffle.

— Je t'ai déjà dit que tu étais fantastique ?

Je souris.

— Pas depuis que j'ai découvert cette astuce qui te rend dingue, avec ma langue.

Il part d'un grand éclat de rire et me presse contre lui en m'enveloppant de ses bras.

— Merci, Talia. Pour aujourd'hui, pour hier, et pour le restant de nos jours.

— Tu pourras me remercier en nature tout à l'heure.

— Oh, j'y compte bien ! Et demain matin, et demain soir...

— Allez, viens, dis-je en l'entraînant vers la salle à manger. On a de la famille qui nous attend pour manger le gâteau.

— De la famille et du gâteau... Que demander de plus ? lance-t-il en riant.

Je serre sa main dans la mienne et l'approche de mes lèvres pour y déposer un baiser.

Que demander de plus, en effet ?

REMERCIEMENTS

À tous mes bêta-lecteurs : merci pour toutes vos suggestions et toutes vos améliorations. Heather Carver, Amanda Maxlyn, Samien Newcomb et Brittainy C. Cherry, je vous adore !

Je remercie également mes éditrices de choc. Les filles, vous êtes la crème de la crème. Merci de supporter mes petites folies et de m'encourager à continuer.

Shannon : tu es bien plus qu'une assistante. Tu m'aides à garder les pieds sur terre et à ne pas perdre la tête. Tu es absolument géniale, et je t'aime de tout mon cœur.

Un grand merci à Sarah Hansen pour son immense talent artistique.

Amy Jackson et Emily Lawrence... Je vous promets qu'un jour j'apprendrai toutes ces règles d'orthographe que vous me rappelez sans cesse. Je vous remercie de faire de mes manuscrits pleins de fautes des œuvres dignes d'être lues.

Je tiens également à vous tirer mon chapeau à vous, mes lecteurs. Merci de m'accorder une chance. J'espère pouvoir vous offrir encore de nombreux livres dans les années à venir.

Merci à tous les blogs qui ont mis ce roman en avant, et en particulier à *Love Between The Sheets*. Chaque chronique que vous m'accordez me va droit au cœur. Un « merci » ne suffit pas, mais je n'ai pas d'autre mot.

Enfin, à mon mari : merci pour tes encouragements, ton soutien sans faille et, surtout, pour toutes ces bonnes idées que tu as la gentillesse de partager avec moi.

Stacey Lynn vit dans le Minnesota avec son mari et ses quatre enfants. Quand elle n'est pas occupée à s'attaquer à des montagnes de linge sale ou à faire la guerre aux moutons de poussière et aux miettes de biscuits, elle joue avec ses enfants ou paresse sur le canapé avec un bon livre. Quand les beaux jours reviennent, elle prend le large en famille sur son bateau pour profiter du bel été du Minnesota, qui lui semble toujours trop court. Elle vit aux crochets de sa cafetière, ne peut écrire qu'avec un bol rempli de Skittles à portée de main et a toujours eu un faible pour les histoires d'amour.

Du même auteur, chez Milady Romantica :

The Affair :

1. *Séduction*
2. *Attraction*
3. *Obsession*

Du même auteur, chez Milady, en poche :

Rien qu'une chanson

Rien qu'une semaine

Rien qu'un soupir

Rien qu'un instant

Pas de mensonges entre nous

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Enflame*

Copyright © 2015 S. Layne

Tous droits réservés.

www.facebook.com/staceylynnbooks Twitter : @staceylynnbooks

Publié avec l'aimable autorisation de Claudia Böhme Rights & Literary Agency, Hanovre, Allemagne
(www.agency-boehme.com)

© Bragelonne 2017, pour la présente traduction

Photographie de couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8112-3751-6

Bragelonne – Milady

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.milady.fr



C'EST AUSSI...

... LES RÉSEAUX SOCIAUX

Toute notre actualité en temps réel : annonces exclusives, dédicaces des auteurs, bons plans...

facebook.com/MiladyRomance

Pour suivre le quotidien de la maison d'édition et trouver des réponses à vos questions !

twitter.com/MiladyRomance

... LA NEWSLETTER

Pour être averti tous les mois par e-mail de la sortie de nos romans, rendez-vous sur :

www.bragelonne.fr/abonnements

... ET LE MAGAZINE NEVERLAND

Chaque trimestre, une revue de 48 pages sur nos livres et nos auteurs vous est envoyée gratuitement !

Pour vous abonner au magazine, rendez-vous sur :

www.neverland.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne.